

Digitized by Google



Digitized by Google

BCU - Lausanne



1094441887

Digitized by Google

K. 360

HISTOIRE

DE LA VIE PRIVÉE, POLITIQUE ET MILITAIRE
DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

Digitized by Google

SE TROUVE ÉGALEMENT :

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez Fᴰ BELLIZARD ET Cᵒ.
MOSCOU, chez A. SEMEN.
LONDRES, chez BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL.
VIENNE, chez ROHRMANN ET SCHWEIGERD, successeurs de SCHALBACHER.
LEIPZIG, chez BOSSANGE père.
BRUXELLES, chez madame Vᵉ DEMAT.
BERLIN, chez ASHER.
FLORENCE, chez PIATTI.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA VIE PRIVÉE, POLITIQUE ET MILITAIRE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

PRÉCÉDÉE

D'UN TABLEAU ABRÉGÉ DE LA SITUATION DE LA PRUSSE
ET DE LA MAISON DE BRANDEBOURG A LA NAISSANCE DE CE PRINCE;

OUVRAGE

CONTENANT DES DÉTAILS INÉDITS, PUISÉS AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES,
SUR SON CARACTÈRE, SA POLITIQUE ET SES TALENS MILITAIRES;
ET DANS LEQUEL ON A RÉUNI TOUS LES DOCUMENS, OBSERVATIONS, FAITS ET ANECDOTES
FOURNIS PAR LES MÉMOIRES
DE LA MARGRAVE DE BAREITH, DU B^ON^ THIÉBAULT, DE VOLTAIRE, MIRABEAU, GRIMOARD,
SUHM, ARCHENHOLZ, ETC., ETC.,

PAR LORD DOVER,

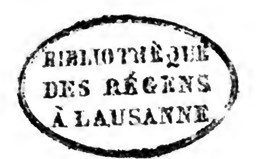
AZ 1760/3

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A. ÉNOT, PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES,

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION PAR AD. BOSSANGE

TOME III.



PARIS,

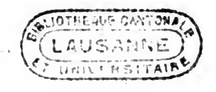
BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL

RUE DE VERNEUIL, N° 1 BIS.

1834

Digitized by Google

41904



Digitized by Google

VIE
DE FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

LIVRE QUATRIÈME.

1756 — 1763.

GUERRE DE SEPT ANS.

CHAPITRE V.

Opérations militaires pendant l'hiver. — Campagne de 1758. — Succès du prince Ferdinand. — Armée des Cercles. — — Frédéric prend Schweidnitz. — Il donne le change à Daun, et entre en Moravie. — Il assiège Ollmutz. — Lettres du maréchal Keith. — Les Prussiens se retirent. — Frédéric marche contre les Russes. — Les Suédois ravagent la Prusse. — Incendie de Custrin par le comte de Fermor. — Bataille de Zorndorf. — Retraite des Russes.

Le plan auquel le roi de Prusse se décida pour la campagne suivante fut de retirer ses troupes

Digitized by Google

de la Prusse, trop éloignée pour être défendue; d'ouvrir la campagne en Silésie avant que les Autrichiens pussent se remettre de leurs pertes, ou les Russes passer la Vistule ; de reprendre Schweidnitz et d'assiéger Ollmutz, qui était devenu la principale place d'armes et d'approvisionnemens des Autrichiens (1).

Au cœur de l'hiver, le nouveau général russe, comte Fermor, envahit la Prusse à la tête de cent dix mille hommes, prit possession de tout le pays, et força les habitans à prêter serment de fidélité à l'impératrice Elisabeth. Il mit des garnisons dans les villes polonaises de Thorn et d'Elbing; ensuite, avançant vers la Vistule, il envoya huit mille cosaques ravager la Poméranie. Le général prussien Platen marcha en Poméranie, pour y observer les Russes ; service pour lequel il prit avec lui un détachement de l'armée, qui, sous les ordres du comte Dohna (auquel le maréchal Lehwald accablé d'années et d'infirmités avait remis le commandement), tenait les Suédois renfermés dans Stralsund.

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

Ce fut le prince Ferdinand de Brunswick qui ouvrit le premier la campagne sur le véritable théâtre de la guerre, au centre de l'Allemagne. La conduire à bonne fin était une tâche d'une difficulté peu commune. Il ne s'agissait pas moins que de chasser quatre-vingt mille Français de la basse Saxe et de la Westphalie avec trente mille Hanovriens. Il détacha d'abord sur le Wéser un corps qui se rendit maître de Verden, pendant qu'un autre, commandé par son neveu le prince héréditaire, qui devint dans la suite le célèbre duc de Brunswick, prit Hoya. M. de Saint-Germain fut à peine instruit de ces progrès qu'il évacua Brême, où il avait une garnison de douze bataillons; puis joignant ceux-ci à ses autres troupes, consistant en quatorze bataillons, il prit le chemin de la Westphalie (1).

Le prince Ferdinand passa l'Aller avec le gros de ses troupes, et marchant droit à Minden, fit le siége de cette ville. En chemin, son avant-garde surprit et fit prisonnier le régiment de Poleresky. Cet accident, joint à la marche du prince Henri

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

de Prusse, qui s'était approché de Brunswick, déconcerta complètement le général français, le comte de Clermont. Le prince Henri s'était chargé de faire évacuer le territoire d'Halberstadt aux troupes françaises que le maréchal de Richelieu y avait envoyées sous les ordres du marquis de Voyer d'Argenson, dont les cruautés et les ravages étaient affreux. La destruction des propriétés avait été aussi vexatoire qu'universelle. Par exemple, on rapporte que d'Argenson avait coutume, lorsqu'il logeait dans une maison où il ne se proposait pas de rester, d'en briser tous les meubles et de couper les glaces en morceaux avec un diamant. Dès que le prince Henri en eut délivré le pays, il se hâta d'aller soutenir le prince Ferdinand.

Le comte de Clermont leva son camp et prit le parti d'évacuer sans plus de délai Brunswick, Wolfenbuttel et Hanovre. Il détacha M. de Broglie au secours de Minden; mais ce général ne trouvant pas l'occasion de rien entreprendre contre ses ennemis, fut obligé de s'en tenir à être spectateur de la capitulation de cette ville, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre.

Digitized by Google

Après cet événement, Broglie alla rejoindre le comte de Clermont à Paderborn, et l'armée des alliés marcha à Bielefeld. Les Français continuèrent de se retirer, et évacuèrent Lippstadt, Hamm et Munster. Le comte de Clermont, à qui il ne restait plus rien en Allemagne, repassa le Rhin à Wésel, et cantonna son armée à l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta à Munster, et répandit ses troupes aux environs pour leur donner le temps de se refaire de leurs fatigues. Les alliés firent onze mille prisonniers dans cette courte mais glorieuse expédition, qui ne dura que depuis janvier jusqu'en avril, et qui, selon la juste observation de Frédéric, « peut être comparée à cette belle campagne du maréchal de Turenne, lorsque pénétrant par Thann et Béfort, il surprit les Impériaux répandus dans leurs quartiers en Alsace, et les força de repasser le Rhin (1). »

Le prince de Saxe-Hildbourghausen avait remis le commandement de l'armée des Cercles au prince Frédéric de Deux-Ponts; et ces troupes,

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

n'agissant plus de concert avec les Français, dirigèrent conjointement avec les Autrichiens leurs opérations contre les Prussiens par la Franconie et la Bohême. Le prince Henri de Prusse, qui était posté en Saxe, reçut l'ordre de les tenir en échec; ce qu'il fit en s'avançant jusqu'à Zwickau et Hof, d'où il poussa ses avant-gardes jusqu'à Bamberg, et détruisit leurs magasins (1).

Le roi de Prusse ne commença sa campagne que vers le milieu de mars. Son premier objet fut de se rendre enfin maître de Schweidnitz, et dans cette vue il changea en siége régulier le blocus de cette place. Il posta les troupes qu'il commandait en personne comme armée d'observation pour couvrir et protéger les assiégeans, pendant que le général de Treskow investit la ville. La tranchée ne put être ouverte que le 2 avril; et le gouverneur, comte de Thürheim, capitula le 15 après une brave défense. La garnison, réduite de huit mille hommes à cinq mille, fut faite prisonnière de guerre (2).

Frédéric ne fut pas plutôt en possession de

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*
(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

Schweidnitz, qu'il procéda à l'exécution du plan de campagne qu'il avait formé avec autant de hardiesse que d'habileté. Daun, qui, cette année, avait seul le commandement de l'armée autrichienne, était encore dans ses cantonnemens aux environs de Kœnigsgratz, lorsqu'à son grand étonnement il apprit que Frédéric avait pénétré en Moravie, pris la route directe de Vienne, et commencé le siége d'Ollmutz. Pour en imposer à Daun, et gagner sur lui quelques marches, Frédéric avait fait avancer les généraux Ziethen et Fouquet avec une partie de son armée, par le comté de Glatz à Braunau, comme pour faire une irruption en Bohême. Daun prit complètement le change, et il s'attendait à une attaque de la part du roi en Bohême, tandis que ce prince était au cœur de la Moravie. Le plan du roi dans cette expédition est ainsi expliqué par lui-même. « Son dessein était de pénétrer dans la Moravie et de prendre Ollmutz, non pas pour conserver cette place, car on prévoyait dès lors la diversion que les Russes, qui s'étaient emparés de la Prusse, se préparaient à faire en Poméranie et dans les Marches de Brandebourg, mais afin

Digitized by Google

d'occuper, durant toute la campagne, les Autrichiens dans cette partie éloignée des états du roi de Prusse, pour avoir ensuite le temps et la facilité de s'opposer avec succès à l'armée russe (1). »

Le siége d'Ollmutz fut confié au maréchal Keith, et commença vers la fin de mai; pendant que le roi, avec une armée d'observation, se posta dans les environs. Dès que le maréchal Daun découvrit les véritables projets des Prussiens, il partit de Kœnigsgratz et marcha vers Ollmutz. Son intention n'était pas de hasarder une bataille, mais de tâcher de jeter des secours dans la ville, et de couper en même temps les convois de vivres et de munitions que les Prussiens étaient obligés d'amener avec beaucoup de peine et de difficultés sur toute la route, depuis la Silésie. Le siége d'Ollmutz dura tout le mois de juin; mais par suite de diverses circonstances les fautes commises par l'ingénieur prussien, le colonel Balby, et la bravoure de la garnison et du commandant, le baron Marshall, les assiégeans ne firent que peu de progrès (2). Les ex-

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

(2) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

traits suivans de lettres (1) du maréchal Keith à son frère lord Marischal donneront une idée complète des événemens du siége, ainsi que des causes qui le firent lever.

« Du camp devant Ollmutz, le 28 mai 1758.

« Nous avons ouvert la tranchée devant Ollmutz, la nuit dernière, à quinze mille pas de la place, sans perdre un seul homme; le gouverneur ne s'étant aperçu qu'au jour de ce que nous faisions, et alors nous étions déjà couverts par nos ouvrages. Il nous a canonnés presque toute la matinée d'aujourd'hui, mais sans vigueur, et presque entièrement avec de petites pièces; s'il n'augmente pas son feu, je compte pouvoir, dans trois jours, faire jouer sur la place vingt-quatre gros canons et seize mortiers. Si nous avons du bonheur, j'espère bien en quatre ou cinq jours de plus éteindre la plus grande partie de son feu; car, ayant sur lui l'avance du terrain, nous voyons le dedans de plusieurs de ses ouvrages. De son côté il ne se ménage pas. Je vois du toit de la maison où je demeure qu'il ouvre une bat-

(1) Correspondance manuscrite du feld maréchal Keith.

Digitized by Google

terie sur notre droite, dans une île que vous trouverez de l'autre côté de la rivière (1). Il faut conséquemment que nous lui en opposions une. Adieu mon cher frère. »

« Du camp devant Ollmutz, le 14 juin 1758.

« J'ai reçu la lettre de mon cher frère sous la date du 4 mai, et je l'ai montrée au roi, qui a été fort satisfait de ce que vous lui marquez touchant le canton de Berne (2). La prise de Schweidnitz n'a pas eu lieu exactement comme on le rapporte; il n'y eut ni brèche ni pan de muraille écroulé, mais nous apprîmes par un déserteur que les soldats postés à la garde d'un certain fort étaient tout en bas dans les casemates, à cause de la quantité de bombes que nous y lancions. Nous résolûmes, en conséquence, d'escalader cette partie; ce qui fut fait sans résistance. Nous nous emparâmes ensuite de l'entrée des casemates, et ceux qui s'y étaient renfermés furent obligés de demander quartier. La possession du

(1) Sur les plans d'Ollmutz, que le maréchal avait envoyés à son frère.

(2) Lord Marischal résidait alors à Neufchâtel en Suisse comme gouverneur pour le roi de Prusse.

Digitized by Google

fort nous resta; sur quoi la ville, dont toute la défense consiste dans les forts qui l'entourent, capitula. Nous y trouvâmes cinquante-un canons autrichiens, outre ceux que nous y avions laissés nous-mêmes. Je voudrais bien pouvoir aussi vous rendre compte de la prise d'Ollmutz; mais le baron de Marshall, qui y commande, ne me permet pas de le faire si vite. C'est un brave vieillard de soixante-seize ans, habile et expérimenté dans ce genre de guerre. Il est dans une très bonne place, pourvu de tout ce qu'il lui faut, et a à sa disposition tous les canons et toutes les munitions destinées au siége de Neisse, des provisions en grande abondance, et un vieil ingénieur, nommé M. Rochepine, qui l'assiste admirablement dans sa défense. Sa garnison consiste en dix-huit bataillons et trois escadrons de dragons, mais il y a parmi ses troupes beaucoup de recrues. Je vois que pour les services périlleux il compte principalement sur six bataillons hongrois qu'il a avec lui; car dans trois sorties qu'il a faites nous n'avons guère vu que des Hongrois; dans la dernière, il leur avait administré une bonne dose d'*aqua magnanimitatis*, comme

Digitized by Google

Lascy l'appelait; ils étaient tous ivres; dans cet état ils se jetèrent sur nos batteries et enclouèrent six pièces de canon et trois mortiers, mais si mal que quatre heures après ces pièces firent le service tout aussi bien qu'avant. Nos gens leur tuèrent cent soldats et cinq officiers à coup de baïonnette, et firent un officier et quarante-sept hommes prisonniers; les déserteurs nous assurent qu'avec les blessés ils ont perdu trois cents des leurs sur les douze cents qui étaient sortis de la place; aussi n'ont-ils fait aucune tentative depuis trois jours. Je ne vous parle pas du prince Henri ni du prince Ferdinand de Brunswick, parce qu'ils sont plus près de vous que de nous; tout ce que nous en savons, c'est qu'ils se donnent l'un et l'autre du mouvement pour tâcher d'exécuter les projets qu'ils ont concertés avec le roi. Je vous suis obligé de toutes les bonnes choses que vous m'envoyez; pour moi, je ne puis vous envoyer que des *plans* en échange : par celui d'Ollmutz vous verrez jusqu'où nous sommes parvenus; et comme Weidmann ne vous a pas envoyé celui de Schweidnitz, j'ai prié Balby de m'en faire un que je vous enverrai dans ma pro-

Digitized by Google

chaine lettre. Bien des complimens à mademoiselle Emété. Vous ne me dites jamais rien d'Ibrahim et de Stepan; je serais bien aise de savoir s'ils sont encore avec vous, et s'ils se comportent bien. Je crois vous avoir déjà dit que Motscho n'était pas avec moi à l'affaire de Rosbach; il était alors malade de la fièvre à Leipsick. Je l'aime beaucoup; il m'est extrêmement attaché; et en vieillissant il devient plus posé.

« Le roi, qui couvre notre siége, vint hier visiter nos lignes, et recevoir une centaine ou deux de coups de canon. Le lieutenant général Fouquet a reçu une contusion à la cuisse d'une pièce de douze; mais sa blessure n'est pas dangereuse. Je vois que le roi recevra de vos lettres avec plaisir de temps en temps; vous pouvez les envoyer sous le même pli que celles que vous m'écrivez. Adieu, mon cher frère; la recette de l'officier suisse contre le danger m'a fait rire de bon cœur, ainsi que le roi. Fermor et Browne n'ont pas été rappelés. Vous connaissez assez les généraux russes pour savoir qu'ils ne tiennent pas beaucoup aux commandemens lorsqu'il y a des coups à recevoir; ainsi il est très probable qu'ils resteront. »

Digitized by Google

« Kœnigsgratz, le 14 juillet 1758.

« Vous avez déjà dû apprendre par les journaux que nous avons levé le siége d'Ollmutz; mais comme je suis persuadé que l'on aura surchargé de circonstances fausses la relation de cet événement, je vais vous détailler toute l'affaire avec cette exactitude que vous me connaissez. Je dois commencer par convenir que nous étions loin de nous être formé une juste idée de la force de la place ou de la garnison; et que, conséquemment, nous n'avions pas apporté avec nous assez de munitions pour la prendre; ceci obligea le roi à faire venir de Silésie un grand convoi, sous une escorte de huit bataillons d'infanterie et d'environ onze cents chevaux; les ennemis qui voyaient que tout dépendait de l'arrivée de ce convoi, et qui, se trouvant dans leur propre pays, étaient informés de la moindre de nos démarches, rassemblèrent plusieurs détachemens qui avaient déjà été postés dans les montagnes, derrière nous, dans l'intention de couper nos communications avec la Silésie. S'étant mis ainsi en mesure, ils attaquèrent notre convoi le 27

Digitized by Google

juin, mais ils furent repoussés avec une perte de deux à trois cents hommes.

« Dès que j'appris ceci, j'envoyai le lieutenant-général Ziethen, avec cinq bataillons (pas très forts à la vérité) de grenadiers et trois régimens de cavalerie et de hussards, au devant du convoi qui était déjà à trois lieues de nous. Le lendemain (28) les ennemis renouvelèrent leur attaque, avec les mêmes troupes que la veille; mais pendant que Ziethen était occupé à les repousser en tête et en queue du convoi, car ils l'avaient attaqué sur ces deux points à la fois, le général Saint-Ignon arriva avec quatre mille grenadiers et trois mille dragons, et tomba sur le centre, de sorte que nos troupes et le convoi furent coupés en deux parties, l'une desquelles parvint au camp, mais l'autre fut anéantie: et Ziethen, qui était sur les derrières, fut obligé de retourner à Troppau avec tous les débris de l'escorte qu'il put ramasser. Vous concevrez aisément qu'après avoir perdu nos munitions il ne nous restait plus d'autre parti à prendre que de lever le siège, ce que nous fîmes le matin du 2 juillet. Je fus obligé de laisser un canon et cinq

Digitized by Google

mortiers derrière nous, seuls trophées que l'ennemi possède sur nous; car j'ai emmené avec moi tous les malades et tous les blessés, à l'exception de vingt-deux qui se mouraient.

« Aussitôt que le siége fut levé le roi se décida à quitter la Moravie, vu que toutes les provisions du pays, tant pour hommes que pour chevaux, avaient été consommées pendant les deux mois que nous y avions passés. Il résolut de marcher en Bohême, où il espérait trouver des ressources nouvelles; nous y sommes arrivés sans aucune opposition de la part des ennemis, excepté cependant qu'avant-hier Laudon et Saint-Ignon, avec un corps de dix mille hommes, voulurent attaquer le bagage des troupes sous mon commandement; au lieu de réussir cependant ils laissèrent derrière eux environ cinq cents dragons, soit tués ou pris, et ne s'emparèrent que de quatre ou cinq chariots de farine. Ma santé est toujours très languissante depuis le mois d'avril; la fièvre s'acharne après moi, mais je ne puis vous dire quelle espèce de fièvre c'est, car elle n'a rien de régulier. La goutte veut aussi avoir sa part, et elle s'est fixée pendant un temps

Digitized by Google

à mon pied droit, puis elle m'est remontée dans le corps où elle me fait beaucoup souffrir. J'ai grand besoin de repos, cependant notre situation ne me permet pas de l'espérer de quelque temps; ainsi il faut que je continue de me traîner le mieux que je pourrai. Adieu, mon très cher frère; je tâcherai de vous faire tenir de mes nouvelles le plus souvent possible. »

C'était le général Laudon (1) qui plus tard se distingua tant dans cette guerre, que Daun avait chargé de l'attaque du convoi prussien. Non seulement il détruisit la plus grande partie de ce convoi, mais il fit six cents prussiens prisonniers, parmi lesquels se trouva le général Putkammer.

Pendant le siége, le roi avait fréquemment témoigné son mécontentement de la manière

(1) Gédéon-Ernest, baron de Laudon, d'une famille originairement écossaise, naquit en Livonie en 1716. Il fit ses premières campagnes au service de Russie, sous le maréchal Munich. En 1740 il quitta le service de Russie, et entra à celui d'Autriche, dans lequel il parvint aux premiers honneurs militaires. Il fut un des généraux les plus habiles et les plus distingués que l'on opposa à Frédéric, sur qui il remporta quelquefois de grands avantages. Il mourut à Neustichen, le 7 juillet 1790, pendant qu'il commandait l'armée impériale contre les Turcs.

Digitized by Google

dont la place avait été investie par Balby, qui semble en effet avoir commis beaucoup de fautes. Le déplaisir qu'il en éprouvait le rendit injuste et dur envers plusieurs des ingénieurs et des mineurs qu'il eut l'occasion de rencontrer dans les tranchées. Il le fut surtout à l'égard d'un capitaine d'artillerie, à qui, après l'avoir vertement réprimandé, il finit par ordonner de quitter son service. L'officier sortit de la tranchée et s'en allait, mais le roi le rappelant lui dit : « Vous pouvez rester jusqu'à ce que le siége soit fini, après quoi vous vous retirerez. — Je suis bien obligé à Votre Majesté, répliqua-t-il, de me donner une occasion de perdre un bras ou une jambe avant de quitter son service; mais j'aurai besoin de l'un et de l'autre pour épargner à Votre Majesté les frais de mon transport à la frontière de ses états. » Frédéric sourit de cette réponse de l'officier, et reprenant sa bonne humeur il le renvoya à son poste, en lui faisant donner une gratification (1).

Frédéric, bien convaincu de l'impossibilité de

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

prendre Ollmutz, se décida à quitter la Moravie avec la même célérité qu'il y était entré, et d'essayer s'il ne pourrait pas gagner quelque avantage sur Daun en le prévenant encore une fois. Dans ce dessein, il cacha soigneusement son projet aux Autrichiens. La veille du jour que les Prussiens levèrent leur camp, ils continuèrent la canonnade contre Ollmütz aussi vigoureusement que jamais. Mais dans la nuit du 1er juillet toute l'armée, partagée en deux colonnes, dont l'une commandée par le roi en personne, et l'autre par le maréchal Keith, prit le chemin de la Bohême. Par cette manœuvre secrète, les Prussiens gagnèrent une journée entière sur leurs ennemis, et purent continuer leur marche jusqu'à Kœnigsgratz presque sans être inquiétés; ils s'emparèrent même sur leur chemin, à Leitomischel, d'un grand convoi autrichien. Le général Lascy, à la vérité, tenta un moment de harceler l'arrière-garde du roi; et dans une autre occasion le général Saint-Ignon voulut attaquer celle du maréchal Keith; mais ces deux tentatives furent repoussées avec perte (1).

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

Le 11 juillet le roi arriva à Kœnigsgratz avec tous ses malades, ses blessés, son bagage, son artillerie et ses munitions. Il se rendit maître de ce poste important après en avoir chassé sept mille hommes, aux ordres du baron de Bucco, qui y avaient été placés pour le défendre. Tout ceci se passa avant que Daun eût la moindre idée du dessein de Frédéric, et pendant qu'il ne pouvait même pas soupçonner qu'il lui eût fait abandonner un siége pour une conquête (1).

Le premier soin du roi fut de se débarrasser du gros bagage et de l'artillerie qu'il avait amenés d'Ollmutz; et le général Fouquet fut commandé avec un détachement pour les conduire à Glatz; service dont il s'acquitta heureusement. Lorsque toutes ces dispositions furent faites, Daun parut avec son armée de l'autre côté de l'Elbe, le 22 juillet. Comme le dit Frédéric lui-même : « S'il ne se fût agi que des Autrichiens, on aurait fini la campagne sans quitter la Bohême. Mais l'invasion, dont les Russes menaçaient la Poméranie et la nouvelle Marche de Brande-

(1) Mémoires par Horace Walpole, comte d'Orford.

Digitized by Google

bourg, obligeait le roi de ramener ses troupes en Silésie, pour pouvoir de là porter des secours aux endroits qui en auraient le plus besoin (1). »

Frédéric laissa le margrave Charles de Brandebourg avec une partie des troupes pour couvrir la Silésie, et partit lui-même à la tête de vingt mille hommes dans le dessein d'arrêter les progrès des Russes. Il commença sa marche rapide le 25 juillet. D'abord il fut harcelé par des partis de troupes autrichiennes; mais comme dans les différentes escarmouches qui s'ensuivirent les Prussiens eurent l'avantage, cet obstacle disparut bientôt (2). Le 22 du mois d'août il arriva à Francfort sur l'Oder et y passa quelques heures. Pendant qu'il se tenait sur le perron de la maison où il se proposait de souper, et que les troupes défilaient devant lui, on entendait distinctement tous les coups de canon que les ennemis tiraient sur Custrin. On lit dans une lettre de ce temps-là, écrite par un témoin oculaire : « A chaque coup je remarquai que le roi prenait une prise de tabac; et à travers cet

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.
(2) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

air d'intrépidité qui ne l'abandonnait jamais, on apercevait un sentiment de compassion pour le sort de cette ville malheureuse, et une impatience inquiète de voler à son secours (1).» A deux heures du matin il continua sa marche, et le lendemain (23 août), ayant passé la rivière à deux lieues au-dessous de Francfort, il opéra sa jonction avec le comte Dohna et ses troupes.

Ce général avait été obligé de lever le blocus de Stralsund, et d'aller à la rencontre des Russes. Hamilton, général suédois, profita de son absence pour mettre à contribution la Marche Ukraine, le comté de Ruppin et Prignitz. Dohna, malgré le petit nombre de ses troupes, repoussa Romanzof, que le général russe comte Fermor avait envoyé en Poméranie, jusqu'au grosde l'armée russe, près de Francfort sur l'Oder (2). Là, Fermor voulut passer l'Oder et envahir la Marche électorale de Brandebourg; mais Dohna le prévint par des marches forcées, et s'opposa à son passage. Fermor, ainsi contrecarré, se replie sur Landsberg, détache Roman-

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

(2) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

zof à Schwedt avec dix mille hommes, et investit Custrin, qu'il met en cendres. Beaucoup d'habitans sont brûlés dans leurs maisons ou ensevelis sous les ruines. Sur ces entrefaites, Frédéric arrive avec ses renforts. Dès que Fermor est informé de l'approche du roi et de sa jonction avec Dohna, il lève le siège de Custrin, et marchant aux Prussiens campés près du village de Dermitzel, il forme son armée en carré long en face d'eux.

Ceci eut lieu le 24 août; et le roi, voyant les Russes devant lui, résolut de les attaquer le lendemain, malgré la disproportion des forces, son armée n'étant que de trente mille hommes contre cinquante mille. Rien ne peut se comparer à l'ardeur des Prussiens pour le combat; la vue des dévastations et des barbaries exercées par les Russes sur leur pays et sur leurs compatriotes, avait porté leur haine à son comble. Frédéric partagea ces sentimens et donna, en conséquence, un ordre que même le spectacle des maux affreux de ses sujets ne sauraient justifier. Il commanda que l'on ne fît point de quartier; mais en cela il ne fut point strictement obéi. On

Digitized by Google

entendit crier le long de la ligne : « Les Prussiens ne font point de quartier. — Ni nous non plus, répondirent les Russes (1). »

Les deux armées n'étaient séparées que par le ruisseau marécageux de Mutzel. Pendant la nuit, le roi de Prusse place son avant-garde dans un bois au-delà du ruisseau, ce qui lui donne le lendemain matin le moyen de tourner l'aile droite de Fermor et de le prendre en queue, le foudroyant en même temps avec quatre-vingts grosses pièces de canon (2). Néanmoins, malgré ces dispositions, l'aile droite des Russes répand la confusion parmi le corps de troupes qui lui est opposé; et les Cosaques l'accroissent encore en mettant le feu au village de Zorndorf, près duquel l'artillerie est postée. Le général Seidlitz vient cependant à bout, par la valeur de sa cavalerie, de repousser celle des Russes, et charge leur infanterie.

En ce moment Frédéric fait avancer l'infanterie de sa droite qui éprouve la résistance la plus

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

(2) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

déterminée de la part de l'ennemi. Le carnage devient épouvantable. Le désespoir anime les Russes; la vengeance et le souvenir des cruautés et des ravages de ceux-ci changent la vaillance des Prussiens en fureur. Des soldats mourans sont plus occupés de torturer leurs ennemis que de leurs propres souffrances. On vit un Russe, blessé au point de ne pouvoir plus se servir de ses bras, étendu sur un Prussien expirant, lui arracher avec les dents des lambeaux de chair, tandis que celui-ci, luttant contre la mort, ne pouvait espérer de secours que de ses camarades, qui arrivèrent enfin et assommèrent le cannibale. Le roi en personne conduisit les dernières attaques et s'exposa tellement au feu des Russes, que ses aides de camp et ses pages furent faits prisonniers, blessés ou tués à ses côtés. Enfin, à l'entrée de la nuit, les Russes lâchèrent pied et cédèrent la victoire et le champ de bataille aux Prussiens (1).

Du moment que la fortune du jour parut décidée, le désordre des Russes n'eut plus de

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

bornes; ils tombèrent en grand nombre sur leurs propres bagages, puis s'enivrant de l'eau-de-vie et autres esprits dont ils s'étaient emparés, ils se précipitèrent dans la mêlée, attaquant indifféremment amis et ennemis. Une partie de ces furieux ayant passé toute la nuit sur le champ de bataille, Fermor en prit l'occasion de s'attribuer la victoire, malgré les résultats qui prouvaient si clairement qu'elle était aux Prussiens; et quoiqu'il eût demandé la permission d'enterrer ses morts, et eût reconnu par là qu'il avait été vaincu (1), il eut néanmoins la faiblesse d'envoyer des courriers dans les cours des alliés, et à toutes leurs armées, pour leur porter la nouvelle de ses succès imaginaires. Comme un historien du temps le remarque avec vérité : « Jamais on n'usa plus fréquemment de cette supercherie que dans la guerre de Sept ans. Les Prussiens seuls méprisaient de pareils moyens. Etaient-ils battus, ils en convenaient, dans l'espérance de faire oublier leurs pertes par de nouveaux exploits. Ainsi pensait Frédéric, ainsi pensaient

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

tous ceux qui commandaient ses armées. On laissait aux vaincus le plaisir de se repaître d'illusions, de se réjouir pour de fausses nouvelles, et l'on profitait de la victoire (1). » Après le combat, Frédéric eut la grandeur d'ame de remercier publiquement le général Seidlitz, comme le vainqueur du jour; et d'en attribuer entièrement le succès à sa valeur et à sa bonne conduite.

La bataille de Zorndorf coûta aux Prussiens dix mille hommes tués ou blessés, et aux Russes dix-huit mille six cents. Ces derniers eurent en outre deux mille huit cents hommes et six généraux faits prisonniers, et ils perdirent en outre cent quatre canons, et trente-deux drapeaux et étendards. Daun, désirant vivement que Fermor amusât le roi de Prusse, sans en venir à un engagement décidé, lui avait écrit « de ne pas risquer la bataille avec un ennemi rusé, qu'il ne connaissait pas encore, et de biaiser toujours jusqu'à ce que l'armée autrichienne eût fait son coup en Saxe. » Un détachement prussien enleva

(1) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

le courrier qui portait cette dépêche. Après la bataille de Zorndorf, le roi y répondit lui-même en ces termes : « Vous avez eu raison d'avertir le général Fermor d'être sur ses gardes contre un ennemi fin et rusé que vous connaissiez mieux, car il a tenu ferme et il a été battu (1). »

Le lendemain (2) les Russes se rallièrent et se formèrent en un carré long près du bois de Drewitz. Les hussards prussiens et les Cosaques escarmouchèrent pendant toute la journée. Les premiers s'étaient emparés des bagages russes, qui avaient été séparés du gros de l'armée par le combat de la veille. Cinq mille chariots furent pillés par les troupes légères prussiennes ; les Cosaques les repoussèrent un moment, puis se mirent à piller à leur tour les bagages de leur propre armée. Cependant les Prussiens finirent par avoir le dessus.

Pendant la nuit, les Russes changèrent encore de position, et les jours suivans, jusqu'au 1er sep-

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) Le 26 août.

Digitized by Google

tembre inclusivement, ils se retirèrent de position en position, vivement harcelés par les Prussiens qui les poursuivaient toujours. Le 1er septembre ils arrivèrent à Landsberg, où ils furent rejoints par Romanzof qui revenait de Schwedt. Les Prussiens dressèrent leur camp au village de Blumberg.

On rapporte que la veille au soir de la bataille de Zorndorf, Frédéric fit appeler un homme de lettres, alors à sa suite, et s'occupa avec lui pendant deux heures à refaire les strophes d'une ode de J.-B. Rousseau, dont il n'était pas content (1). Cette anecdote, si elle est vraie, se ressent trop d'une vaine ostentation de calme et de liberté d'esprit dans un moment si imposant que la veille d'une bataille, pour être citée avec éloge. Mais elle est au moins curieuse en ce qu'elle fait connaître le caractère de cet homme célèbre et l'empire qu'il pouvait avoir sur lui-même. Lorsqu'il vint, après la bataille, à Custrin, il fut profondément affecté de la ruine et de la misère de cette ville, et dit aux habitans qui se pressaient

(1) Vie de Frédéric II.

Digitized by Google

autour de lui : « Mes enfans, je n'ai pu venir plus tôt; autrement ce malheur ne serait pas arrivé. Cependant, ayez un peu de patience et je ferai tout rebâtir. » On reprochait au commandant de Custrin d'avoir fait de grandes fautes dans la défense de la place. Lorsqu'il vit le roi, il voulut expliquer sa conduite, mais Frédéric lui ferma la bouche en lui disant : « Je ne m'en prends pas à vous, mais à moi qui vous ai fait commandant d'un tel poste (1). »

Les Russes, dans leur retraite, mirent le siége devant Colberg, et eurent la cruauté de bombarder cette ville qui était presque sans moyens de résistance; mais elle fut si vaillamment défendue par son brave gouverneur prussien, Heyden, qu'ils ne purent s'en rendre maîtres (2). Trouvant que tous leurs efforts ne pouvaient leur faire remporter le moindre avantage, et ayant si complètement ravagé la Poméranie et la Nouvelle Marche de Brandebourg, qu'il leur était devenu impossible de subsister désormais dans ces provinces, ils les évacuèrent dans les der-

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

(2) Campagnes de Frédéric II, par M. de W.

niers jours d'octobre ; et le comte Dohna qui y avait été laissé par le roi de Prusse, à la tête de douze mille hommes, pour les observer, fut dès ce moment libre de tourner son attention vers d'autres ennemis (1).

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Frédéric tente de rejoindre le prince Henri, mais il en est empêché par Daun et Laudon.—Bataille de Hochkirchen. — Retraite du roi de Prusse. — Mort du maréchal Keith. — Mort de la Margrave de Bareith. — Jonction du prince Henri et de Frédéric. — Les Autrichiens lèvent le siége de Neisse.—Daun assiége Dresde.— Campagne du prince Ferdinand. — Traité entre la France et l'Autriche. — Les Suédois échouent en Poméranie. — Le prince Henri entre en Bohême pendant l'hiver. — Préparatifs pour la campagne de 1759.

Frédéric, presqu'aussitôt après la victoire de Zorndorf, marcha rapidement vers la Saxe, au secours de son frère le prince Henri, qui avait à lutter contre des forces supérieures (1). Le prince de Deux-Ponts, à la tête de l'armée de l'Empire, et aidé d'un corps de troupes autrichiennes, avait

(1) Campagnes de Frédéric II, par M. de W.

Digitized by Google

fait replier le prince Henri jusqu'aux environs de Dresde. En ce moment, Daun arriva dans la Lusace, détacha Laudon contre le roi de Prusse, et s'approcha lui-même pour se joindre au prince de Deux-Ponts. Ce dernier s'était amusé au siège de Sonnenstein près de Pirna qu'il prit le 5 septembre, mais en même temps il laissa échapper le moment le plus favorable pour attaquer les Prussiens (1). Même après l'arrivée de Daun, les deux généraux perdirent leur temps à des entrevues et à des conférences inutiles, jusqu'à ce qu'enfin Daun, sur l'avis de l'approche du roi de Prusse, se sépara de nouveau de l'armée de l'Empire, et marcha au secours de Laudon. Aussitôt qu'il l'eut joint, les deux armées campèrent près de Weissemberg, afin d'empêcher Frédéric d'entrer en Silésie et de troubler les sièges de Neisse et de Cosel, que faisaient alors deux généraux autrichiens (2).

Frédéric continua néanmoins d'avancer; et après plusieurs manœuvres dont l'objet était de

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

continuer sa marche en dépit de l'opposition de Daun et de Laudon, il prit position, le 10 octobre, près du village de Hochkirchen. Les succès que Frédéric avait précédemment obtenus avec une grande infériorité de forces lui avaient inspiré un excès de confiance que venait encore accroître sa conviction de l'extrême circonspection et du manque de hardiesse de son adversaire Daun. Il en résulta dans cette occasion un degré de témérité qui faillit lui être fatal, et qui tout au moins lui fit payer bien cher sa présomption (1). Persuadé que Daun n'aurait jamais le courage de l'inquiéter, il posta son armée trop près de celle des Autrichiens, et dans une position telle que ces derniers, qui étaient maîtres de hauteurs de bois épais, et sous lesquelles l'aile droite prussienne était appuyée, pouvaient à leur gré l'attaquer subitement, et au moment qu'il y serait le moins préparé.

Lorsqu'il se disposa à occuper ce poste désavantageux, le maréchal Keith, qui était avec lui, tâcha de l'en dissuader, et lui dit : « Si les enne-

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

mis nous laissent en repos ici, ils méritent d'être pendus. — Soyez sûr, répondit le roi avec confiance, qu'ils auront plus peur de nous que de la potence (1). » Frédéric sentait néanmoins tout le danger de sa position, et se proposait de la quitter dès qu'il se serait procuré du fourrage et des approvisionnemens pour ses troupes. Il avait fixé son départ pour la nuit du 14 au 15; s'il s'était décidé à partir un jour plus tôt il aurait épargné la vie de bien des braves et surtout celle de l'infortuné maréchal Keith lui-même. Dans la collection manuscrite des lettres de ce général, dont on a déjà cité plusieurs extraits, la dernière est adressée à son frère lord Marischal, et écrite la veille seulement de la fatale bataille de Hochkirchen. Comme cette circonstance la rend particulièrement intéressante, et qu'elle est en outre précieuse en ce qu'elle présente un court exposé de l'état de la campagne, on croit devoir l'insérer ici.

« De Hochkirch près de Lobau, le 12 octobre 1758.

« J'ai reçu, il y a deux jours, deux lettres de

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

mon très cher frère; l'une du 10 août, l'autre du 10 septembre. Dans l'une d'elles était incluse une lettre pour le roi, à qui je l'ai remise sur-le-champ. Vous voyez par les journaux que les Russes continuent de s'attribuer la victoire dans la dernière bataille (1). Je leur souhaite de tout mon cœur une autre victoire semblable; car vous pouvez être assuré que celle-là leur a coûté au moins vingt-cinq mille hommes. Je dois cependant leur rendre justice, ils se sont très bien battus, surtout leur infanterie, qui a répandu la plus grande confusion dans l'aile droite du roi, et qui a été cause que la victoire n'a pas été plus décisive. Mais s'ils ont gagné la bataille, pourquoi en ont-ils si peu profité? puisqu'au lieu d'avancer ils se sont retirés derrière Stargard, quoique le roi ait été obligé de ramener ici toutes les troupes qui avaient marché avec lui; et en vérité il était temps qu'il le fît, car le prince Henri commençait à être vivement pressé par les deux armées de Daun et du prince de Deux-Ponts. Il est maintenant dans une situation plus favorable, parce que le roi a obligé le maréchal Daun à abandon-

(1) De Zorndorf.

Digitized by Google

ner sa position de Stolpe, et par conséquent sa communication avec l'Elbe, et à se retirer vers Zittau, où nous l'avons poursuivi pas à pas, mais sans jamais avoir l'occasion d'en venir aux mains. Il se tient constamment dans les montagnes et campe sur des lieux si inaccessibles que ce serait le comble de la témérité que de l'y attaquer, et que ce n'est que par des marches secrètes qu'on peut le faire sortir de ses positions; ce fut par une manœuvre de cette espèce que nous tournâmes son flanc droit et que nous l'obligeâmes à quitter son camp de Stolpe. En ce moment le diable l'a envoyé au sommet de la montagne près de Lobau, et il faut que nous imaginions quelques moyens de le déloger de là, ou bien il y restera jusqu'à ce que la neige l'en chasse. Il est vrai que ce dernier cas ne serait pas un grand mal pour nous, car nous sommes à présent postés de manière qu'il ne peut rien recevoir de Saxe, et qu'il est obligé de faire tout venir de la Bohême qui est derrière lui. On voit clairement que son intention n'est pas de livrer bataille, mais qu'il veut subsister le plus long-temps possible aux dépens de la Saxe, et se ménager ainsi la

Digitized by Google

Bohême pour ses quartiers d'hiver. De notre côté nous voulons l'empêcher de fourrager en Saxe parce que nous nous proposons d'hiverner dans ce pays. Vous avez là le secret du reste de cette campagne, qui, selon toutes les apparences, ne saurait être longue, car il fait déjà aussi froid que si nous étions au mois de décembre, à cause de la proximité des montagnes d'où, soit dit en passant, il n'est pas possible de tirer ce terrible homme, malgré tout ce qu'il doit y souffrir. Nous voyons bien en effet par les désertions qu'il doit avoir beaucoup à endurer, car en une seule nuit il nous est venu cent cinquante déserteurs de son armée, et il ne se passe pas un jour qu'il n'en vienne trente ou quarante. Faites bien des complimens de ma part au cher chancelier; je désire aussi ardemment la paix qu'il peut la désirer lui-même, car je n'ai plus une santé capable de supporter les fatigues de la guerre, surtout de la manière que nous sommes maintenant obligés de la faire, contre tant d'ennemis et après qui nous sommes forcés de courir chaque campagne d'un bout de l'Allemagne à l'autre (1). »

(1) Correspondance manuscrite du feld-maréchal Keith.

Digitized by Google

Dans la nuit du 13 au 14 octobre Daun résolut d'attaquer les Prussiens. A cet effet il détacha Laudon avec ordre de tomber sur leur aile droite, qui, ainsi qu'on l'a déjà dit, était dominée par une hauteur couverte de bois, occupée par les Autrichiens. Rien ne fut jamais plus inattendu que cette attaque, car Daun avait trouvé le moyen d'inspirer aux Prussiens la sécurité la plus complète. Il employa une partie de ses troupes à abattre des arbres, comme pour fortifier la position qu'il occupait; mais son véritable objet était, par le bruit que faisaient les soldats (à qui il avait été ordonné de chanter pendant leur travail), d'empêcher les Prussiens d'entendre le bruit de la marche du détachement commandé par Laudon (1). Pour plus de précaution chaque dragon avait en croupe un grenadier qui, en arrivant, devait sauter à bas du cheval et se joindre à ses camarades (2).

Le dessein de Daun fut encore favorisé par un brouillard épais qui couvrait les hauteurs. Cinq

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

(2) Campagnes de Frédéric II, roi de Prusse, par M. de W.

Digitized by Google

heures sonnaient à l'église du village de Hochkirchen lorsque Laudon mena ses troupes à l'attaque, et avant le jour il était maître des batteries prussiennes et du poste de Hochkirchen. Dès la pointe du jour l'infanterie se forme en bataille dans le camp même des Prussiens. En même temps le duc d'Aremberg, qui commandait l'aile droite de Daun, profite de la confusion pour attaquer avec succès la gauche du roi de Prusse. Frédéric vient à bout de rallier par degrés l'infanterie de sa droite, et de chasser l'ennemi de Hochkirchen, pendant que sa cavalerie renverse plusieurs fois celle des Autrichiens et fait un grand carnage parmi leurs grenadiers. Cependant, malgré des prodiges de valeur, les Prussiens ne peuvent réparer les désastres de la nuit, et surtout la perte de leur artillerie. L'infanterie de Daun, soutenue comme elle l'était par son artillerie, et toujours renforcée par des troupes fraîches, devient enfin irrésistible. Après avoir soutenu huit charges successives, les Prussiens sont obligés de renoncer à tout espoir de reprendre leur camp; et au bout d'un combat de cinq heures, Frédéric se retire avec son armée à Dober-

Digitized by Google

chutz, à environ une demi-lieue du champ de bataille (1).

Sa retraite, faite en bon ordre, à la face d'un ennemi victorieux, et avec très peu d'artillerie pour protéger ses troupes, est regardée par les tacticiens comme un mouvement aussi habile qu'il fut heureux. Son armée ayant perdu dès le matin ses bagages et ses équipages de camp, les troupes n'avaient pour se couvrir que les habits qu'elles avaient sur le corps, et aucunes tentes pour les protéger contre la rigueur de la saison. Elles manquaient de balles et de poudre; et si elles avaient eu un nouveau combat à soutenir elles auraient été forcées de renouveler l'ancienne manière de se battre, où chacun se confiant à ses propres forces attaquait son ennemi corps à corps. Mais la position que le roi avait choisie pour son nouveau camp était si favorable, et ses troupes, quoique battues, étaient encore si redoutables, que Daun ne voulut pas risquer une seconde attaque, quoique Frédéric restât dix jours dans la même position sans se retrancher.

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

La perte des Prussiens à la bataille de Hochkirchen, outre leur artillerie (cent un canons) et leurs bagages, s'éleva à cinq mille cinq cents hommes, tués, blessés ou pris, et trente étendards; celle des Autrichiens, à cinq mille huit cents hommes, tués, blessés ou pris. Un boulet de canon emporta la tête du prince François de Brunswick; le prince Maurice d'Anhalt-Dessau fut blessé et fait prisonnier, et la plupart des autres généraux furent blessés (1).

Mais la plus grande perte du côté des Prussiens, ce jour-là, ce fut celle du maréchal Keith; c'était sous son commandement particulier que les Prussiens avaient repris tant de fois le village de Hochkirchen. Pendant toute l'action il rallia constamment ses troupes en personne et s'exposa au plus fort du feu (2). Sur les huit heures il reçut une blessure dangereuse, mais il refusa de quitter le champ de bataille; à neuf heures, un second coup de feu qui l'atteignit à la poitrine le tua. Il tomba sans proférer une parole

(1) ARCHENHOLZ, *Histoire de la guerre de Sept ans.* — MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) SMOLLETT, Histoire d'Angleterre.

Digitized by Google

dans les bras de Tibay, volontaire anglais, qui l'avait suivi pendant toute la campagne. Son corps fut bientôt dépouillé par les traîneurs autrichiens et laissé confondu parmi les morts; il avait ensuite été transporté avec beaucoup d'autres dans la petite église du village de Hochkirchen, et recouvert d'un manteau de Croate. Le maréchal Daun, accompagné du général Lascy et d'autres officiers, vint à entrer dans cette église. Lascy s'approcha du corps, puis, en ayant écarté le manteau, il le regarda avec une vive émotion, et s'écria : « C'est Keith, le meilleur ami de mon père. » Le vieux maréchal de Lascy et Keith avaient servi ensemble dans l'armée russe, et le jeune Lascy, qui avait été élève de ce dernier, reconnut son corps à la cicatrice d'une blessure grave à une cuisse que le maréchal avait reçue au siège d'Oczakow. A la vue du corps nu et abandonné de son ancien général, Lascy fondit en larmes, et Daun, non plus que les autres assistans, ne put retenir les siennes. Pendant qu'ils tenaient ainsi leurs regards fixés sur tout ce qui restait de ce guerrier distingué, parut un Croate revêtu de l'uniforme, de la plaque et du grand

Digitized by Google

cordon du maréchal. Daun lui demanda comment ces objets étaient venus en sa possession. « Je les ai pris, répondit-il, à cet homme-là bas, que j'ai tué et dépouillé, et je lui ai donné mon manteau en échange. » Le maréchal Daun commanda aussitôt que le corps de Keith fût enterré avec les honneurs militaires (1); et lorsque, le lendemain, il reçut une lettre du roi de Prusse qui le priait de faire donner une sépulture honorable à son ami défunt, il eut la satisfaction de pouvoir répondre qu'il s'était déjà acquitté de ce pieux devoir (2).

Le roi avait été lui-même exposé à de grands dangers pendant la bataille. Il fut légèrement blessé, eut un cheval tué sous lui, et deux de ses pages tombèrent roides morts à ses côtés ; sans la valeur des hussards qui l'accompagnaient, il eût été pris dans le village de Hochkirchen par

(1) Vers l'an 1776, un monument fut érigé à la mémoire du feld-maréchal Keith dans l'église de Hochkirchen par son parent le chevalier Keith, alors envoyé d'Angleterre à la cour de Vienne.

(2) Wraxall, Mémoires des cours de Berlin, de Dresde, de Varsovie et de Vienne.

Digitized by Google

un gros d'ennemis qui commençaient à l'entourer (1).

La défaite de son armée ne fut pas le seul malheur qui arriva au roi de Prusse le 14 octobre 1758; car ce jour-là même expira sa sœur favorite la margrave de Bareith, pour qui il avait toujours eu les sentimens de la plus vive tendresse. Il s'exprima ainsi, à l'occasion de cette perte, dans son histoire de la guerre : — « La margrave de Bareith était une princesse d'un rare mérite; elle avait l'esprit cultivé et orné des connaissances les plus variées, un génie propre à tout, et un talent particulier pour tous les arts et les sciences. Ces heureux dons de la nature faisaient cependant la moindre partie de ses mérites. La bonté de son cœur, ses inclinations généreuses et bienfaisantes, la noblesse et l'élévation de son ame, la douceur de son caractère, réunissaient en elle les avantages brillans de l'esprit à un fond de vertu solide, qui ne se démentit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude de ceux qu'elle avait comblés de biens et de faveurs, sans

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III. — Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

qu'on pût citer un exemple qu'elle soit jamais tombée dans une semblable faute. La plus tendre, la plus constante amitié unissait le roi et cette digne sœur. Ces liens s'étaient formés dès leur première enfance; la même éducation et les mêmes sentimens les avaient resserrés; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indissolubles. Cette princesse, dont la santé était faible, prit si fort à cœur les dangers qui menaçaient sa famille, que le chagrin acheva de ruiner son tempérament. Une hydropisie se déclara enfin, et tous les secours de l'art ne purent la sauver; elle mourut le 14 octobre avec un courage et une fermeté d'ame digne des plus intrépides philosophes. Ce fut le jour même où le roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auraient pas manqué de les mettre parmi les jours néfastes, à cause des deux coups qui vinrent frapper le roi en même temps (1). »

La lettre de Frédéric à Voltaire, dans cette même occasion, est touchante : — « Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par le courage ; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les discours des philosophes ne sont que des consolations vaines et inutiles. C'est d'un de ces malheurs-là que ma triste destinée m'accable dans l'un des momens de ma vie les plus embarrassans et les plus difficiles. Je n'ai point été malade, comme on vous l'a dit ; mes maux ne consistent que dans des coliques quelquefois hémorroïdales, et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me serais volontiers dévoué à la mort que ces sortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour sauver et pour prolonger les jours de celle dont les yeux sont fermés pour toujours. Je vous supplie de ne jamais l'oublier, et de faire un appel à votre génie, pour élever un monument en son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice ; et sans vous écarter de la vérité, vous y trouverez un ample et beau sujet. Je vous souhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai. FÉDÉRIC (1). » Pour sa-

(1) Correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse.



Digitized by Google

tisfaire le vœu exprimé dans cette lettre, et répété dans quelques autres qui la suivirent, Voltaire consacra une ode à la mémoire de la princesse.

La défaite de Hochkirchen fut indubitablement un grand malheur pour Frédéric ; mais, du moins, elle prouva pleinement deux choses, qui dans leurs conséquences durent jusqu'à un certain point compenser les pertes faites dans cette journée. Premièrement elle convainquit le monde des vastes avantages de la discipline prussienne. On y vit une armée surprise de nuit au milieu d'un brouillard épais, et campée dans un lieu dominé par la position de ses assaillans. Ce ne fut que par la perfection admirable de la discipline des Prussiens, qui unissaient le sang-froid au courage dans les plus grandes difficultés, que leur armée put éviter d'être entièrement taillée en pièces, avant de pouvoir même prendre une attitude de résistance. Secondement, ce revers éclatant prouva à toute l'Europe que les talens militaires du roi de Prusse étaient aussi grands dans les revers que dans la bonne fortune ; qu'il savait aussi bien exécuter les évolutions militai-

Digitized by Google

res les plus scientifiques au milieu d'un engagement inattendu et désastreux, et diriger heureusement une retraite à la face d'un ennemi vainqueur, que fondre vaillamment, avec la pleine certitude du succès, sur une armée ennemie.

La nouvelle de la victoire de Hochkirchen fut reçue avec des transports de joie par la cour de Vienne; et les catholiques regardèrent comme d'un bon augure qu'elle eût été remportée le jour de sainte Thérèse, fête de l'impératrice-reine. Le pape (1), qui paraît s'être imaginé que le roi de Prusse serait anéanti par ce désastre, s'empressa, dans le véritable esprit de la cour de Rome, de témoigner son attachement au vainqueur. Il adressa au maréchal Daun une lettre pleine de complimens, et accompagnée d'une épée et d'un chapeau qu'il avait bénis lui-même. Depuis ce temps-là, Frédéric, dans sa correspondance, n'appelle plus Daun que « le général béni, et l'homme à toque papale (2). »

(1) Clément XIII (Rezzonico). Il avait succédé cette année-là à Benoît XIV (Lambertini), l'un des meilleurs papes qu'il y ait eu.

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric-le-Grand, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

Pendant que Frédéric était campé près de Doberchultz, son frère, le prince Henri, le joignit avec un renfort de six mille hommes (1). Dès que le roi vit que Daun, au lieu de l'attaquer et de chercher à profiter de sa victoire, restait inactif, il dit à son frère : « Daun a quitté le jeu, la partie n'est pas perdue. Reposons-nous quelques jours, puis marchons au secours de Neisse. » En conséquence, dans la nuit du 24 au 25 octobre, les Prussiens tournèrent l'aile droite de Daun sans être aperçus, se dirigèrent vers Neisse, et par ce mouvement obligèrent le général autrichien Harsch à lever le siége de cette place, et le général Deville celui de Cosel (2).

Daun cependant regardait comme tellement impossible que le roi de Prusse lui échappât, qu'il écrivit au général Harsch : « Continuez votre siége tranquillement ; je tiens le roi ; il est coupé de la Silésie, à moins qu'il ne m'attaque, et s'il le fait, j'espère que je vous en rendrai bon compte (3). »

(1) MULLER, *Histoire des guerres de Frédéric-le-Grand.*
(2) ARCHENHOLZ, *Histoire de la guerre de Sept ans.*
(3) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

On rapporte de la femme du gouverneur de Neisse, madame de Treskow, une anecdote qui lui fait tant d'honneur, qu'on ne doit point la passer sous silence. Archenholz, qui la cite, dit la tenir du baron d'Eichberg, l'officier autrichien, qui y donna lieu. Madame de Treskow résidait sur une petite terre que son mari possédait près de Neisse, lorsqu'un officier autrichien fut envoyé chez elle pour lui offrir, ainsi qu'à son mari, tous les avantages dont la cour de Vienne pouvait les gratifier, si Treskow voulait livrer Neisse aux troupes impériales. Treskow avait été peu auparavant prisonnier de guerre à Vienne, où *lui* et sa femme avaient été traités avec toutes sortes d'égards par l'impératrice. Comme madame de Treskow témoignait sa reconnaissance de ces bontés à Eichberg, celui-ci saisit ce moyen pour entamer sa négociation, et pour promettre de plus grandes faveurs encore. Mais cette proposition fut accueillie d'une tout autre manière que l'émissaire autrichien ne s'y était attendu. L'idée seule d'exciter son mari à trahir ainsi son pays remplit madame de Treskow de la plus vive indignation. « Est-il possible, répliqua-t-elle, que

Digitized by Google

ce soit *à moi* qu'on fasse une pareille proposition ! » En vain l'officier s'efforça-t-il de la calmer. Elle conçut une telle horreur de ceux qui avaient pu former ce projet, qu'elle ne voulut pas rester un moment de plus parmi eux, et qu'elle prit sur le champ la résolution d'aller partager les dangers du siége avec son mari. En abandonnant sa maison et son bien où elle s'était d'abord proposé de rester, elle dit à Eichberg : « Nous sommes pauvres, ceci est tout ce que nous possédons. Forcée d'obéir à l'honneur et à mon patriotisme, je le remets entre vos mains; si vous voulez vous venger, vous le pouvez. » L'officier, ému jusqu'aux larmes de ce noble dévoûment, l'implora de renoncer à son projet, mais en vain ; elle partit la nuit même pour la forteresse; et tout ce que Eichberg put obtenir, ce fut la permission de l'accompagner, pour sa sûreté, audelà des lignes autrichiennes jusqu'aux portes de Neisse (1).

Ainsi, au lieu des avantages que les Autrichiens auraient dû retirer de la victoire de Hoch-

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

kirchen, il n'en résulta que le triomphe de leurs ennemis, par l'audace et l'habileté du roi de Prusse, ainsi que par la trop grande circonspection et par le manque de hardiesse de Daun. Il est vrai que ce maréchal, dès qu'il s'aperçut que les Prussiens lui avaient échappé, détacha le général Laudon avec un corps considérable, pour les inquiéter sur leur route. Mais quoique Laudon s'acquittât de cette mission avec beaucoup d'habileté et réussît à leur susciter beaucoup d'obstacles, il ne put venir à bout ni de les arrêter, ni de les empêcher de secourir les villes assiégées. Ces succès des Prussiens furent suivis de plusieurs autres moins importans, obtenus par les généraux Golz et Werner dans la haute Silésie, sur les ennemis qu'ils forcèrent enfin à évacuer cette partie de la province (1).

Le maréchal Daun s'était avancé vers Dresde et avait pris le camp fortifié de Pirna, occupé par le général Finck et un faible détachement de Prussiens, qui ne purent tenir contre les forces supérieures des Autrichiens. A l'approche

(1) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

de Daun de la capitale de Saxe, le général Itzenplitz, qui commandait les troupes prussiennes pendant l'absence du prince Henri, se retira sous le canon de la ville (1). Le 10 novembre, Daun attaqua les faubourgs, auxquels le comte Schmettau, le gouverneur prussien, se vit réduit à mettre le feu. Les enfans du roi de Pologne étaient dans Dresde, et la crainte de les exposer empêcha Daun de pousser ses attaques aussi vigoureusement qu'il aurait voulu le faire. Cet incident donna le temps au roi de Prusse d'arriver de Silésie; et à son approche les Autrichiens se retirèrent pour aller prendre leurs quartiers d'hiver en Bohême (2).

Lorsque Daun commença le siége de Dresde, il avait envoyé l'armée des Cercles contre Torgau et Leipsick. Le corps destiné à agir contre la première de ces villes était commandé par le prince de Deux-Ponts; celui qui marchait sur la seconde était aux ordres du maréchal Haddick. Le général Wédel, qui avait chassé les Suédois de la marche de Brandebourg, vola en Saxe et

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.
(2) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

contraignit Haddick à lever le siége de Torgau. Le comte Dohna, qui venait de la Poméranie, réunit ensuite ses troupes à celles de Wédel, battit Haddick près d'Eulenbourg, et força le prince de Deux-Ponts à abandonner Leipsick.

Ainsi, à la fin de la campagne, les Prussiens, malgré le désastre accablant de Hochkirchen, purent encore faire lever les siéges de Colberg, Cosel, Neisse, Dresde, Torgau et Leipsick (1); ils chassèrent en outre les ennemis de la forteresse de Sonnenstein, qu'ils avaient prise, et restèrent maîtres de la Silésie, de la Saxe et de la Poméranie; pays qu'ils trouvèrent malheureusement fort dévastés. Le prince Henri reprit le commandement de l'armée en Saxe, et le roi retourna à Breslau (2).

Il convient, avant de terminer la relation des opérations militaires de cette année, de jeter un coup d'œil rapide sur la dernière partie de la campagne du prince Ferdinand de Brunswick. Ce général, après avoir repoussé de l'Allemagne

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Muller, *Histoire des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

l'armée française commandée par le comte de Clermont, comme on l'a vu plus haut, passa lui-même le Rhin, dans les premiers jours de juin, à un endroit nommé Emmerich; et poursuivant sa marche, il joignit les ennemis le 23 du même mois près de Crevelt, où il remporta sur eux une victoire complète. Celle-ci fut suivie de quelques autres succès partiels, de la prise de Dusseldorf et de celle de Ruremonde par le prince héréditaire de Brunswick, qui poussa même ses détachemens jusqu'aux portes de Bruxelles. Wésel, où les Français avaient une forte garnison, aurait probablement succombé; mais le prince Ferdinand fut obligé de repasser le Rhin à la nouvelle des avantages remportés par le prince de Soubise, dans le pays de Hesse, sur le prince d'Ysenbourg, qui y avait été laissé à la tête de sept mille hommes (1).

Le 14 août, le prince Ferdinand opéra sa jonction avec douze mille auxiliaires anglais, commandés par le duc de Marlborough (2). Ces trou-

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

(2) Charles (Spencer) second duc de Marlborough, fils de Charles (Spencer), troisième comte de Sunderland, par

Digitized by Google

pes furent bientôt en proie aux maladies qui exercent quelquefois leurs ravages dans les camps, et le duc lui-même fut emporté l'un des premiers. Ce fut un vrai malheur, car sa mort fit passer le commandement à lord Georges Sackville (1), avec qui le prince Ferdinand n'était pas en bonne intelligence. Le prince avait complètement gagné la confiance du duc de Marlborough, ce qui, vu les talens respectifs de ces deux hommes, était tout ce que l'on pouvait désirer de mieux. Mais la hauteur et l'esprit d'indépendance du lord Georges avaient produit dès le commencement entre lui et le commandant en chef une désunion qui, dans la nouvelle situation du premier, devint chaque jour de plus en plus prononcée et irréconciliable; tandis que, d'un autre côté, le nouveau second en commandement, lord Granby (2), accrut encore l'ani-

Anne Churchill sa femme, fille de Jean, le grand duc de Marlborough.

(1) Troisième fils de Lionel (Sackville), premier duc de Dorset. Il prit dans la suite le nom de Germaine, et fut, en 1782 fait vicomte Sackville. Il mourut en 1785.

(2) Jean (Manners) marquis de Granby, fils aîné de Jean (Manners), troisième duc de Rutland. Le héros des enseignes

Digitized by Google

mosité et l'humeur de lord Georges en se déclarant pour le prince Ferdinand (1).

Les Français, sous leur nouveau chef, M. de Contades, qui avait remplacé le comte de Clermont, repassèrent encore une fois le Rhin; mais les savantes dispositions du prince Ferdinand les réduisirent à l'impossibilité de rien faire d'important de tout le reste de la campagne. Il réussit en outre à chasser le prince de Soubise du pays de Hesse, et en même temps le prince héréditaire de Brunswick, après un siége de quelques jours, prit Morbourg, la seule forteresse qui restât encore au pouvoir des Français dans cette partie du pays (2). Après la prise de cette place, les alliés, maîtres de toute la Westphalie et de toute la basse Saxe, entrèrent dans leurs quar-

de cabaret, et le général le plus populaire que les Anglais aient jamais eu. Sa générosité, la bonté de son cœur, ses manières engageantes et sa brillante valeur le rendirent l'idole de l'armée et du peuple. Il ne paraît pas avoir eu beaucoup de talent. Il mourut le 19 octobre 1770. Lord Granby était tellement aimé, que lorsqu'il partit pour aller faire la guerre en Allemagne, jusqu'à cinquante-deux jeunes officiers le sollicitèrent de les agréer pour ses aides-de-camp.

(1) Mémoires, par Horace Walpole, comte d'Orford.

(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

tiers d'hiver. A la fin de cette glorieuse campagne, le roi d'Angleterre adressa au roi de Prusse « ses remercimens de lui avoir prêté un si bon général (1). »

L'année 1758 se termina par un nouveau traité, signé le 30 décembre, entre la cour de Versailles et celle de Vienne. Il fut en grande partie occasionné par celui que la Prusse et l'Angleterre venaient de signer au commencement du même mois, et en vertu duquel Frédéric devait recevoir un subside additionnel de six cent soixante-dix mille livres sterling (seize millions sept cent cinquante mille francs) (2). Le traité français et autrichien fut l'ouvrage du nouveau ministre des affaires étrangères en France, le duc de Choiseul, qui resta long-temps à la tête des affaires de ce pays, et qui, dans cette haute place, donna d'abondantes preuves d'un petit génie et d'une profusion sans bornes. Bernis avait été disgracié à la suite d'une querelle avec sa bienfaitrice, madame de Pompadour. Choiseul était Lorrain de naissance : il avait été ambassadeur de France à

(1) Mémoires par Horace Walpole, comte d'Orford.

(2) Towers, Mémoires Frédéric III.

Digitized by Google

Vienne ; et son père, M. de Stainville, avait été ambassadeur de l'Empereur à Paris. Il était donc assez naturel qu'il désirât resserrer les liens d'union entre deux cours avec lesquelles il avait tant de rapports. Ce traité contenait un grand nombre d'articles et de stipulations, tous à l'avantage de l'impératriec reine ; mais son objet réel était l'anéantissement de Frédéric ; objet avoué dans le préambule même, où il était dit que « l'on ne pouvait espérer rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affaiblissement de la puissance pernicieuse du roi de Prusse. » Dans le véritable esprit de ce traité, les agens de la France et de l'Autriche passèrent l'hiver à prêcher dans toute l'Europe une croisade contre le monarque prussien ; et à Pétersbourg ils travaillèrent avec activité à entretenir la haine de l'impératrice Elisabeth pour l'ennemi commun (1).

L'hiver, qui dans tout le reste de l'Allemagne mit un terme aux opérations militaires, ne produisit pas le même effet dans la Poméranie suédoise. Les généraux prussiens et suédois y continuèrent la guerre pendant les mois de janvier et

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

de février; mais tous les avantages furent pour les premiers. Le comte Dohna, qui avait passé par le duché de Mecklenbourg dans la Marche d'Ukraine, repoussa Hamilton, le général suédois, jusqu'à Stralsund, avec une perte considérable. Dans le même temps le général Canitz attaqua la forteresse suédoise d'Anclam; et le comte de Sparre, qui y commandait, fut obligé de capituler, et lui et sa garnison, de plus de douze cents hommes, furent faits prisonniers de guerre. Le général Manteufel assiéga Demmin et le fort de Penamunde qu'il prit avec leurs garnisons. Le sénat de Suède rappela enfin Hamilton, et le remplaça par le général Lantingshausen (1).

On dit que les pertes du roi de Prusse dans la campagne de 1758 s'élevèrent à trente mille hommes, et que celles des ennemis furent de plus de cent mille. Quel affreux tableau de la guerre ces détails nous présentent, surtout quand nous y ajoutons les horreurs et les misères dont furent accablés les habitans des pays occupés ou traversés par les différentes armées. On peut s'en

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

former quelque idée d'après les ordres donnés et exécutés par les généraux français; entre autres dépêches de ce genre le maréchal de Belle-Isle, alors un des principaux ministres français, écrivait en ces termes, le 5 octobre, au maréchal de Contades : « Vous devez, monsieur, faire un désert de la Westphalie, et quant à ce qui concerne les pays de la Lippe et de Paderborn, comme ce sont les provinces les plus fertiles, il faut avoir soin d'y tout détruire sans exception (1). »

La campagne (2) dont nous allons commencer la relation, quoique peut-être la plus désastreuse de toutes celles de Frédéric, s'annonça sous des auspices favorables pour les Prussiens. Un prince polonais, nommé Sulkowsky, entreprit, au mois de février, de lever des troupes et d'établir des magasins pour les Russes. Le roi de Prusse envoya contre lui huit mille hommes sous les ordres du général Wobersnow, qui enleva le prince et détruisit ses magasins avant que ses alliés, les

(1) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.

(2) De 1759.

Digitized by Google

Russes, pussent lui envoyer du secours. Les soldats polonais furent contraints d'entrer au service de Prusse, et le prince fut confiné dans la forteresse de Glogau (1).

Malgré la rigueur de la saison, le prince Henri se jeta en Bohême, passa les hautes montagnes et les défilés dangereux de ce pays, et dispersa les troupes ennemies partout où il les rencontra. Au mois de mars, un autre général prussien, Knobloch, détaché en Thuringe par le prince Henri, prit la ville d'Erfurt et défit un corps d'Autrichiens; le général Lindstadt délogea le général autrichien Campitelli et ruina beaucoup de magasins ennemis; et le général Fouquet repoussa Deville qui avait fait une irruption dans la haute Silésie. En avril, le prince Henri, qui avait assemblé son armée près de Ziwckau en Saxe, et les généraux, sous ses ordres, remportèrent des avantages considérables sur les Autrichiens. Le général Hulsen surprit le général Reinhard et lui prit deux mille hommes; et le général Auschersleben fit une expédition à Saatz, où il dé-

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

truisit les grands magasins autrichiens et brûla cent cinquante bateaux sur l'Elbe (1).

Pendant que ces choses se passaient, le roi de Prusse avait réuni ses troupes près de Landshut, et Daun avait pris une position avantageuse en face de lui, entre Schatzlar et Trautenau. Au mois de mai, le général Finck battit, à Asch, un corps commandé par le comte Maguire, et Meineche et Kleist surprirent le baron de Riedesel près de Himmerskron, et le firent prisonnier avec deux mille cinq cents Autrichiens. Ils mirent ensuite à contribution Bamberg, Wurzbourg et d'autres villes impériales; ils envahirent aussi le Mecklenbourg, prirent Schwérin et levèrent de fortes contributions sur tout le pays pour se venger de la haine que le duc de Mecklenbourg avait montrée pour le roi de Prusse, en se joignant avec ardeur, tout insignifiant qu'il était, à la ligue formée contre lui.

Dans cette occasion, la princesse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, qui devint par la suite reine d'Angleterre, écrivit au roi de Prusse une

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

lettre touchante, où elle lui dépeignait les dévastations commises par ses troupes et sous ses yeux. Frédéric y fut sensible, et, en conséquence, lorsque, dans la suite, on s'occupa de chercher une femme pour le jeune Georges III, il est à présumer qu'il désigna cette princesse au gouvernement anglais (1). Le prince Henri força l'armée de l'Empire à se retirer de Nuremberg avec une perte considérable; mais les Autrichiens, qui menaçaient de pénétrer de la Bohême en Saxe, obligèrent le prince à retourner promptement à sa première position, et à abandonner la poursuite de l'armée de l'Empire (2).

(1) ARCHENHOLZ, *Histoire de la guerre de Sept ans.*
(2) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Opérations des Russes et des Autrichiens. — Bataille de Zullichau. — Jonction de Soltikof et de Laudon. — Bataille de Kunersdorf. — Les Autrichiens prennent Dresde. — Mouvemens subséquens des armées ennemies. — Daun au camp de Plauen. — Affaire de Maxen. — Le général Dierecke et son corps sont faits prisonniers. — Les Suédois remportent des avantages. — Campagnes du prince Ferdinand. — Détails donnés par Voltaire touchant les vers du roi de Prusse sur Louis XV.

Les Russes ayant rassemblé leur armée en Pologne, et menaçant d'envahir les états du roi de Prusse, le comte Dohna laissa un corps sous les ordres du général Kleist pour agir contre les Suédois, et se renforçant de toutes les troupes qu'il put réunir, et qui ne s'élevèrent qu'à vingt-huit mille hommes, il marcha contre quatre-vingt-six mille Russes. L'heureux choix de ses positions et ses marches savantes les tinrent pen-

Digitized by Google

dant quelque temps en échec et assez éloignés des frontières prussiennes; mais le manque de vivres et la grande supériorité de l'ennemi le forcèrent à se replier dans l'intérieur du pays; et Fermor assit son camp à Babimost, non loin de Zullichau, sur les frontières de la Pologne (1). Bientôt après, Fermor fut remplacé dans le commandement des forces russes par le feld-maréchal comte de Soltikof, mais il n'en resta pas moins à l'armée sous les ordres de son successeur; et Dohna, dont le roi de Prusse était mécontent, remit le commandement de l'armée prussienne au général Wédel (2).

Frédéric, consterné de ses pertes, avait résolu de se tenir autant que possible sur la défensive pendant cette campagne; c'est pourquoi il fit rester son armée dans sa position près de Landshut (3). Ce ne fut qu'au bout de quelque temps que Daun découvrit les intentions de son ennemi, et même alors il perdit six semaines en

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(3) Archenholz, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

correspondance avec Fermor pour arrêter avec lui un plan d'opérations. Ils convinrent enfin que Daun se porterait dans la Lusace, qu'il enverrait un grand renfort de cavalerie aux Russes, et qu'il tiendrait le roi en échec pendant que les Russes écraseraient l'armée du général Wédel. Daun campa près de Marklissa, dans un endroit où confinent les frontières de la Bohême, de la Silésie et de la Lusace. Le roi prit sa position en face de lui, près du village de Duringsworwerk, et chargea le général Fouquet de couvrir le défilé étroit qui mène à Landshut. Le général autrichien Deville tenta de pénétrer en Silésie, près de Friedland; mais Fouquet se posta dans les gorges étroites des montagnes, et l'obligea à se retirer avec une grande perte.

Ces choses se passèrent au commencement de juillet, et le premier événement de la campagne fut la bataille de Zullichau, entre les Russes et les Prussiens, sous les ordres respectifs de Soltikof et de Wédel (1). Ce dernier prit le comman-

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

dement de l'armée prussienne le 22 juillet. Il ne connaissait ni ses propres troupes ni celles de l'ennemi, ni le pays où il devait combattre; malgré ces désavantages il avait ordre positif du roi de Prusse d'attaquer les Russes sans délai, et à tout risque, s'il ne pouvait d'une autre manière les empêcher de faire leur jonction avec les Autrichiens. Dans ces conjonctures, et pressé par les ordres de son souverain, Wédel fut obligé de risquer un engagement le 23 juillet, le lendemain de son arrivée à l'armée (1). Soltikof avait tourné l'aile gauche de Wédel et s'était avancé jusqu'à Palzig pour aller au-devant du général Laudon qui, à la tête de trente mille hommes, était en marche pour venir le joindre. Lorsque Wédel s'aperçut que Soltikof l'avait dépassé, il rangea son armée en bataille le long d'un ruisseau marécageux. Son centre tenta le passage sur un pont étroit, mais il fut arrêté par le feu bien dirigé des Russes qui se concentrait sur ce seul point. Il dirigea alors sa principale attaque contre la droite ennemie, espérant rétablir par là sa

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

communication avec Crossen et Francfort qui se trouvait coupée. Le général Manteufel, qui conduisit cette attaque, passa le ruisseau et culbuta les Russes; mais faute de terrain et d'une position convenable la ligne prussienne ne put ni soutenir ni continuer le brillant début de Manteufel. L'artillerie des Russes fit des ravages terribles parmi les assaillans; le général Wobersnow fut tué, et Manteufel dangereusement blessé. Vers le soir, les Prussiens furent forcés de se retirer à Moksau, mais sans être poursuivis; ils avaient perdu quatre mille sept cents hommes, tués ou blessés, outre quinze canons et six étendards. La perte des Russes s'éleva en tués ou blessés à cinq mille hommes. Le 25 les Prussiens passèrent l'Oder, près de Schicherzig; Soltikof descendit la droite de ce fleuve jusqu'à Francfort, et Wédel descendit la rive gauche, pour l'observer, jusqu'à Muhlrose (1).

Bientôt après la bataille de Zullichau, Laudon effectua sa jonction avec Soltikof à Francfort sur l'Oder. Il avait laissé le général Haddick avec

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

douze mille hommes à Guben, et avait continué sa route avec dix-huit mille, consistant principalement en cavalerie (1). Immédiatement après leur jonction, les deux armées se retranchèrent sur la rive droite de l'Oder, près de Kunersdorf (2).

A la nouvelle de la bataille désastreuse de Zullichau, le roi de Prusse résolut de marcher en personne à la tête de l'armée destinée à agir contre les Russes. Dans ce dessein, il fit venir son frère le prince Henri, et lui confiant le commandement des forces qui observaient le maréchal Daun, il réunit lui-même toutes les troupes qu'il put soustraire aux autres services, et partit pour aller joindre l'armée de Wédel. Dans sa marche il tomba sur l'arrière-garde de Haddick, près de Guben, et lui fit deux mille prisonniers. Dans la nuit du 10 au 11 d'août, il passa l'Oder à Reitwent, et campa près de Bischoffée. Son armée, réunie à celle de Wédel, n'était forte en tout que de quarante-huit mille hommes; tandis que celle des Russes et des Autrichiens s'élevait

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) Archenholz, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google

à quatre-vingt-seize mille, qui étaient en outre protégés par de forts retranchemens (1). Néanmoins, aucun de ces désavantages n'intimida Frédéric; il résolut de livrer bataille le lendemain.

Le matin du 12 août, le général Finck parut avec l'aile droite de l'armée prussienne sur une hauteur située vis-à-vis de la gauche du camp russe. Cette manœuvre avait pour but d'attirer l'attention sur ce point, pendant que le roi faisait défiler son infanterie par la gauche et la mettait en bataille dans un bois; et que le prince de Wurtemberg, qui commandait la cavalerie prussienne, se rendant par un détour à son poste, se présentait tout à coup en face du centre de l'ennemi. L'avant-garde prussienne, quoique sous un feu terrible, attaqua à la baïonnette au bout du fusil les retranchemens des Russes, les força, et y fut suivie du roi avec toute la ligne de l'armée. En ce moment la victoire semblait presque décidée en faveur des Prussiens, l'aile gauche russe étant en déroute et obligée de se replier par un ravin profond jusque derrière le village de Kunersdorf. Les premiers bataillons prussiens,

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

poursuivant l'ennemi par le ravin avec trop d'ardeur, furent arrêtés, repoussés et foudroyés par les canons russes. Ils furent rejetés sur d'autres bataillons qui les suivaient, et en un instant toute cette partie de l'armée prussienne fut dans un désordre complet. Faute de terrain, les Prussiens ne purent jamais venir à bout de rétablir l'ordre, ni de se former de nouveau; tandis que les Russes continuèrent d'étendre leur ligne et de faire jouer leur artillerie sur eux avec une fatale précision. Le général Seidlitz, voulant rallier les troupes et hasarder une nouvelle attaque, fut blessé; le prince de Wurtemberg éprouva le même sort, et le général Putkammer perdit la vie en faisant une charge désespérée à la tête des troupes légères et des hussards. Les Prussiens, quoiqu'en désordre, et combattant contre un ennemi infiniment supérieur, dont l'artillerie leur emportait des rangs entiers, disputèrent le terrain pendant six heures avec une bravoure incroyable (1).

Frédéric, qui voulait obstinément arracher la victoire aux Russes, conduisit plusieurs fois ses

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

troupes à la charge. Il eut deux chevaux tués sous lui et ses habits percés de balles. On dit qu'il commanda, contre l'avis de ses principaux généraux, les dernières attaques qui paraissaient presque désespérées. A la fin, le général Laudon termina le combat en sortant d'un autre ravin avec la cavalerie autrichienne qui n'avait encore rien souffert, et en fondant sur l'aile droite prussienne. La confusion devint alors générale parmi l'infanterie, qui fut obligée de se replier sur tous les points; et, en conséquence de la nature du terrain et de la difficulté de sortir par les issues étroites des retranchemens russes, le carnage fut horrible. Le roi resta le dernier sur le champ de bataille. Il ramassa quelques bataillons dispersés pour arrêter la poursuite des alliés victorieux, et pour sauver son artillerie s'il y avait moyen. Mais la cavalerie ennemie l'enveloppa bientôt, et il eut la plus grande peine à se tirer de la mêlée. Finalement, les débris épars de l'armée prussienne se rallièrent à une lieue du champ de bataille, près de Goritz, d'où elle se replia le lendemain sur Reitwent (1).

(1) Mémoires du comte de Hordt.

Digitized by Google

Le roi de Prusse fut bien secondé dans sa retraite par le général Finck, qui s'était tellement distingué dans le combat, ralliant les troupes, les formant de nouveau, remédiant au désordre et les ramenant à la charge, que Frédéric lui fit le compliment distingué de lui dire « qu'il deviendrait un second Turenne (1). »

La bataille de Francfort ou de Kunersdorf, car on l'a appelée de ces deux noms, fut de beaucoup la plus funeste de toutes celles dans lesquelles les Prussiens avaient été engagés jusqu'alors. Ils y eurent sept mille cinq cent quatre-vingt-quatre hommes tués, outre onze mille cent dix-neuf blessés, parmi lesquels furent presque tous les généraux et officiers de distinction. Ils perdirent aussi la plus grande partie de leur artillerie, y compris cent canons qu'ils avaient pris sur l'ennemi dès le commencement de l'action. La perte des alliés s'éleva à trois mille cinq cent onze morts et douze mille deux cent soixante blessés.

Au nombre de ceux qui périrent du côté des

(1) TOWERS, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

Prussiens fut le major Kleist, poëte allemand fort distingué. Il avait prédit son sort dans une de ses odes où il disait : « Et moi aussi peut-être serai-je appelé à mourir pour ma patrie. » Il menait un bataillon à l'ennemi et avait emporté trois batteries. Ayant eu la main droite fracassée d'une balle, il prit son épée de la main gauche et continua de marcher en avant avec ses soldats. Il allait s'emparer d'une quatrième batterie lorsqu'il fut renversé d'une nouvelle blessure. On l'emporta et on le plaça dans un fossé, afin qu'il fût à l'abri des dangers de la mêlée pendant le combat. Là il fut aperçu par des cosaques sans pitié, qui, bien que le sang jaillît avec force de ses blessures, le dépouillèrent jusqu'à la chemise. Son état émut de compassion quelques hussards russes, qui lui jetèrent un vieux manteau, un morceau de pain et un demi-florin ; mais d'autres cosaques survinrent bientôt, et lui prirent ce qu'il tenait de la charité compatissante de ces hussards. Il resta ainsi la nuit entière, nu et perdant tout son sang. On le trouva le lendemain et on le transporta comme prisonnier à Francfort, où des soins lui furent donnés, mais trop tard.

Digitized by Google

Quoique ses blessures ne fussent pas d'abord mortelles, elles l'étaient devenues par le manque de secours, et par la quantité d'eau fangeuse qui les avait baignées si long-temps. Il mourut quelques jours après la bataille et fut enterré honorablement par les Russes (1).

On rapporte que Soltikof, le général russe, dit après la bataille, au sujet des pertes que son armée avait essuyées. « Si je gagne encore une victoire comme ces deux dernières (2), je serai obligé d'en porter seul, mon bâton à la main, la nouvelle à Pétersbourg. » Il écrivit aussi à l'impératrice, en lui envoyant les détails de la bataille : « Votre Majesté ne s'étonnera pas sans doute de la grandeur de notre perte. Elle n'ignore pas que le roi de Prusse vend toujours cher ses défaites (3). » Le matin de ce jour, Frédéric se croyait, dit-on, si assuré de la victoire d'après l'avantage qu'il avait gagné en forçant les retranchemens russes, qu'il écrivit à la reine ce peu de mots: « Madame, nous avons chassé les Russes

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

(2) Celles de Kunersdorf et de Zullichau.

(3) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

de leurs retranchemens; attendez-vous à recevoir dans deux heures la nouvelle d'une glorieuse victoire. » A la fin du jour, il fut obligé de lui écrire sur un ton bien différent : « Quittez Berlin avec la famille royale. Que les archives soient transportées à Potsdam. La ville pourra être obligée de traiter avec l'ennemi (1). »

Les craintes de Frédéric pour Berlin ne se réalisèrent cependant pas dans cette occasion. Les Russes, qui le redoutaient encore malgré sa défaite, se cantonnèrent derrière leurs retranchemens, et lui laissèrent le temps de mettre sa capitale en sûreté, de remonter son artillerie, et de se former une nouvelle armée assez forte pour couvrir le Brandebourg, et envoyer le général Wünsch en Saxe avec un corps considérable (2). Ce même général Wünsch, qui, avec quelques troupes, était resté en deçà de l'Oder, avait pris Francfort pendant la bataille; mais lorsqu'il sut qu'elle était perdue, il abandonna la ville et alla joindre l'armée battue (3).

(1) Towers, *Mémoires de Frédéric III.*
(2) Archenholz, *Histoire de la guerre de Sept ans.*
(3) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

La nouvelle de la victoire du prince Ferdinand de Brunswick sur les Français à Minden fut apportée au roi de Prusse au moment de sa défaite à Kunersdorf. En renvoyant le messager du prince, il lui dit: « Je suis fâché que la réponse à une aussi agréable nouvelle ne soit pas meilleure; cependant, si vous trouvez les passages libres à votre retour, et que Daun ne soit pas déjà à Berlin et Contades à Magdebourg, vous pouvez assurer de ma part le prince Ferdinand qu'il n'y a pas encore grand'chose de perdu (1). »

Le maréchal Daun, sur l'avis de la bataille de Kunersdorf, se mit en mouvement avec le gros de son armée pour aller au devant des Russes, qui, de leur côté, s'avançaient dans la Lusace pour se réunir à lui. Le prince Henri, afin d'empêcher cette jonction, marcha de Duringsworwerk vers Sagan, et détacha dans la direction de Zittau et de Friedland le général Stietterheim, qui détruisit les magasins de Daun, pendant que le roi de Prusse se portait jusqu'à Lubben à la rencontre des ennemis.

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

Cependant l'armée de l'empire et divers corps autrichiens s'étaient emparés de la plus grande partie de la Saxe. Leipsick, Torgau et Wittemberg tombèrent entre leurs mains pendant le mois d'août; et la reddition de ces villes fut suivie de celle de Dresde. Frédéric, dans l'espoir de sauver cette capitale, envoya à son secours le général Wünsch, qui, ramassant les garnisons sorties de Leipsick, Torgau et Wittemberg, reprit les deux dernières de ces places, qui étaient sur sa route, et se présenta devant Dresde. Mais il y arriva trop tard; le commandant prussien, général Schmettau, avait capitulé justement la veille (1). Dresde avait été investi, avant la bataille de Kunersdorf, par divers corps de l'armée autrichienne, auxquels s'était réunie depuis l'armée des Cercles, commandée par le prince de Deux-Ponts. Schmettau s'était défendu avec beaucoup de courage, et avait méprisé les menaces par lesquelles les généraux des assiégeans avaient essayé à diverses reprises de l'intimider; mais lorsqu'il apprit la défaite de son maître, n'espérant plus

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

recevoir de secours, il crut devoir capituler, seul moyen qui lui restât de sauver le trésor du roi de Prusse, consistant en cinq millions d'écus, qui étaient déposés à Dresde. Les assiégeans, informés de l'approche du général Wünsch, quoique Schmettau n'en sût rien, s'estimèrent trop heureux d'obtenir possession de la place à tout prix, et consentirent aux conditions de Schmettau, lesquelles étaient qu'il se retirerait où bon lui semblerait avec sa garnison, ses bagages et le trésor. Ces stipulations furent ensuite mal observées par les troupes victorieuses et par leurs généraux, qui, dans plusieurs occasions, usèrent d'une grande cruauté envers les soldats prussiens, pillèrent leurs effets, firent même feu sur eux et en tuèrent quelques-uns; mais Schmettau réussit enfin à soustraire ses troupes à ces ennemis aussi perfides que peu généreux (1).

Le général Wünsch revint sur ses pas, et dans sa marche il attaqua et battit le général Saint-André, qui, pendant son absence, avait tenté en

(1) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.

vain de reprendre Torgau. Cet engagement fut d'autant plus glorieux pour Wünsch qu'il n'avait avec lui que quatre mille hommes, tandis que Saint-André en avait quatorze mille. Par suite de ce succès, Wünsch reprit Leipsick dont il fit toute la garnison prisonnière ainsi que le prince Hohenlohe, gouverneur de cette ville (1). Ceci se passa vers le milieu de septembre ; et bientôt après Frédéric détacha le général Finck au secours de Wünsch. Dès qu'ils furent réunis, ils marchèrent ensemble à Meissen ; où, quoique fort inférieurs en nombre à leurs ennemis, ils livrèrent bataille, le 21 septembre, aux forces combinées de l'Empire et de l'Autriche, et les battirent. Les Prussiens perdirent dans cette action huit cents hommes ; et les troupes alliées deux mille six cent dix-sept.

Le manque de vivres, et la disposition des forces prussiennes, avaient obligé Daun à renoncer à son intention de se réunir à Soltikof, et il s'était replié sur Budissin. Cependant, lorsqu'il apprit l'avantage que les Prussiens avaient rem-

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

porté près de Meissen, il se porta rapidement vers Dresde, craignant que Finck ne voulût attaquer cette ville. Le prince Henri, de son côté, vola au secours de Finck, surprit le général autrichien Vehla près de Hoerswerda, lui tailla en pièces cinq cents hommes, et lui fit quinze cents prisonniers ; puis passant par Torgau, il se réunit à Finck près de Strehlen.

L'intention de Soltikof et de Laudon à cette période de la campagne, c'est-à-dire au commencement d'octobre, était de faire une irruption en Silésie. Mais le roi de Prusse, par ses habiles dispositions, les empêcha d'exécuter ce projet. Il les força d'abord à repasser l'Oder, et secondé par le manque de subsistances, dont leur armée souffrait beaucoup, il vint enfin à bout de les repousser en Pologne. Les Russes restèrent sur les frontières de ce dernier pays, et Laudon se retira avec ses troupes dans les états autrichiens. Frédéric eut alors un si violent accès de goutte qu'il fut obligé d'aller se faire soigner à Glogau ; mais il envoya le général Hulsen en Saxe avec la plus grande partie de ses troupes, pour renforcer le prince Henri, qui se trouvait avoir en ce mo-

Digitized by Google

ment contre lui toute l'armée de Daun, ainsi que celle de l'Empire (1).

Le plan de Daun avait été de bloquer, s'il le pouvait, les Prussiens dans leur camp, et de couper leurs communications avec Leipsick et Wittemberg, où étaient leurs magasins ; mais il avait été empêché de l'exécuter par les savantes manœuvres du prince Henri. Plusieurs de ses détachemens furent forcés d'abandonner leurs positions ; et celui que commandait le duc d'Aremberg fut battu par Wünsch qui fit douze cents prisonniers. Ces revers, l'arrivée du renfort amené par Hulsen, et, bientôt après, celle du roi en personne, forcèrent le prudent maréchal Daun à se retirer dans un camp inattaquable derrière le grand ravin de Plauen; position qui en même temps protégeait Dresde (2). Frédéric envoya des détachemens ruiner les magasins autrichiens; mais Daun resta immobile, ayant toutefois envoyé l'armée des Cercles à Pirna, et ses malades, avec ses bagages superflus, en Bohême. Le roi

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II. — MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.

regardant ces dispositions comme des préparatifs pour la retraite, détacha Finck, le 17 novembre, avec quatorze mille hommes, à Maxen, sur les derrières de Daun; espérant que ce mouvement, auquel le prince Henri et Finck lui-même s'étaient vainement opposés, ferait hâter la retraite de l'ennemi en Bohême (1).

Par cette démarche téméraire, Finck fut entièrement séparé du gros de l'armée prussienne, et laissé exposé au danger d'avoir à résister tout seul aux attaques que les Autrichiens pourraient juger à propos de faire contre lui. Il savait bien qu'il était dans le cas d'être cerné et accablé, et il le fit savoir au roi, qui lui répondit : — « Vous savez que je n'aime pas les difficultés ; tâchez d'avancer comme vous pourrez (2). » Finck marcha alors sur Maxen, et fit occuper le passage de Dippoldiswalde par le général Lindstaedt, à la tête de trois mille hommes, afin que la communication avec Freyberg pût rester ouverte. Le roi ne fut pas encore content de cette disposition, et il écrivit positivement à Finck qu'il rappelât le déta-

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) Campagnes de Frédéric, par M. de W.

Digitized by Google

chement de Dippoldiswalde et gardât son corps entier concentré. Finck obéit, mais il écrivit au roi pour lui expliquer sa position et celle de l'ennemi, en lui annonçant que tous les chemins étaient ouverts pour l'attaquer. Cette lettre, et toutes celles que le général et son maître s'écrivirent ensuite, furent interceptées par les Autrichiens (1).

Daun, qui savait que les Prussiens étaient sans soutien, voulut en profiter. Il laissa une partie de son armée pour tenir le roi en échec, il se porta avec le reste sur Dippoldiswalde pour attaquer Finck en queue, pendant qu'un corps de Croates tomberait sur son flanc gauche, l'armée de l'Empire, venant de Pirna, sur son flanc droit, et que le général Brentano l'attaquerait de front. Le 20 novembre, toutes ces attaques furent faites simultanément sur les troupes peu nombreuses, mais héroïques, de Finck. Les Prussiens se défendirent avec une bravoure admirable; cependant, comme ils se trouvaient dans un fond, et que les ennemis couvraient entièrement les hauteurs

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

environnantes, leur valeur ne fit que les exposer à un carnage plus grand encore, sans leur donner la moindre chance de sortir de leur affreuse situation. Le village de Maxen fut incendié ; les barricades et les retranchemens des Prussiens furent renversés de tous côtés, pendant que le canon autrichien faisait un affreux carnage dans leurs rangs. La nuit seule mit fin au combat. Le général Finck tint alors conseil avec les autres officiers généraux de son armée. On n'y proposa d'autre alternative que de se frayer un chemin au travers des ennemis, ou de capituler. Le premier de ces partis parut si absolument désespéré, que l'on se résigna au second (1).

En conséquence, le 21 novembre, Finck capitula avec les débris de son corps, et tous furent prisonniers de guerre des Autrichiens. Sur les quatorze mille hommes qu'il avait conduits à cette expédition, il n'y en avait que trois mille qui ne fussent pas blessés au moment de la capitulation. Il n'en réchappa que quelques hussards, qui portèrent la nouvelle affligeante de

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

cet échec au roi de Prusse. Frédéric, dans son histoire de cette guerre, blâme sévèrement le général Finck et ses collègues de cette capitulation désastreuse; mais il faut prendre en considération l'amertume dont le monarque prussien dut être rempli à ce revers inattendu. Lorsqu'à la paix le général Finck fut échangé, le roi le traduisit, ainsi que ses collègues, les généraux Rebentisch et Gersdorf, pardevant un conseil de guerre. Ils furent tous les trois condamnés à la détention, et Finck et Gersdorf furent rayés du tableau de l'armée. Malgré ces rigueurs, l'opinion publique sur la catastrophe de Maxen a toujours été que le général Finck fut plus malheureux que coupable; et que l'on devait principalement s'en prendre à son maître, qui l'avait mis dans une position si difficile et si dangereuse (1).

La catastrophe de Maxen fut suivie d'un autre revers que les armes prussiennes éprouvèrent au commencement de décembre. Le général Dierecke était posté, avec un détachement, à Meissen, sur

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

la rive droite de l'Elbe. Il trouva impossible de passer le fleuve, dont le pont était rompu, et qui, en outre, chariait de telles masses de glace, qu'il n'y avait pas moyen de le traverser dans des bateaux. Daun, informé de sa situation, envoya contre lui un corps considérable sous les ordres du général Beck, qui attaqua Dierecke, et le fit prisonnier avec quinze cents des siens. D'autres, qui tentèrent de s'échapper à la nage, furent noyés (1).

Frédéric s'attendit alors à être attaqué par Daun, qui s'avançait avec son armée vers les lignes prussiennes; mais le maréchal, avec sa circonspection ordinaire, retourna dans son camp de Pirna, où il mit ses troupes en quartiers d'hiver, couvrant ainsi et protégeant Dresde. Le roi, de son côté, prit position à Freyberg. Il y fut rejoint par un renfort de douze mille hommes sous les ordres du prince héréditaire de Brunswick, qui avait été envoyé à son aide par le prince Ferdinand (2). Les deux armées souffrirent beaucoup de la rigueur de la saison.

(1) Campagnes de Frédéric II, par M. de W.

(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

On n'avait point vu d'hiver si rude depuis l'an 1709. Aussi un grand nombre de soldats périrent-ils de froid, et les autres ne survécurent-ils que pour être en proie à tous les maux (1). Frédéric lui-même passa l'hiver au village de Schlettau, dans une misérable cabane, où il fut obligé de faire faire une cheminée. Il avait si peu de vêtemens, qu'une fois il lui fallut rester au lit pendant que le tailleur du village lui raccommodait ses culottes. Il n'était pas mieux pourvu des autres choses les plus nécessaires (2).

Les Suédois avaient remporté quelques avantages cette année, en conséquence de la nécessité où le général Kleist s'était trouvé, après la bataille de Kunersdorf, de marcher au secours du roi de Prusse. Il n'eut pas plutôt évacué la Poméranie, qu'ils attaquèrent et prirent le fort de Penamunde, pendant que par mer le général Karplan, étant entré avec sa flotte dans le port de Stettin, prit neuf vaisseaux prussiens tout armés qui y étaient à l'ancre. Le comte de Fersen

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III. — Campagnes de Frédéric II, par M. de W.

(2) Campagnes de Frédéric II, par M. W.

Digitized by Google

se rendit aussi maître de la ville de Wollin et des six cents hommes qui la gardaient. Alarmé de ces succès, le général Manteufel rassembla un certain nombre des soldats blessés et convalescens, qui avaient été envoyés à Berlin et à Stettin, et repoussa les Suédois jusqu'au delà de la Pene. Au mois de janvier 1760, il passa cette rivière, culbuta les postes avancés des Suédois, en tailla trois cents en pièces, fit deux cents prisonniers, et força le reste à se replier sur Greifswalde. Le froid excessif mit un terme à cette campagne d'hiver, et Manteufel se retira dans la ville d'Anclam, où, le 28 janvier, il fut surpris et fait prisonnier par les Suédois. Mais ils en furent bientôt délogés à leur tour par le général Stutterheim (1).

La campagne du prince Ferdinand de Brunswick contre les Français, cette année, fut heureuse, tout bien considéré, quoique sa première entreprise ne lui eût pas réussi (2). Pendant l'hiver, les Français s'étaient emparés de la grande et importante ville de Francfort; ce qui leur

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*
(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

avait procuré la facilité d'entretenir leurs communications avec les villes situées sur le Rhin et l'Alsace, d'un côté, et avec les Autrichiens et l'armée de l'Empire, de l'autre. Le prince Ferdinand, dans le dessein de les en chasser, rassembla ses troupes à Fulde, au mois d'avril ; et en laissant une partie pour garder l'Électorat de Hanovre, il marcha sur Francfort à la tête de trente mille hommes. Chemin faisant il enleva plusieurs détachemens français et s'approcha du village de Bergen. Là il trouva les ennemis fortement postés ; mais croyant qu'ils n'y avaient que quelques bataillons, il les attaqua aussitôt. Il ne tarda pas à s'apercevoir de sa méprise, car c'était le gros de l'armée française, commandée par le duc de Broglie, qui, jusqu'à l'arrivée du maréchal de Contades de Paris, remplissait les fonctions de général en chef. Après avoir fait contre leur position trois ou quatre attaques désespérées, dans l'une desquelles le prince d'Ysembourg fut tué, le prince Ferdinand fut obligé de se retirer et de se diriger vers le pays de Hesse (1).

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

Au commencement de juin, Contades arriva avec des renforts, et les ayant joints à l'armée de Broglie, les deux généraux se trouvèrent, par leur grande supériorité de nombre sur l'armée anglo-hanovrienne, en état d'avancer au cœur de la Westphalie, pendant que le prince Ferdinand se retirait devant eux. Les généraux français s'emparèrent, tout en avançant, de Munster, Minden et Cassel ; et il paraissait presqu'impossible de les empécher de s'emparer de nouveau des états hanovriens du roi d'Angleterre ; mais le prince Ferdinand résolut, pour détourner, s'il le pouvait, cette catastrophe, de risquer une bataille, quoique ses forces fussent si inférieures. Ayant donc réuni toutes les troupes qu'il put tirer des diverses garnisons, il attaqua l'armée française, le 1er août, et remporta une victoire complète.

La victoire aurait cependant été plus décisive encore, si la cavalerie anglaise avait fait son devoir. Elle était commandée par lord Georges Sackville, qui, soit par jalousie du prince Ferdinand, ou de son second dans le commandement, lord Granby, avec l'un et l'autre desquels

Digitized by Google

il était au plus mal ; soit par lâcheté, ou, comme il le dit lui-même, faute d'avoir compris les ordres du prince, ne lui permit d'avancer que lorsque la bataille était déjà gagnée. La conduite de lord Georges Sackville dans cette occasion a été si souvent et si minutieusement discutée, et tout ce qui en résulta est si bien connu, qu'il est inutile de s'y arrêter ici. A la bataille de Minden, l'armée du prince Ferdinand était de trente-cinq mille hommes, celle des Français de soixante-dix mille hommes (1).

Le jour même de la bataille de Minden, le prince héréditaire de Brunswick battit, à Gohfeld, un corps français commandé par le duc de Brissac, et, le poursuivant jusqu'au Wéser, il prit là une position par laquelle il coupait entièrement l'armée française du pays de Waldeck et de Paderborn. Elle fut donc obligée de faire sa retraite par la route de Cassel, la seule qui lui restât ouverte (2). La victoire du prince Ferdinand fit retomber entre ses mains, dans le cou-

(1) Mémoires par Horace Walpole, comte d'Orford.
(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

rant de l'automne, les villes de Minden (1), Cassel et Munster ; et avant que ses troupes se retirassent dans leurs quartiers d'hiver, les Français avaient forcément évacué presque toute la Westphalie. Ainsi, comme le fit observer avec raison le roi de Prusse, « le prince Ferdinand répara, par sa valeur et par son habileté, toutes les injustices que la fortune lui avait faites au commencement de la campagne (2). »

On a vu, en 1758, Voltaire négociant entre le cardinal de Tencin et le roi de Prusse, au sujet de la paix, mais avec des intentions fort peu amicales pour l'un et pour l'autre. Cette année-ci il paraît avoir agi, quoique d'une manière différente, avec encore plus de perfidie envers ce souverain, dont il livra la correspondance particulière au gouvernement français ;

(1) Ce fut à Minden que la correspondance secrète entre les ministres et les généraux français fut prise et publiée. Cette publication fit tomber sur les premiers l'exécration universelle pour la barbarie générale de leurs ordres relatifs à la conduite de la guerre, et pour leurs injonctions réitérées de faire des déserts des provinces les plus fertiles de l'Allemagne.

(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

rendant ainsi toute pacification plus difficile que jamais. Son excuse, que les lettres du roi de Prusse paraissaient avoir déjà été ouvertes à la poste, ne peut être admise comme suffisante pour un tel abus de confiance. Voltaire lui-même raconte ainsi cette affaire : — « Voici une petite aventure aussi singulière qu'on en ait vu depuis qu'il y a eu des rois et des poètes sur la terre. Frédéric, ayant passé un temps assez long à garder les frontières de la Silésie dans un camp inexpugnable, s'y est ennuyé, et pour passer le temps, il a fait une ode contre la France et contre le roi. Il m'envoya, au commencement de mai 1759, son ode signée Frédéric, et accompagnée d'un paquet énorme de vers et de prose. J'ouvre le paquet, et je m'aperçois que je ne suis pas le premier qui l'ait ouvert ; il était visible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus transi de frayeur en lisant dans l'ode les strophes suivantes :

« O nation folle et vaine,
Quoi! sont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers ?
Qui, vrais amans de la gloire,
Affrontaient pour la victoire

Les dangers et le trépas?
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.

Quoi! votre faible monarque
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour,
Lui qui détestant les peines
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois,
Cet esclave parle en maître!
Ce céladon, sous un hêtre,
Croit dicter le sort des rois! »

« Je tremblai donc en voyant ces vers, parmi lesquels il y en a de très bons, ou du moins qui passeront pour tels. J'ai malheureusement la réputation méritée d'avoir jusqu'ici corrigé les vers du roi de Prusse. Le paquet a été ouvert en chemin, les vers transpirent dans le public, le roi de France les croira de moi, et me voilà criminel de lèse-majesté, et, qui pis est, coupable envers madame de Pompadour. Dans cette perplexité, je priai le résident de France à Genève de venir chez moi; je lui montre le paquet; il convient qu'il a été décacheté avant de me parvenir. Il

Digitized by Google

juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le duc de Choiseul, ministre en France. En toute autre circonstance, je n'aurais point fait cette démarche; mais j'étais obligé de prévenir ma ruine, je faisais connaître à la cour tout le fond du caractère de son ennemi. Je savais bien que le duc de Choiseul n'en abuserait pas, et qu'il se bornerait à persuader le roi de France que le roi de Prusse était un ennemi irréconciliable qu'il fallait écraser, si on pouvait. Le duc de Choiseul ne se borna pas là; c'est un homme de beaucoup d'esprit, il fait des vers, il a des amis qui en font; il paya le roi de Prusse en même monnaie, et m'envoya une ode contre Frédéric aussi mordante, aussi terrible que l'était celle de Frédéric contre nous. En voici des échantillons détachés :

« Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts de la Germanie
Devait allumer le flambeau;
Époux, fils et frère coupable,
C'est lui que son père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Cependant, c'est lui dont l'audace

Des neuf sœurs et du dieu de Thrace
Croit réunir les attributs,
Lui qui chez Mars comme au Parnasse
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle et Mévius.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron poursuivi sur la scène
Par les mépris des légions;
Vois l'oppresseur de Syracuse
Sans fruit prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Jusque là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature et des amours.
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours (1)?

« Le duc de Choiseul, en me faisant parvenir cette réponse, m'assura qu'il allait la faire imprimer, si le roi de Prusse publiait son ouvrage, et qu'on battrait Frédéric à coups de plume comme on espérait le battre à coups d'épée. Il ne tenait qu'à moi, si j'avais voulu me réjouir, de voir le roi de France et le roi de Prusse faire la guerre en

(1) Cette production injurieuse est de Palissot, et elle a été publiée plus d'une fois. L'auteur anglais n'a pas cité la dernière strophe.

vers : c'était une scène nouvelle dans le monde. Je me donnai un autre plaisir, celui d'être plus sage que Frédéric. Je lui écrivis que son ode était fort belle, mais qu'il ne devait pas la rendre publique ; qu'il n'avait pas besoin de cette gloire ; qu'il ne devait pas se fermer toutes les voies de réconciliation avec le roi de France, l'aigrir sans retour, et le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juste vengeance. J'ajoutai que ma nièce avait brûlé son ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut, me remercia, non sans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en sa vie. Le duc de Choiseul, de son côté, tint parole et fut discret (1). »

(1) Mémoires pour servir à la vie de Voltaire, écrits par lui-même.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Négociations infructueuses pendant l'hiver. — Dispositions des différentes puissances. — Commencement de la campagne de 1760. — Bataille de Landshut. — Frédéric attaque Dresde, mais il se retire à l'approche de Daun. — Prise de Glatz par les Autrichiens. — Récapitulation des revers des Prussiens. — Laudon assiège Breslau. — Bataille de Liegnitz. — Retraite des Russes. — Opérations de l'armée des Cercles et des Suédois.—Tottelben et Lascy prennent Berlin.

L'hiver se passa, comme à l'ordinaire, en négociations, qui, comme à l'ordinaire aussi, ne produisirent aucun résultat. L'ex-roi de Pologne, Stanislas-Leczinsky, offrit la capitale de son duché de Lorraine, Nancy, pour le lieu d'un congrès, où l'on pût discuter les mesures propres à rendre la paix à l'Europe. Frédéric reçut cette

Digitized by Google

offre à son quartier-général de Freyberg, et répondit aussitôt à Stanislas en ces termes :

« Monsieur mon frère,

« Je reçois votre offre avec la plus vive reconnaissance, et ne demande pas mieux que de l'accepter. Toutes les négociations qui seront faites sous la garantie de Votre Majesté ne pourraient sans doute manquer d'avoir d'heureux résultats; mais chacun n'a pas des dispositions aussi pacifiques. Les cours de Vienne et de Pétersbourg ont rejeté d'une manière fort extraordinaire les propositions que le roi d'Angleterre et moi leur avons faites. Vraisemblablement elles engageront le roi de France à en faire autant, et à continuer la guerre; ces puissances seront donc seules responsables de tout le sang que leurs refus va encore faire répandre. Si tous les princes écoutaient, comme Votre Majesté, la voix de l'humanité, des convenances et de la justice, la terre cesserait bientôt d'être un théâtre de dévastations, de meurtres et d'incendies. Je suis, avec les senti-

Digitized by Google

mens de la plus parfaite estime et de la plus sincère amitié, monsieur mon frère,

« de Votre Majesté le fidèle frère,

« FÉDÉRIC (1). »

« Freyberg, le 8 février 1760. »

Les ennemis de Frédéric, qui ne voulaient que passer l'hiver, sans faire aucune démarche réellement pacifique, firent des objections frivoles au sujet de Nancy comme lieu du congrès, proposèrent d'abord Bréda, puis Leipsick; après quoi ils n'en parlèrent plus, et se préparèrent à la campagne prochaine. Les rois d'Angleterre et de Prusse proposèrent la paix à l'impératrice de Russie; mais cette souveraine était plus mal disposée que jamais pour Frédéric, depuis que son amant favori s'était vendu à la cour de Vienne (2).

La France était la seule puissance qui parût avoir quelque penchant à la paix. Elle montra un instant quelque disposition d'en faire une particulière avec l'Angleterre; mais cette disposition, après beaucoup de négociations secrètes

(1) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.
(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

n'aboutit à rien. Le plan de campagne des alliés, ennemis de la Prusse, était ainsi tracé : Soltikof et Laudon, à la tête des grandes armées de Russie et d'Autriche, devaient faire la conquête de la Silésie, pendant que Daun et le duc de Deux-Ponts, avec les troupes austro-impériales, couvriraient Dresde, s'empareraient de la Saxe, et envahiraient la Marche de Brandebourg. Ils devaient être assistés dans ces entreprises par des corps détachés de Wurtembergeois, de Suédois et de Russes; les premiers commandés par leur propre duc, les seconds par le général Ehrenschwerd, et les derniers par le comte de Tottleben. De son côté, Frédéric travailla diligemment à compléter ses armées, puis il renvoya au prince Ferdinand de Brunswick les troupes auxiliaires qu'il en avait reçues vers la fin de l'année précédente (1). Les alliés, qui s'étaient flattés de soumettre enfin Frédéric par l'impossibilité où ils le supposaient de se procurer assez de recrues pour remplacer les soldats qui avaient péri dans le cours de cette guerre, avaient résolu de ne point

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

faire échange de prisonniers. Mais l'activité de Frédéric remédia à toutes ces difficultés : les persuasions, l'argent et la force furent également employés, et avec le plus grand succès, pour obliger les Saxons à s'enrôler dans ses troupes, pendant que des recruteurs prussiens parcoururent toute l'Allemagne pour le même objet. Les dépenses de ces levées furent aussi principalement défrayées par les contributions levées sur les malheureux Saxons (1).

La campagne de 1760 ne débuta par aucun évènement décisif. Tottleben surprit et fit prisonnier à Schwedt le prince Eugène de Wurtemberg, qui y était malade des blessures qu'il avait reçues à Kunersdorf. Daun, sur la rive gauche de l'Elbe, et Lascy (2), sur la droite, couvrirent

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

(2) Joseph-François-Maurice, comte de Lascy, ou Lacy, était fils du comte Pierre de Lascy, Irlandais, né dans le comté de Limerick, qui servit d'abord avec distinction dans les armées françaises, et successivement dans celles d'Autriche, de Pologne et de Russie. Lascy, le fils, naquit à Pétersbourg en 1725. Il entra, en 1744, au service autrichien. C'était un général d'un mérite et d'une valeur distingués, et non moins remarquable pour son habilité dans l'administra-

Digitized by Google

Dresde. Le roi de Prusse fit camper son armée entre Meissen et Nossen ; et le prince Henri, ayant assemblé la sienne près de Sagan, marcha à la rencontre des Russes jusqu'à Landsberg. Le premier objet de Frédéric fut d'attaquer Lascy, et dans cette vue, il passa l'Elbe à Jelvren ; mais Lascy, à son approche, se retira sous les murs de Dresde (1).

Pendant que ceci se passait en Saxe, les affaires prenaient une tournure moins favorable aux armes prussiennes en Silésie. Un corps d'Autrichiens avait commencé le siége de Glatz ; et Laudon avait déjà fait des tentatives, inutiles à la vérité, contre les forteresses de Neisse et de Schweidnitz. Le général prussien Fouquet s'était posté, avec un petit corps, dans un camp retranché près de Landshut, afin d'inquiéter le siége de Glatz. Sa position étant un obstacle à l'exécution des plans de Laudon, ce dernier résolut de l'en déloger. En conséquence, le 23 juin, il attaqua les retranchemens prussiens ; et comme

tion militaire, que pour les talens qu'il montrait à la tête des armées. Il mourut à Vienne, le 30 novembre 1801.

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

il avait dix fois plus de troupes que Fouquet, il lui fut facile de le cerner complètement et de l'attaquer sur tous les points à la fois. Les Prussiens combattirent avec la plus grande bravoure pendant sept heures, mais ils furent à la fin chassés de leurs retranchemens, et repoussés jusqu'à la rivière de Bober, où toute retraite ultérieure leur fut coupée par des détachemens de troupes fraîches autrichiennes qui y avaient été postées. Fouquet voulut, à la tête de la cavalerie, se frayer un passage au travers des bataillons ennemis. Il fut fait prisonnier, mais la majeure partie de la cavalerie put rejoindre le général Ziethen près de Breslau. Presque toute l'infanterie fut ou tuée ou prise. Dans cette journée désastreuse, les Prussiens perdirent huit mille quatre cents hommes, quarante canons et trente-deux étendards. La perte des Autrichiens, en hommes tués ou blessés, s'éleva tout au plus à deux mille neuf cents (1).

La défaite de Landshut ne fut le résultat d'aucune faute du général Fouquet. Au contraire,

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

il avait fait tout ce que l'on pouvait attendre d'un habile général et d'un brave officier pour détourner cette catastrophe; mais le combat était entre des forces si inégales en nombre que ni la valeur ni le talent n'y pouvaient rien. Frédéric lui-même, ordinairement si sévère dans ses jugemens sur ceux de ses généraux qui avaient échoué dans quelque occasion, dit au sujet de la bataille de Landshut : « Loin que ce désastre pût préjudicier à la réputation du brave Fouquet, depuis si long-temps et si solidement établie, il en relève l'éclat en fournissant un exemple de ce que peuvent la valeur et la fermeté contre le nombre, quelque supérieur qu'il soit (1). » Fouquet fut lui-même dangereusement blessé à la tête et renversé à terre. Un cavalier autrichien était au moment de l'achever, lorsque la courageuse fidélité d'un de ses palefreniers lui sauva la vie. Cet homme se jeta sur son maître, et reçut tous les coups qui lui étaient destinés. Heureusement ils ne furent pas mortels, et Fouquet eut la satisfaction de pouvoir récompenser ce

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

généreux serviteur, en lui assurant une pension suffisante pour le reste de ses jours (1).

La conséquence de la bataille de Landshut fut l'occupation de la ville de ce nom par les Autrichiens. C'était une place ouverte, et qui, par cette raison, ne pouvait faire de résistance. Aussi est-il fort difficile de concevoir comment Laudon peut s'excuser de l'avoir livrée au pillage. Il en fut ainsi cependant, et c'est une tache sur sa mémoire. Les Autrichiens commirent à Landshut des cruautés et des excès inouïs. « Ils n'épargnèrent, comme le dit Frédéric à sa manière, que la misère et la laideur (2). »

Le roi de Prusse résolut d'éloigner le maréchal Daun de Dresde. Il se porta avec une grande rapidité en Silésie pour faire croire au maréchal qu'il voulait dégager Glatz, assiégée, comme on l'a déjà vu, par les Autrichiens. Daun, complètement trompé par ce mouvement, envoya d'abord Lascy après les Prussiens, puis il mit sa propre armée en marche pour la Silésie. Frédéric, retournant alors brusquement et rapide-

(1) ARCHENHOLZ, Mémoires de la guerre de Sept ans.
(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

ment sur ses pas, obligea Lascy à se refugier de l'autre côté de Dresde, et même jusqu'à Pirna; ensuite il s'empara des faubourgs de la première de ces villes, bloqua la citadelle, et fit sommer le général Maguire, qui la commandait, de se rendre.

Sur le refus de ce gouverneur, le roi de Prusse commença à bombarder la ville le 17 juillet, dans l'espoir que les craintes des Autrichiens pour le sort de la capitale saxonne les décideraient à capituler. Déjà les bombes lancées dans la ville en avaient incendié une partie considérable et ruiné plusieurs beaux édifices, et la terreur des habitans était à son comble, lorsque l'approche du maréchal Daun changea la face des affaires. Frédéric avait enfin reçu sa grosse artillerie de Magdebourg, et il se préparait à battre en brèche avant de livrer un assaut général. Mais Daun ayant réussi, dans la nuit du 21 juillet, à introduire dans la ville seize bataillons, les Prussiens levèrent le siége le lendemain, et se retirèrent à Kesselsdorf (1). Ces revers furent

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.* — Towers, *Mémoires de Frédéric III.*

Digitized by Google

suivis de la chute de Glatz, qui se rendit à Laudon le 26 juillet. La ville est partagée en deux forteresses, la supérieure et l'inférieure. La première ayant été prise d'assaut par le général Dreskowitz, la seconde fut rendue par le colonel d'O, Italien au service de Prusse, qui en était commandant (1). D'O a été soupçonné de s'être entendu avec une partie de la garnison pour livrer la place aux Autrichiens. Frédéric s'exprime ainsi sur ce sujet: « Cet événement honteux et flétrissant pour les armes prussiennes fut la suite d'une négociation secrète, que M. de Laudon avait préparée de longue main par le canal des jésuites (2). »

Un historien national de la guerre de Sept ans fait ces remarques judicieuses sur l'état déplorable des affaires des Prussiens à cette époque: « Le mauvais succès du siége de Dresde fut le dernier des événemens fâcheux qui, depuis un an, n'avaient pas cessé d'accabler Frédéric. De même que la campagne de 1757 n'a point d'exemple dans les fastes de l'histoire, par les

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*
(2) Histoire de la guerre de Sept-ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

succès dont elle fut remplie; ainsi l'on ne vit jamais de monarques éprouver autant de malheurs, dans un aussi court espace de temps, sans en être absolument écrasés. La bataille de Zullichau perdue contre les Russes, au mois de juillet 1759, avait ouvert cette scène de calamités. La terrible défaite de Kunersdorf vint ensuite, et peu après on perdit Dresde. Finck, avec sa petite armée, avait été pris auprès de Maxen, et Dierecke avait été enlevé à Meissen, avec une partie du corps qu'il commandait. La rigueur de la saison et les maladies contagieuses qui en furent la suite, l'affaire de Landshut, la conquête de Glatz et la levée du siége de Dresde, mirent le comble à tous ces revers et à tous ces désastres (1). »

Frédéric, que tant de malheurs semblaient devoir accabler, était néanmoins le seul qui n'en fût ni effrayé ni découragé; car jamais sa force d'ame et ses talens transcendans ne brillaient d'un si vif éclat que lorsqu'ils étaient mis à l'épreuve par les rigueurs de la fortune. Il se pré-

(1) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

para aussitôt à gagner la Silésie, où Laudon ne s'était pas plutôt emparé de Glatz, qu'il était allé attaquer Breslau. Soltikof, à la tête de la grande armée russe, était aussi en marche pour la même place, dans le dessein de prendre sa position du côté de la ville opposé à celui que les Autrichiens occupaient, afin d'en couvrir le siége (1).

La garnison de Breslau était dans ce moment extrêmement faible ; les fortifications étaient faibles aussi, et de plus difficiles à défendre, à cause de la grande circonférence de la ville. Le général Tauenzein, qui y commandait, n'avait sous ses ordres que trois mille hommes, consistant partie en gardes du corps de Frédéric, qui se rétablissaient des blessures qu'ils avaient reçues dans différentes batailles; et les autres étaient ou des déserteurs ou des étrangers que l'on avait enrôlés de force dans le service prussien; on ne pouvait guère compter sur l'activité des premiers, et moins encore sur le zèle ou le patriotisme des derniers. Cependant, malgré de tels désavantages, le brave Tauenzein résolut de

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

défendre la place. Dès son arrivée, Laudon le fit sommer de se rendre, lui donnant pour motifs, « que Breslau n'étant pas une forteresse, il ferait une chose contraire aux usages de la guerre, s'il entreprenait de le défendre; que le roi était de l'autre côté de l'Oder, et le prince Henri auprès de la Warth; que les Russes devaient arriver dans deux jours avec soixante-quinze mille hommes, et qu'il croyait que la ville aimerait mieux recevoir les Autrichiens; qu'il laissait à la garnison la liberté de régler elle-même les articles de la capitulation; mais que si l'on refusait ses propositions, il allait mettre le feu à la place avec quarante-cinq mortiers. » Tauenzein répondit « que Breslau était une forteresse, et qu'il attendrait l'ennemi sur les remparts, quand même les maisons devraient être réduites en cendres. » Le bombardement commença; mais Tauenzein prit des mesures si justes que les Autrichiens n'obtinrent pas d'avantages. En même temps, avec sa grosse artillerie, il faisait beaucoup de mal aux assiégeans, envoyant des boulets jusque dans la chambre occupée par Laudon (1).

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

Il assembla ensuite les officiers des gardes-du-corps, auxquels il rendit compte de sa situation, en leur faisant remarquer que la ville, si elle n'était pas secourue à temps, pourrait être d'un moment à l'autre emportée d'assaut; il leur proposa dans ce cas de s'enfermer dans une des tours des remparts, et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, « afin, disait-il, que personne ne puisse se vanter d'avoir été témoin d'un aussi étrange spectacle que celui de voir le régiment entier des gardes-du-corps du roi de Prusse prisonnier de guerre. » Les officiers, enflammés d'une ardeur semblable à la sienne, acceptèrent tout d'une voix sa proposition. Mais ce valeureux acte de dévoûment ne fut pas nécessaire (1).

Le siége avait commencé le 1er août, et le 5 l'approche du prince Henri de Prusse obligea Laudon à le lever. Cependant, quoiqu'il eût duré si peu de temps, il avait fait beaucoup de mal à la ville et aux habitans (2). On remarqua après que la plus belle femme, le plus bel homme et le plus bel édifice de Breslau avaient été détruits

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.
(2) *Idem.*

Digitized by Google

par les Autrichiens. La première était une demoiselle nommée Muller; le second un garde-du-corps fort admiré pour sa beauté personnelle; et le troisième était le palais du prince de Hatzfeld (1). Le prince Henri de Prusse s'était porté avec une rapidité étonnante de Landsberg, où il était posté, au secours de la ville assiégée. A son arrivée, Laudon se retira; le prince envoya le général Werner à sa poursuite; puis il passa lui-même par Breslau, et obligea Soltikof à se replier.

Frédéric, qui avait aussi reçu avis du siège de Breslau, venait de son côté à marches forcées pour secourir la ville. Il laissa le général Hulsen en Saxe opposé à l'armée de l'Empire, que commandait le prince de Deux-Ponts, et vola aux frontières de la Silésie. Il fit en cinq jours une marche de vingt milles d'Allemagne pendant laquelle il eut à passer l'Elbe, la Sprée, la Queisse et le Bober, dont les ponts étaient rompus ; et il fut obligé en outre de mener avec lui un convoi de deux mille chariots. Daun, qui avait pris un chemin plus court, prévint le roi ; mais ce dernier le repoussa

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans. — Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

de position en position jusqu'à Buntzlau, et continua d'avancer en dépit des efforts que faisaient pour arrêter ses progrès les divers corps commandés par les généraux Riedesel, Lascy et Beck, qui l'environnaient de toutes parts (1).

La Silésie fut alors positivement inondée d'armées ennemies. On a calculé qu'en ce moment elle contenait dans son étendue cent mille Autrichiens, soixante-quinze mille Russes, et quatre-vingt mille Prussiens. Une inégalité si effrayante de nombre ne laissait au roi de Prusse aucune chance de succès, ni même d'échapper à ses impitoyables ennemis, à moins de parvenir à empêcher leur jonction, et de les attaquer séparément. La tâche n'était pas facile ; mais l'habileté, la hardiesse et l'activité étonnante de Frédéric l'accomplirent, et amenèrent la bataille de Liegnitz (2).

Les Russes étaient mécontens de la circonspection de Daun. Soltikof pensait que le général autrichien aurait dû attaquer les Prussiens en

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.* — Archenholz, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

(2) *Idem.*

Digitized by Google

Saxe ; « car maintenant, disait-il, passer l'Oder, se réunir au prince Henri, et tomber ensuite sur nous avec toutes ses forces, ne coûtera au roi de Prusse qu'une de ses marches forcées ordinaires. » Ainsi pressé, Daun résolut de risquer une bataille et d'attaquer les Prussiens dans leur camp près de Liegnitz. L'attaque devait être faite sur quatre points différens à la fois, et les généraux autrichiens se flattaient d'un résultat semblable à celui de la journée de Hochkirchen. Mais Frédéric, qui avait découvert leur plan, conçut le projet d'en tirer parti pour le sien propre. Dans la nuit du 14 août, (l'attaque devant avoir lieu le lendemain matin,) il décampa, en faisant toutefois entretenir ses feux par les paysans du voisinage.

On dit que Frédéric n'eut connaissance du véritable plan d'attaque des Autrichiens que le soir même qu'il quitta son camp. Il s'était retiré de bonne heure pour prendre quelque repos, et il dormait, lorsqu'un officier arriva tout hors d'haleine du camp ennemi. Il demanda à M. de Schulenbourg, de l'état-major du roi, à voir son maître sur-le-champ ; ce qui lui fut refusé, tant par-

Digitized by Google

ce que le roi était au lit, que parce que l'officier paraissait ivre. Ce dernier insista néanmoins, et à la fin Schulenbourg crut devoir en informer Frédéric, pendant que l'on s'occupa de faire revenir l'étranger à un état plus calme. Le roi lui envoya le général Krusemarck, auquel il dit que l'armée prussienne devait être attaquée le lendemain matin sur divers points à la fois, et lui expliqua les détails du plan. C'était un officier irlandais au service d'Autriche, à qui l'on avait fait un passedroit, et, qui avait adopté cette manière de s'en venger. Frédéric, convaincu de la vérité de l'avis qu'il lui avait donné, procéda sans délai à agir en conséquence (1).

Il gagna les hauteurs de Psaffendorf, d'où le matin de bonne heure (2) il descendit sur les troupes commandées par Laudon, qui s'avançaient pour prendre part à l'attaque générale. Laudon crut n'avoir affaire qu'à quelques détachemens de l'armée prussienne, mais il ne tarda pas à s'apercevoir de sa méprise. Sa cavalerie et son infan-

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

(2) Le 15 août.

Digitized by Google

terie furent successivement culbutées; et la déroute devenant générale, il fut obligé de se retirer à Binowitz, les Prussiens lui tenant toujours l'épée dans les reins. La bataille de Liegnitz ne dura que deux heures, —depuis trois heures du matin jusqu'à cinq. Le roi avait laissé Ziethen à la tête d'un corps pour occuper le reste des forces autrichiennes (1). Au point du jour, Daun, Lascy et Beck quittèrent leurs différentes positions pour marcher contre le camp prussien, qu'ils trouvèrent abandonné; et comme, d'un autre côté, la nature du terrain ne leur permettait pas de se porter au secours de Laudon, ils furent forcés de rester sur la défensive. La perte des Prussiens, à la bataille de Liegnitz, ne s'éleva qu'à onze cent quatre-vingt-six hommes tués ou blessés, tandis que celle des Autrichiens fut de deux mille cinq cents hommes tués ou blessés; deux généraux et cinq mille hommes faits prisonniers; quatre-vingt-deux canons et vingt-trois étendards (2).

Cette victoire déjoua les plans des confédérés, sauva la Silésie et empêcha la jonction des Autri-

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) Archenholz, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google

chiens et des Russes. Le roi alla le jour même jusqu'à Prachwitz, et le lendemain à Neumark, où il se réunit au prince Henri. L'armée russe était postée exactement sur la route que le roi était obligé de prendre pour opérer cette jonction. Frédéric, qui n'avait aucune envie de lui livrer bataille avec ses troupes fatiguées, eut recours à une ruse pour lui faire changer sa position. Il chargea d'une lettre pour son frère un paysan, à qui il recommanda bien de faire en sorte de tomber entre les mains des détachemens russes. La lettre était ainsi conçue : — « Je viens de battre les Autrichiens à plate couture : j'espère vous apprendre, avant la nuit, que j'aurai battu aussi les Russes, que je vais attaquer de ce pas » Tout réussit au gré du roi ; le paysan se fit prendre ; les généraux russes lurent la lettre, et croyant à la défaite totale de la grande armée autrichienne, ils se retirèrent le plus vite qu'il leur fut possible, et rien ne s'opposa plus à la jonction du roi avec le prince Henri (1).

Bientôt après la bataille de Liegnitz, Frédéric

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

écrivit la lettre suivante à son ami le marquis d'Argens, alors à Berlin. Elle est curieuse en ce qu'elle montre la justesse avec laquelle il envisageait lui-même l'état de ses affaires, et combien sa fermeté et son courage le soutenaient contre des difficultés et des désavantages qui auraient accablé tout autre que lui.

« Hermansdorf, près Breslau, le 27 août 1760.

« Autrefois, mon cher marquis, l'affaire du 15 août aurait décidé la campagne, à présent cette action n'est qu'une égratignure. Il faut une grande bataille pour décider de notre sort. Nous la donnerons, selon toutes les apparences, bientôt; et alors on pourra se réjouir si l'événement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage; il a fallu bien des ruses et bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de danger; la dernière action ne m'a coûté qu'un habit et un cheval; c'est acheter à bon marché la victoire.

« Je n'ai point reçu la lettre dont vous me parlez. Nous sommes comme bloqués pour la

Digitized by Google

correspondance, par les Russes d'un côté de l'Oder, et de l'autre par les Autrichiens. Il a fallu un petit combat pour faire passer Cocceji (1), qui j'espère pourra vous remettre cette lettre.

« Jamais je n'ai été de ma vie dans une situation plus fâcheuse que cette campagne-ci. Croyez-moi, il ne faut rien moins qu'un miracle pour me faire surmonter toutes les difficultés que je prévois. Je fais mon devoir aussi bien que je puis; mais souvenez-vous toujours, mon cher marquis, que je ne dispose pas de la fortune, et que je suis obligé de trop abandonner aux circonstances dans mes projets, faute d'avoir des moyens d'en former de plus solides. Ce sont des travaux d'Hercule que je dois faire dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, et à dire vrai, quand l'espérance, seule consolation des malheureux, commence à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des affaires pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'état; je les sais et les cache; je garde toutes les angoisses pour moi, et je ne communique au public que les espérances

(1) L'aide-de-camp à qui cette lettre fut confiée.

Digitized by Google

ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon cher marquis, il sera temps d'épancher sa joie. Mais jusque là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaise nouvelle inattendue ne nous abatte trop.

« Je mène ici la vie d'un chartreux militaire. J'ai beaucoup à penser à mes affaires, et le reste du temps je le donne aux lettres, qui sont ma consolation, comme elles faisaient celle du consul, père de la patrie et de l'éloquence. Je ne sais si je survivrai à cette guerre; mais je suis bien résolu, au cas que cela m'arrive, de passer le reste de mes jours dans la retraite, au sein de la philosophie et de l'amitié.

« Dès que la correspondance sera plus libre, vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne sais où nous aurons nos quartiers d'hiver; nos maisons à Breslau ont été détruites par le bombardement; nos ennemis nous envient tout, jusqu'à la lumière du jour et l'air que nous respirons. Il faudra pourtant qu'ils nous laissent une place; et si elle est sûre, je me fais une fête de vous y recevoir.

Digitized by Google

« Eh bien! mon cher marquis, que devient la paix avec la France? Vous voyez que votre nation est plus aveugle que vous n'avez cru. Ces fous perdent le Canada et Pondichéri pour faire plaisir à la reine de Hongrie et à la czarine. Veuille le ciel que le prince Ferdinand les paie bien de leur zèle! Ce seront les officiers et les soldats innocens de ces maux, qui seront les pauvres victimes, et les illustres coupables n'en souffriront pas. Je sais un trait du duc de Choiseul, que je vous conterai quand je vous verrai. Jamais un procédé plus fou ni plus inconséquent n'a flétri un ministre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me surviennent. J'étais en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, et pour ne pas vous ennuyer, et pour ne pas manquer à mon devoir. Adieu, mon cher marquis, je vous embrasse.

« FÉDÉRIC. » (1)

Daun ayant rassemblé ses corps et détachemens épars, se retira dans les montagnes der-

(1) OEuvres posthumes de Fréderic II.

Digitized by Google

rière Schweidnitz, poursuivi par le roi de Prusse. Le général russe Czernichef repassa l'Oder; et Soltikof, avec le gros de l'armée russe, se retira en Pologne, vivement pressé par le prince Henri jusqu'aux frontières de ce royaume (1).

Vers la fin du mois d'août le duc régnant de Wurtemberg, à la tête de douze mille hommes de ses propres troupes, se joignit, en Saxe, au prince de Deux-Ponts. Celui-ci, enhardi par un renfort si considérable, attaqua vivement les Prussiens, qui, sous les ordres du général Hulsen, étaient postés dans un camp retranché. Quoique fort inférieur en nombre, Hulsen se défendit si bien, que le prince de Deux-Ponts fut obligé de se retirer après un rude combat, laissant derrière lui douze cents des siens prisonniers. Il tenta alors de couper à Hulsen le chemin de Torgau, où étaient ses magasins. Mais le général prussien réussit à passer de l'autre côté de cette ville, couvrit ses magasins, et se maintint six semaines dans sa position près de Wittenberg. Les ennemis cependant finirent par

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

prendre Torgau, où ils firent prisonnière de guerre la garnison de deux mille cinq cents hommes commandés par le général Normann (1).

L'armée suédoise en Poméranie, sous les ordres du général Ehrenschwerd, avait commencé la campagne par obliger le général prussien Stietterheim, dont les forces étaient fort inférieures, à se replier dans la Marche Ukraine. En même temps, Mischukof, l'amiral russe, arriva devant Colberg avec la flotte combinée russe et suédoise, et forte de vingt vaisseaux de guerre. Il y fut joint par Demidof à la tête de dix mille hommes; et ils commencèrent à battre la forteresse par terre et par mer. Cependant le général Golz, que le prince Henri avait laissé sur les frontières de Pologne pour observer Soltikof, détacha le général Werner au secours de Colberg, qui, en attendant, était défendue avec une valeur admirable par son commandant, le brave colonel Heyden, malgré l'immense supériorité des assaillans. Après une marche d'une rapidité presque incroyable, Werner surprit les Russes,

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Fredéric-le-Grand*.

Digitized by Google

les contraignit à se retirer, et repartit pour aller à la rencontre des Suédois, qu'il trouva l'occasion d'attaquer à l'improviste dans les faubourgs de Pasewalk. Il leur prit dans cette affaire six cents hommes et sept canons (1).

Le roi de Prusse employa tout ce temps en marches et en contremarches rapides, afin de harasser et de tenir en échec la grande armée autrichienne; objet dans lequel il réussit complètement. Mais la distance à laquelle il avait été obligé de se retirer avec son armée de la Marche électorale de Brandebourg, et conséquemment de sa capitale, fit concevoir à ses ennemis l'idée de concerter une entreprise sur Berlin. Cette expédition fut dirigée par le général russe Tottleben, qui arriva devant la ville au commencement d'octobre. Le commandant de la place Rochau, excité par le vieux feld maréchal Lehwald, et par les généraux Seidlitz et Knobloch, qui y étaient pour se guérir de leurs blessures, résolut de se défendre avec trois faibles bataillons de garnison. Les Russes tirèrent sur la ville à bou-

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

lets rouges et y lancèrent des bombes et des grenades. Pendant la nuit, ils attaquèrent deux des portes, mais ils furent repoussés avec perte.

Le lendemain le prince Eugène de Wurtemberg arriva pour secourir la ville, et obligea Tottleben à se replier sur les hauteurs de Tempelhof, où il l'attaqua et le repoussa jusqu'à Kopenick. Mais le général russe ayant été joint par un renfort de douze mille hommes que lui amena Czernichef, il put à son tour faire rebrousser chemin au prince de Wurtemberg, et attaquer de nouveau une des portes de Berlin. Le 1er octobre, le colonel Kleist, avec de la cavalerie, et le général Hulsen, avec un corps considérable d'infanterie, s'avancèrent au secours de la capitale; mais le jour suivant le général Lascy s'étant réuni aux Russes avec quatorze mille Autrichiens, les Prussiens furent enfin obligés de céder au nombre, leurs forces ne s'élevant qu'à quatorze mille hommes, tandis que celles des alliés étaient de plus de trente-deux mille. Ils se retirèrent pendant la nuit du côté de Spandau, et Rochau se trouva dans la nécessité absolue, le 9 octobre, de rendre la ville

Digitized by Google

qui, chose digne de remarque, n'est fortifiée régulièrement sur aucun point, et de se constituer lui et les soldats de sa garnison prisonniers de guerre (1).

Dès que Tottleben et Lascy furent maîtres de Berlin, ils mirent en liberté tous les prisonniers de guerre qui s'y trouvaient, imposèrent une forte contribution à la ville, et vidèrent complètement les caisses royales et l'arsenal. Les cosaques et les troupes légères ravagèrent en même temps tout le pays, pillèrent les maisons de plaisance du roi et des princes; et le prince Esterhasy marcha vers Potsdam. Frédéric dit que les généraux russes et autrichiens étaient si exaspérés par la résistance que Berlin avait faite, qu'ils conçurent l'idée barbare d'incendier cette ville; mais qu'ils furent détournés d'un acte de cruauté aussi inutile par les représentations de Verelst, ministre de Hollande (2).

Le jour de la prise de Berlin, le roi de Prusse était parti de Schweidnitz pour aller au secours

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*—MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

de la Marche électorale de Brandebourg. Daun le suivit; et Laudon chercha en vain à profiter de son absence pour se rendre maître de Schweidnitz et de Cosel. Lorsque Frédéric arriva, le 14, à Guben, il y apprit que les ennemis avaient déjà évacué Berlin, et que Lascy s'était retiré à Torgau, et Soltikof en Pologne. Sur cet avis il renvoya le général Golz en Silésie pour l'opposer à Laudon, et il marcha lui-même, par Vittenberg, en Saxe, dont l'armée de l'Empire s'éloigna à son approche.

Ce fut vers ce temps, lorsque lui-même et ses troupes étaient épuisés de fatigue par les marches et les contremarches qu'il leuravait fallu faire pour s'opposer à leurs nombreux ennemis, que Frédéric écrivit à son ami d'Argens cette lettre pleine de tristesse : — « Je ne veux point vous faire des *jérémiades*, ni vous alarmer par le détail de mes craintes et de mes inquiétudes ; mais je vous assure qu'elles sont grandes. La crise où je me trouve change en quelque sorte d'aspect ; mais rien ne se décide ; rien ne semble promettre un résultat définitif. Je brûle à petit feu ; je suis comme un corps que l'on mutile, et qui cha-

Digitized by Google

que jour perd quelques uns de ses membres. Que le ciel nous assiste ! Nous en avons grand besoin. Vous me parlez toujours de ma personne. Vous devriez savoir aussi bien que moi que la vie m'importe peu, mais que pendant que je vis je dois faire mon devoir et combattre pour ma patrie, afin d'essayer de la sauver, si la chose est encore possible. J'ai eu beaucoup de petits succès, et j'ai grande envie de prendre pour ma devise, *maximus in minimis*, *minimus in maximis*. Vous ne sauriez vous figurer les horribles fatigues que nous endurons; cette campagne-ci surpasse toutes les précédentes; je ne sais quelquefois à quel saint me vouer. Mais je ne fais que vous ennuyer par le récit de mes anxiétés et de mes chagrins. Ma gaieté et ma bonne humeur sont ensevelies avec les personnes chères et respectables auxquelles mon cœur s'était attaché. La fin de ma vie est douloureuse et triste. N'oubliez pas, mon cher marquis, votre vieil ami (1).

Une autre lettre, écrite quelques semaines après la précédente, indique, par les sentimens

(1) Datée de Reisendorf, le 18 septembre 1760.—Œuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse.

Digitized by Google

qu'elle exprime, un plus grand découragement encore. Frédéric y paraît avoir de nouveau pensé au suicide, comme au seul moyen d'échapper aux dangers qui menaçaient de l'accabler : — « Je suis déterminé à ne jamais voir le moment qui m'obligera à faire une paix désavantageuse ; aucune persuasion, aucune éloquence, ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je périrai enseveli sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paraissait encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes, lorsqu'il ne me sera plus possible de les soutenir. J'ai agi et je continue d'agir conformément à cette résolution et le point d'honneur qui dirigent toutes mes actions; ma conduite sera en tout temps d'accord avec ces principes. Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de disposer comme je l'entendrai de ma vieillesse. Je vous l'ai dit, et je le répète, jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne résolu à tout oser, et à tenter les moyens les plus désespérés, pour réussir, ou pour trouver une fin glorieuse. . . . . Que

Digitized by Google

de raisons, lorsqu'on a cinquante ans, de mépriser la vie! La perspective qui me reste est une vieillesse infirme et douloureuse, des chagrins, des regrets, des ignominies et des outrages à souffrir. En vérité, si vous entrez bien dans ma situation, vous désapprouverez mes idées moins que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens : je suis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à espérer; je vois mes ennemis me traiter avec dérision, et leur orgueil se préparer à me fouler aux pieds. Hélas!

« Quand on a tout perdu, quand on a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir. »

« Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curiosité que nous avons passé l'Elbe avant-hier; que demain nous marchons sur Leipsick, où je compte être le 31, et où j'espère que nous livrerons bataille, et d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les évènemens le voudront (1). »

Que Frédéric, étranger comme il l'était à tout

(1) Cette lettre est datée du 28 octobre 1760.

Digitized by Google

sentiment religieux, ait projeté, dans ses momens de désespoir, de se détruire pour terminer ses maux, ce n'est pas une chose dont on doive s'étonner. Mais ces accès de mélancolie ne paraissent pas avoir jamais été de longue durée; ils cédaient bientôt à une manière plus saine de voir, et aux nouveaux efforts énergiques d'un esprit particulièrement formé pour lutter avec succès contre l'adversité.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Bataille de Torgau. — La Saxe retombe entre les mains de Frédéric. — Campagne du prince Ferdinand. — État des ressources de Frédéric.—Mort de Georges II.— Les subsides ne sont point payés. — Opérations pendant l'hiver. — Le prince Ferdinand commence la campagne de 1761. — Jonction de Laudon et de Butturlin.—Le roi de Prusse au camp de Buntzelwitz.—Prise de Schweidnitz par Laudon. — Trahison du baron de Warkotch. — Les Russes assiègent Colberg. — Campagnes des Suédois. — Complot de Trenck.

Frédéric, ayant passé l'Elbe, à Dessau, le 26 octobre, et réuni ses forces à celles qui étaient sous les ordres du prince Eugène de Wurtemberg et du général Hulsen, poussa en avant, obligea le prince de Deux-Ponts à se retirer avec précipitation, et reprit Leipsick. Daun, pour s'opposer aux progrès du roi, marcha de Dresde à sa rencontre, et se posta près de Torgau sur

Digitized by Google

les hauteurs de Siptitz, dans un camp que l'on avait regardé jusqu'alors comme inattaquable ; mais Frédéric, loin d'être intimidé par la supériorité de nombre des Autrichiens, ni par la force de leur position, résolut sur le champ de les attaquer(1).

La bataille de Torgau, peut-être la plus sanglante de toute cette guerre, fut livrée le 3 novembre (2). On dit que la veille au soir, le roi assembla ses généraux et leur adressa ces paroles : « Je vous ai réunis, messieurs, non pour vous demander votre avis, mais pour vous dire que j'attaquerai demain le maréchal Daun. Je sais qu'il est dans une position formidable, mais aussi telle qu'il ne peut s'échapper. Si je le bats, toute son armée est prise ou noyée dans l'Elbe. Si nous sommes battus, nous y périrons tous, et moi le premier. Cette guerre devient fatigante, vous le savez comme moi ; nous la finirons demain. Ziethen, je vous confie l'aile droite de mon armée. Votre objet sera, en marchant droit sur Torgau, de couper la retraite des Au-

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*
(2) De la monarchie prussienne, par le comte de Mirabeau.

Digitized by Google

trichiens, quand je les aurai battus et chassés des hauteurs de Siptitz (1). » En même temps, le roi de Prusse remit aux généraux présens un plan détaillé, écrit de sa propre main, de l'ordre à observer le lendemain dans la marche et pendant la bataille (2).

Le 3 au matin, l'armée prussienne s'avança sur trois colonnes à travers la forêt de Torgau. Ziethen, comme on l'a déjà vu, commandait l'aile droite, pendant que le roi, conduisant lui-même la gauche, s'avançait pour attaquer le flanc droit des Autrichiens. En traversant la forêt, les Prussiens rencontrèrent le général autrichien Saint-Ignon, à la tête de son régiment de dragons qu'ils firent tous prisonniers. Ziethen attaqua la cavalerie de Lascy, et Frédéric, à la tête de dix bataillons de grenadiers, engagea le combat avec Daun. Ce général, profitant de l'avantage de sa position, avait fait braquer sur la pente de la colline deux cents canons, dont le feu terrible

(1) Recueil de lettres de sa majesté le roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière.

(2) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

força les Prussiens à se retirer avec une perte énorme. Les dix bataillons qui firent cette attaque étaient réduits le lendemain à deux petits bataillons de trois cents hommes chacun. Des troupes fraîches vinrent alors, firent une nouvelle attaque, et réussirent pour un moment à emporter la hauteur et à culbuter l'infanterie autrichienne. Mais Daun ne les laissa pas longtemps jouir de cet avantage; avec sa réserve et ses cuirassiers il les repoussa de nouveau dans les bois. La cavalerie prussienne entama alors un combat opiniâtre, dans lequel, tout en ayant par instans le dessus, elle finit par être obligée de céder au nombre.

Frédéric, voulant vaincre ou mourir, comme il l'avait annoncé, réitéra ses attaques et envoya à Ziethen l'ordre de se rapprocher de lui pour le soutenir; mais ce dernier était trop occupé à un combat douteux contre Lascy, pour être d'un grand secours à son maître. A quatre heures après midi, les Prussiens n'avaient pas encore gagné un pouce de terrain, quoiqu'ils eussent perdu beaucoup de monde. Le roi et Daun étaient blessés tous deux; l'un à la poitrine, l'autre à une

Digitized by Google

jambe (1). Les deux armées étaient accablées de fatigue, et avaient épuisé leur poudre et leurs munitions ; il semblait qu'il ne restât plus d'autre parti aux Prussiens qu'une retraite désastreuse. Daun en était alors si convaincu qu'il écrivit sur-le-champ à l'impératrice-reine : « Les justes armes de Votre Majesté impériale ont remporté aujourd'hui une victoire complète sur le roi de Prusse (2). »

Mais dans ce moment des soldats prussiens découvrirent, avant qu'il fît tout à fait nuit, une espèce de chaussée entre deux étangs, qui conduisait à la colline, et que les Autrichiens avaient négligé de garnir. Le colonel Mollendorf (3), avec une partie des troupes de Ziethen, la passa dans l'obscurité, et le général Saldern le suivit avec l'infanterie. Ils emportèrent d'assaut la hauteur derrière Siptitz, et Ziethen se réunit au roi sur le champ de bataille. Lascy fit encore quelques

(1) ARCHENHOLZ, *Histoire de la guerre de Sept ans.* — MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) Vie de Frédéric II.

(3) Dans la suite maréchal de camp, gouverneur de Berlin, et l'un des plus estimés des généraux prussiens.

Digitized by Google

tentatives pour reprendre sa position, mais l'obscurité ayant mis le désordre dans ses rangs, il fut repoussé (1).

Les deux armées passèrent la nuit sous les armes, et fort près l'une de l'autre; tellement que beaucoup de soldats de part et d'autre qui s'égarèrent, et donnèrent dans des détachemens ennemis, furent faits prisonniers. Frédéric fut lui-même exposé à ce danger, car il rapporte qu'en se rendant au village de Neiden, son escorte entendit un bruit d'hommes et de chevaux. On demanda le mot, et il fut répondu : *Autrichiens*. Les Prussiens tombèrent sur eux et prirent tout un régiment de Pandoures, accompagné de deux canons (2). Un peu plus loin ils rencontrèrent encore un régiment de carabiniers autrichiens qu'ils chargèrent et mirent en fuite (3).

Pendant une partie de la nuit le roi de Prusse resta assis devant un grand feu parmi ses sol-

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

(3) De la monarchie prussienne, par le comte de Mirabeau.

Digitized by Google

dats, s'entretenant avec eux. Un grenadier lui dit alors familièrement : « Fritz, après tout ceci vous nous donnerez de bons quartiers d'hiver? — Pas avant que nous ayons pris Dresde, répondit Frédéric, mais alors vous les aurez à cœur-joie. » Un sous-officier, qui s'était beaucoup distingué dans la bataille, où un boulet lui avait enlevé la main droite, fut amené au roi. Frédéric le combla d'éloges et lui demanda quelle récompense il lui donnerait pour la perte de sa main droite. « Sire, répondit le blessé, permettez-moi seulement de vous servir avec ma gauche. » Frédéric fut si frappé de cette réplique qu'il l'avança sur-le-champ. Le roi se retira ensuite dans l'église du village, où il fit panser sa blessure, reçut les rapports sur l'état de l'armée, et donna ses ordres pour le lendemain (1).

La perte des Prussiens à la bataille de Torgau se monta à dix mille cinq cents hommes ; dont trois mille neuf cents tués, cinq mille cent blessés et quinze cents faits prisonniers. Les Autrichiens en perdirent dix-sept mille ; savoir, trois

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans. — Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

mille tués, six mille blessés, et huit mille pris. Parmi ces derniers se trouvèrent six généraux et deux cent seize officiers. Cinquante canons et trente étendards tombèrent entre les mains des Prussiens. Les Autrichiens, selon leur coutume, s'attribuèrent la victoire; mais les conséquences de la bataille prouvent qu'ils n'avaient pas le plus petit droit d'y prétendre. La première fut la retraite des Autrichiens, à la faveur des ténèbres, au delà de l'Elbe, d'où ils se replièrent sur Dresde (1). Frédéric s'était attendu à renouveler le combat le lendemain, mais il fut agréablement surpris de trouver, au point du jour, que l'ennemi avait décampé. Ziethen fut envoyé à sa poursuite, et prit un grand nombre de traîneurs (2).

Les autres suites de la sanglante bataille de Torgau, la dernière de cette guerre dans laquelle Frédéric commanda en personne, furent encore plus importantes. Elle avait tellement affaibli les deux armées qu'elle termina la campagne; et toute la Saxe, à l'exception de Dresde, retourna sous le

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

(2) *Idem.*

Digitized by Google

pouvoir de Frédéric (1). Il se trouva aussi en état de prendre ses quartiers d'hiver à Leipsick, d'envoyer des troupes en Silésie, dans la Marche de Brandebourg et en Poméranie; il put chasser les Autrichiens, l'armée de l'empire et les Suédois de toutes ces provinces, et les Russes se retirèrent en même temps au delà de la Vistule. Ainsi le roi de Prusse, à la fin de la campagne de 1760, se trouva, si l'on excepte la perte de la forteresse de Glatz, à peu près dans le même état où il se trouvait en la commençant (2).

La campagne du prince Ferdinand de Brunswick contre les Français, pendant cette année, quoique moins brillante que celle de 1759, fut cependant remarquable par plusieurs actions dans lesquelles ce général et son neveu le prince héréditaire de Brunswick se distinguèrent. Les Français ouvrirent la campagne avec cent trente mille hommes, dont cent mille devaient agir en

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

(2) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans — Recueil de lettres de sa majesté le roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière.

Digitized by Google

Westphalie, et les trente mille autres sur le Rhin. Le maréchal de Broglie qui les commandait en chef ne put rien entreprendre contre les alliés, tant la jalousie jetait de désunion entre les généraux qui servaient sous ses ordres. Le prince Ferdinand voulut, sans aucun délai, livrer bataille aux Français ; mais son coup d'essai ne fut pas heureux. Le prince héréditaire, qui commandait l'avant-garde, rencontra l'ennemi près de Corbach, et croyant n'avoir affaire qu'à une division, il l'attaqua. Mais il ne tarda pas à voir que c'était la grande armée française, et comme le prince Ferdinand ne put arriver à temps pour le soutenir, il fut obligé de faire sa retraite, qu'il effectua avec beaucoup d'habileté, mais non sans faire une perte considérable. Ceci avait eu lieu le 9 juillet ; le 16 du même mois il saisit l'occasion de prendre sa revanche sur les Français. Il attaqua un corps considérable de leur armée près d'Emsdorf, le battit, fit deux mille prisonniers, et lui enleva tout son canon outre ses bagages et ses munitions (1).

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Ferdinand attaqua aussi, dans le courant de l'automne, trente cinq mille Français qu'il trouva postés près de Warbourg, sous le commandement du chevalier de Muy, les mit en fuite, leur tua quinze cents hommes, et leur en prit seize cents, et dix pièces de canon. Le défaut de forteresses dans la Basse Saxe et en Westphalie occasionna une foule de petits combats, qui fatiguaient et épuisaient les deux partis. On prenait et l'on reprenait sans cesse les villes et les villages. A la fin, la grande armée française se retrancha près de Cassel, et Ferdinand s'employa à lui couper les vivres et à intercepter ses communications.

Cependant, le prince héréditaire, qui avait été envoyé à Clèves pour en chasser les Français, et pour tâcher de porter la guerre en France, passa le Rhin et investit Wésel. Broglie détacha contre lui un corps sous les ordres du marquis de Castries, qui le battit et le contraignit à se retirer au delà du Rhin. A Bruynen il y eut un second combat dans lequel le prince héréditaire à son tour, remporta la victoire. Vers la fin de la campagne, le prince Ferdinand assiégea Gottingue,

Digitized by Google

où le maréchal de Broglie avait jeté une forte garnison. Il bloqua cette ville pendant vingt jours, au bout desquels la garnison fit une sortie si heureuse qu'il fut obligé de lever le siège, et de se borner de nouveau à observer la grande armée française campée près de Cassel.

Pendant l'hiver Tottleben fit de fréquentes incursions en Poméranie; mais le général Werner le repoussa et finit par conclure avec lui une trève jusqu'au mois de mai (1).

A cette époque de la guerre, Frédéric, outre l'énorme disproportion qui exista toujours entre ses forces et celles de la ligue redoutable formée pour l'anéantir, éprouva des difficultés extrêmes à se procurer des recrues et des vivres. Ses pertes en hommes avaient été excessives. On a calculé que presque tous les régimens de son armée avaient reçu, pour se recompléter, au moins trois mille hommes chacun, dans le cours de la guerre dont nous parlons. Il est encore difficile de dire comment on put se les procurer; mais l'activité et le talent de Frédéric paraissent avoir

(2) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

surmonté des impossibilités apparentes dans le recrutement de son armée affaiblie par tant de batailles. Les déserteurs, les prisonniers, les paysans, tous étaient également enrôlés; et l'enfance elle-même avait presque de la peine à échapper aux recruteurs prussiens. Du reste, c'était aussi le système suivi pour les officiers, fils de bonnes familles (1). L'historien de la guerre de Sept ans, Archenholz, nous apprend qu'il fut lui-même forcé de partir pour la campagne de 1758, quoiqu'il n'eût pas encore quatorze ans (2). L'autre difficulté, non moins formidable, était celle de se procurer des subsistances pour des troupes cantonnées au milieu de provinces qui avaient été ravagées plusieurs fois. Cependant le roi de Prusse, dans ce cas aussi, trouva les moyens de surmonter tous les obstacles, et par des efforts incroyables et des dépenses faites judicieusement, il vint à bout de remplir de nouveau ses magasins. Néanmoins les Prussiens étaient si épuisés par leurs fatigues précédentes, que la campagne de 1761 devint nécessairement

(1) Campagnes de Frédéric II, par M. de W.

(2) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

défensive de leur côté, à l'exception de quelques affaires partielles.

Un autre malheur qui vint peser sur Frédéric, fut la mort de Georges II, roi d'Angleterre, qui expira le 25 octobre 1760. Ce prince avait toujours haï son neveu, mais il aimait son électorat de Hanovre, et son gouvernement était dirigé par Pitt, qui voyait bien que l'on ne pouvait abaisser la France qu'en soutenant cordialement le roi de Prusse. De là les subsides continués d'année en année, et l'assistance morale et physique donnée au monarque prussien. Mais le nouveau souverain Georges III était gouverné par un favori détesté du peuple, lord Bute, qui, de l'obscurité à laquelle un pair écossais pauvre était alors ordinairement condamné, était parvenu au pouvoir par la faveur de la mère du roi, la princesse douairière de Galles. Il paraît avoir été étranger à la science de la politique étrangère, et n'avoir possédé aucune des qualités d'un homme d'état. Son objet, quelle qu'en fût la raison, était d'obtenir la paix; et il croyait que la meilleure manière d'y parvenir était de ne point fournir au roi de Prusse les moyens de continuer

Digitized by Google

la guerre. En conséquence, bien que pour satisfaire au vœu du parlement et de la nation un nouveau traité de subsides fût conclu entre l'Angleterre et la Prusse en décembre 1760, ce fut le dernier de cette espèce entre les deux pays; en outre le paiement d'une partie de la somme que l'on était ainsi convenu de transmettre à Frédéric fut différé, et même, si l'on en croit les historiens étrangers, tout à fait éludé (1).

La vérité de cette dernière allégation est fortement confirmée par nombre de passages dans les papiers Mitchell, maintenant déposés au Musée britannique (2), quoiqu'ils ne contiennent point un compte détaillé de cette affaire. Les mêmes documens indiquent aussi très-clairement l'inimitié générale de l'Angleterre pour la Prusse, du moment que lord Bute fut à la tête des affaires. Il paraît par cette correspondance qu'un des plans du cabinet britannique, au commencement de 1762, était d'obtenir du parlement le

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

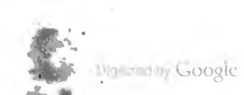
(2) Correspondance manuscrite entre le chevalier Mitchell, ministre anglais à la cour de Frédéric, et le gouvernement britannique de 1755 à 1763.

Digitized by Google

subside prussien ordinaire, n'osant s'en dispenser à cause de l'extrême popularité du roi de Prusse dans ce pays, mais de ne pas renouveler avec ce monarque le traité de subside, qui leur imposait des époques fixes pour le paiement; se réservant ainsi le pouvoir de le forcer, par le manque de subsistances, à se soumettre. Le chevalier Mitchell écrit à lord Bute : « Ils (c'est-à-dire les ministres du roi de Prusse à Londres) font l'observation que cet expédient laisse le roi leur maître à la merci de son allié, sans aucune considération, dans le cas d'une paix particulière entre l'Angleterre et la France; et ne peut manquer de rendre les ennemis du roi de Prusse plus obstinés et plus impitoyables, car ils le regarderont tous comme entièrement abandonné de l'Angleterre (1). »

Dans une autre lettre où Mitchell rend compte d'une entrevue qu'il avait eue avec le comte de Finckenstein, l'un des ministres prussiens, et dans laquelle il avait dit au comte que la même somme que les années précédentes serait de-

(1) Lettre du chevalier Mitchell à lord Bute, datée de Magdebourg, le 16 janvier 1762.


Digitized by Google

mandée au parlement, mais sans faire un nouveau traité, il continue ainsi : « A ceci le comte objecta que si l'on ne renouvelait pas le traité, on laissait son maître sans un seul allié, dépendant uniquement des anciens traités qui existaient entre les deux couronnes avant la guerre; que cette résolution inattendue ne pouvait manquer d'encourager les ennemis du roi de Prusse, et de les confirmer dans leur aversion pour tout accommodement avec celui qu'ils représentent comme abandonné de l'Angleterre ; que lui comte de Finckenstein aurait bien désiré que le traité eût été renouvelé comme il l'avait été les années précédentes, etc., etc. Le comte me fit ensuite observer que, par la nouvelle manière d'agir que l'on avait adoptée, le roi son maître n'obtenait aucune compensation dans le cas d'une paix particulière, et qu'il était laissé entièrement à la merci des ministres anglais, qui depuis quelque temps semblaient varier beaucoup dans leurs opinions (1). »

(1) Lettre du chevalier Mitchell à lord Bute, datée de Magdebourg, le 21 janvier 1772.

Digitized by Google

Dans une lettre écrite plus tard à M. Keith, alors envoyé de l'Angleterre à Pétersbourg, Mitchell semble partager la manière de voir du comte de Finckenstein au sujet des dispositions du gouvernement anglais pour la Prusse à cette époque, car il dit : « Je vois à regret que depuis quelque temps les ministres du roi semblent avoir quelque jalousie du roi de Prusse; j'avoue que la raison m'en est inconnue (1). » Dans une lettre à M. George Grenville, il fait plus distinctement allusion au non-paiement du subside, en rendant compte d'une conversation qu'il avait eue avec Finckenstein. Dans cette occasion il dit : « J'exposai les véritables motifs de Sa Majesté pour ne pas donner, dans les circonstances actuelles, le subside accordé à Sa Majesté prussienne les années précédentes, assurant en même temps le comte que le roi n'a jamais eu, et qu'il n'a point maintenant la moindre idée d'abandonner le roi de Prusse à ses ennemis, ni de renoncer à son alliance. Le comte de Finckenstein

(1) Lettre du chevalier Mitchell à M. Keith, datée de Magdebourg, le 2 avril 1762.

Digitized by Google

promit de tout rapporter fidèlement au roi son maître (1). »

Le prince Ferdinand de Brunswick fut le premier général qui commença la campagne de 1761. Le 11 février, son armée s'avança sur quatre colonnes, et attaqua de tous côtés les quartiers des Français, près de Cassel. L'arrivée et l'attaque du prince étaient si inattendues, que les Français tombèrent bientôt dans le désordre et furent forcés de prendre la fuite. Cet avantage fut suivi d'un autre que remporta le général prussien Sybourg. Il avait été envoyé avec un corps de troupes pour se joindre au général hanovrien Sporken, et causer parmi les forces de l'ennemi une diversion qui pût être favorable aux desseins du prince Ferdinand. Un corps de Français et de Saxons, sous les ordres du comte de Stainville, tenta de s'opposer à cette jonction, mais il fut battu par le général Sybourg, qui lui prit trois mille hommes, quatre canons et six étendards. Les Hanovriens et les Prussiens, s'étant réunis, marchèrent contre les troupes de

(1) Lettre du chevalier Mitchell à M. Georges Grenville, membre du conseil privé, datée de Breslau, le 13 juin 1772.

Digitized by Google

l'Empire, commandées par le général Clefeld, à qui, le 2 avril, ils firent onze cents prisonniers, et prirent neuf canons et cinq drapeaux (1).

Le prince Ferdinand plaça son armée de manière à pouvoir couvrir à la fois les blocus de Cassel, de Marbourg et de Ziegenhayn; mais l'inexpérience de ses ingénieurs, le manque de munitions et le mauvais état des chemins qui retarda l'arrivée de ses convois, le firent échouer dans ces tentatives. En même temps, le prince héréditaire de Brunswick, qui avait poussé en avant avec son détachement pour observer les mouvemens des Français, fut attaqué par Broglie et par toute l'armée française. Accablé par le nombre, il fut obligé de se retirer avec perte. Ceci fut suivi de la défaite du détachement de l'armée du prince Ferdinand qui assiégeait Ziegenhayn; et, pour éviter de plus grands malheurs, le prince crut que la prudence demandait qu'il levât les siéges qu'il avait entrepris, qu'il évacuât la Hesse, et qu'il se retirât dans le Hanovre. Il fit cette retraite avec tant d'habileté,

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*— Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

que le maréchal de Broglie ne se hasarda pas à le suivre.

Après ces événemens, les armées ennemies restèrent inactives jusqu'au mois de juillet que le prince de Soubise, arrivant au secours de Broglie avec de grands renforts, excita le maréchal à marcher contre l'armée combinée des Anglais et des Hanovriens. Dès que Ferdinand s'aperçut de leur dessein, il se plaça dans le camp retranché de Hohenower; le 15 juillet, le maréchal de Broglie essaya de l'en déloger (1). Pendant cinq heures les Français essuyèrent avec la plus brillante valeur le feu épouvantable des Hanovriens, mais sans pouvoir gagner un pied de terrain. A la fin, une habile manœuvre du prince Ferdinand les jeta dans un désordre complet, et ils prirent la fuite, laissant derrière eux leurs morts, leurs blessés et plusieurs pièces de canon.

La perte des Français se monta dans cette occasion à cinq mille hommes, et les alliés n'eurent

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans. — Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

que trois cents morts et mille blessés (1). Peu de jours après cette victoire, la joie du prince Ferdinand fut cruellement troublée par la mort de son neveu le prince Albert-Henri de Brunswick, qui fut tué dans une escarmouche.

Le prince Ferdinand, malgré les succès qu'il avait obtenus, se serait trouvé dans une position très-dangereuse, en conséquence de la supériorité excessive des forces françaises, si ce n'eût été des jalousies qui existaient entre les deux généraux Soubise et Broglie, jalousies qui finirent par s'accroître au point qu'ils partagèrent l'armée entre eux, et marchèrent chacun d'un côté différent. Le prince de Soubise passa la Rohr, et le maréchal de Broglie s'avança vers Cassel, d'où il se proposait de pénétrer dans le Hanovre. Ferdinand, qui avait aussi été obligé de partager son armée en deux pour observer les deux corps de troupes françaises, n'était pas assez fort pour empêcher Broglie d'entrer dans le Hanovre; il lui fallut donc avoir recours à un stratagème. Il se porta sur la Hesse, et coupa à

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

l'armée française la communication de ce côté-là. Broglie, comme son adroit ennemi s'y était attendu, prit peur et se retira.

Pendant ce temps-là le prince héréditaire de Brunswick avait empêché le prince de Soubise d'assiéger Munster, et avait détruit beaucoup de ses magasins. Ainsi contrecarrés, les Français n'avaient plus rien à faire qu'à ravager les pays dont ils étaient maîtres. Ils prirent plusieurs villes dans le duché de Brunswick et les pillèrent; mais ils furent ensuite contraints par le prince héréditaire de les abandonner; et après avoir aussi échoué dans une tentative contre la ville impériale de Brême, ils allèrent définitivement prendre leurs quartiers d'hiver, Broglie à Cassel et Soubise dans le district appelé le Bas-Rhin. Le prince Ferdinand qui, pendant l'automne, avait en vain assiégé Gottingue, se retira pour l'hiver en Westphalie.

Dans le courant du mois d'avril, le général Laudon, à la tête d'une armée autrichienne, pénétra en Silésie, et obligea le général Golz, qui y commandait avec un petit corps de troupes, à se replier jusque sous le canon de Schweidnitz.

Digitized by Google

A la première nouvelle de ces mouvemens, le roi de Prusse rassembla son armée près de Meissen, en remit le commandement au prince Henri son frère, puis avec un corps qu'il en détacha il passa lui-même l'Elbe près de Strehlen, et vola au secours de Golz. L'approche de Frédéric fit prendre à Laudon le parti de se retirer en Bohême, pour y attendre l'arrivée des Russes, qui avançaient en plusieurs colonnes vers les frontières de la Silésie, sous les ordres du feld-maréchal Butterlin, pendant qu'une autre armée russe, commandée par le général Romanzow, entrait en Poméranie, et, soutenue par les Suédois, forçait le général Werner et le prince Eugène de Wurtemberg à retourner sur leurs pas, et à se retrancher dans un camp près de Colberg (1).

Laudon et Butterlin firent diverses tentatives pour opérer leur jonction; mais ils en furent empêchés pendant quelque temps par les manœuvres aussi savantes que rapides du roi de Prusse, quoique les forces de ce prince ne con-

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

sistassent qu'en cinquante mille hommes, tandis que celles de l'Autriche s'élevaient à soixante mille, et celles de la Russie à soixante-dix mille (1). Cependant Butterlin, ayant bombardé Breslau, réussit à passer l'Oder, et à se joindre enfin à Laudon près de Striegau, le 12 août. Dès ce moment ils regardèrent comme impossible que les Prussiens échappassent à leurs forces devenues si formidables par leur jonction; mais Frédéric, comme d'ordinaire, frustra leurs espérances. Voulant éviter de s'opposer en rase campagne à une telle multitude, il prit le camp de Buntzelwitz et s'y retrancha avec tant d'habileté que l'armée combinée ne put l'attaquer (2).

Ce camp célèbre est décrit ainsi par un historien contemporain, qui alors était lui-même officier au service de Prusse. « Ce grand ouvrage porta l'empreinte du génie du roi. Il fut fait avec un art et une célérité dont on n'a d'exemples dans aucune des guerres de notre temps. Le centre du camp était à un mille allemand de Schweidnitz. L'enceinte de l'infanterie fut garnie

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*
(2) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

d'une chaîne de retranchemens avec des fossés, qui étaient liés ensemble par vingt-quatre grosses batteries. Devant ces retranchemens on plaça des palissades ou des chevaux de frise contigus et enfoncés en terre, et on les entoura de trois lignes de trappes de six pieds de profondeur. Chaque batterie avait deux fougades ou mines chargées qui étaient à une petite distance des batteries, et communiquaient avec elles, de sorte qu'on pouvait y mettre le feu avec une extrême facilité. Le roi avait encore tiré de Schweidnitz cent cinquante pièces de canon pour renforcer ses batteries. Le camp de Buntzelwitz ressemblait dans cet état à une véritable forteresse, et rendait toute attaque presque impossible. Si la nature de ces retranchemens était extraordinaire, la promptitude avec laquelle ils furent construits l'était encore davantage. Ces ouvrages immenses s'achevèrent en trois jours et trois nuits. A l'aile gauche, dans l'endroit où les retranchemens se terminaient, on avait placé, dans un terrain plat, quatre-vingt-dix escadrons de cavalerie. »

Ce que le roi de Prusse avait prévu ne tarda

Digitized by Google

pas à arriver; l'armée des alliés investit son camp; mais le manque de subsistances ne leur permit pas de rester dans la position qu'ils avaient prise assez long-temps pour arriver à leur but. Tout le pays autour d'eux était épuisé, et la famine commençait à se faire sentir dans leur camp. Sur ces entrefaites, ils apprirent que le général Platen, que le roi de Prusse avait envoyé sur leurs derrières, à la tête de sept mille hommes, pour les harceler et leur couper les vivres, s'était emparé d'un convoi de cinq mille chariots qui leur était destiné, qu'il avait battu l'escorte, fait dix-neuf cents prisonniers, et détruit en outre trois des plus grands magasins des Russes sur les frontières de la Pologne. Cet avis décida les généraux alliés à lever le blocus du camp de Buntzelwitz, et à séparer leurs troupes. Butterlin marcha en Poméranie pour aller prendre part au siége de Colberg, laissant Czernichef, avec un corps de vingt mille Russes, aux ordres de Laudon, qui se retira dans un camp retranché près de Fribourg. La retraite de l'armée alliée, faite le 13 septembre, causa la joie la plus vive dans le camp des Prussiens, qui avaient beaucoup

Digitized by Google

souffert dans leurs retranchemens par les fatigues auxquelles il leur avait fallu se soumettre pour être toujours prêts, en cas d'attaque de la part de l'ennemi. Il est vrai qu'ils étaient soutenus par la présence de leur souverain, qui partageait avec eux toutes leurs peines et toutes leurs privations; mais une chaleur excessive avait occasioné dans le camp des maladies qui, jointes au manque de toutes provisions, à l'exception du pain, rendaient la condition des soldats affreuse. Aussi, à la nouvelle du départ des Autrichiens et des Russes poussèrent-ils des cris d'allégresse comme s'ils avaient remporté une victoire (1).

Frédéric, après qu'il fut délivré de ses ennemis, resta quatorze jours dans sa position à Buntzelwitz; ensuite, dans la vue d'en imposer à Laudon, et de le faire sortir de son camp, il prit le chemin de la Haute-Silésie, et s'éloigna de Schweidnitz de deux journées. Dès que Laudon connut ce mouvement du roi, au lieu de le suivre, il conçut le projet de mettre son absence à profit pour attaquer la forteresse importante

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

de Schweidnitz, à laquelle, après avoir détaché le général Draskowitz pour observer les Prussiens, il livra un assaut général pendant la nuit avec le reste de son armée. Le général Zastrow, gouverneur de la ville, quoique pris à l'improviste, fit tous les préparatifs qu'il put pour se bien défendre; mais en dépit de la bravoure qu'il y déploya, sa garnison était trop faible pour pouvoir tenir long-temps. Il n'avait même pas le nombre de canonniers nécessaire pour servir ses pièces. Après un combat sanglant de trois heures, les ouvrages furent tous emportés, et trois mille trois cents Prussiens faits prisonniers (1).

Les Russes, dont il y avait un corps attaché à l'armée de Laudon, et qui avaient été enivrés d'eau-de-vie par leurs chefs, s'élancèrent à l'assaut comme des furieux et avec une impétuosité désordonnée. Ils se trouvèrent tout à coup sur le bord d'un fossé plein d'eau; mais cet obstacle, qu'ils n'avaient pas prévu, ne les arrêta pas. Les premiers rangs furent poussés dans le fossé, où ils se noyèrent, et leurs camarades se firent de

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

leurs cadavres un pont sur lequel ils passèrent dans la place, y portant la désolation et criant à tue-tête : « Point de quartier (1) ! » Schweidnitz succomba, le 1er octobre, comme le jour commençait à poindre. On a reproché à Zastrow de ne s'être point mis en mesure pour une attaque. Il s'y attendait si peu qu'il était à un bal lorsqu'on l'informa de l'approche des Autrichiens (2).

Un revers si imprévu dérangea pour le reste de la campagne le plan que le roi de Prusse s'était proposé d'exécuter. Il fallut qu'il ne s'occupât uniquement qu'à conserver tout ce qu'il pourrait maintenir de forteresses et de terrain contre l'immense supériorité des ennemis. En conséquence, il s'établit dans un camp près de Strehlen, et renforça les garnisons de Neisse, Brieg, Cosel, Breslau et Glogau. De leur côté, les Autrichiens purent, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, prendre leurs quartiers d'hiver en Silésie (3).

Pendant que le roi de Prusse était campé sous

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.
(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.
(3) *Ibidem.*

Digitized by Google

les murs de Strehlen, il fut bien près d'être livré par trahison aux Autrichiens. Le traître qui se prêta à cette basse entreprise fut le baron de Warkotsch, gentilhomme silésien, dont les terres étaient près de Strehlen. Il était venu au quartier-général faire sa cour au roi, et en avait été fort gracieusement reçu. Cet accueil, loin de détourner Warkotsch de son infame dessein, ne fit que l'y confirmer, en le mettant à même d'observer jusqu'à quel point Frédéric négligeait les précautions pour sa sûreté, et de remarquer qu'un très petit nombre de soldats formaient sa garde ordinaire. Il fit part de son projet aux généraux autrichiens, qui l'y encouragèrent vivement et lui promirent une récompense de cent mille ducats. Un prêtre, nommé Schmidt, fut aussi du complot; et il fut convenu que le roi de Prusse serait enlevé pendant la nuit à travers un bois qui était proche de son quartier-général et qui conduisait à celui de Laudon. L'exécution de cette entreprise devait être confiée à une troupe de hussards autrichiens, commandés par un chef déterminé. Les détails du plan étaient discutés et arrangés par lettres entre Warkotsch et

Digitized by Google

Schmidt. L'homme qui les portait eut enfin quelques soupçons sur cette foule de messages qu'on lui faisait faire. Il ouvrit une lettre qui en contenait assez pour le mettre au fait de ce que l'on méditait, et, saisi d'horreur, il la porta sur-le-champ à Frédéric, qui échappa ainsi au plus grand danger qui l'eût jamais menacé. Warkotsch et Schmidt s'échappèrent par une fenêtre au moment où on allait les arrêter. Les biens de Warkotsch furent confisqués; et les deux traîtres furent exécutés en effigie. Lorsqu'on apporta la sentence à Frédéric, pour qu'il la signât, il dit en riant : « Je consens que cela soit, car les portraits ne valent sans doute pas mieux que les originaux (1). » Peu après le roi de Prusse mit ses troupes en quartiers d'hiver le long de l'Oder, depuis Brieg jusqu'à Glogau, et il s'établit lui-même à Breslau.

Le seul autre évènement remarquable de la campagne de 1761 fut le siège de Colberg, forteresse située en Poméranie, sur le bord de la Baltique, et qui était bloquée par les Russes sous

(1) ARCHENHOLZ, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

les ordres de Romanzow. Dès les premiers jours de septembre ils commencèrent leurs attaques ; mais le prince Eugène de Wurtemberg s'était posté si habilement, que pendant longtemps les Russes ne purent gagner le moindre avantage. Cependant ils furent plus heureux contre le général Werner, qu'ils prirent ainsi que le corps qu'il commandait. Au commencement d'octobre, le général Platen arriva avec un renfort au camp du prince de Wurtemberg; mais d'un autre côté, une armée, commandée par le prince Dolgoroucki, se joignit à celle de Romanzow. Les manœuvres des deux partis, c'est-à-dire celles des Russes pour faire le siège de Colberg en règle, et celles des Prussiens pour s'y opposer, durèrent quelque temps sans succès marquans ni d'un côté ni de l'autre; mais elles firent infiniment d'honneur à l'habileté et à la vaillance des Prussiens, qui, avec des forces si inférieures, tinrent en échec les armées immenses de leurs adversaires.

A la fin les Prussiens furent tellement affaiblis par leurs pertes d'hommes dans plusieurs affaires, que leurs ennemis réussirent à leur couper toute communication avec Colberg, et con-

Digitized by Google

séquemment à les empêcher d'y faire entrer des vivres (1). Les Russes attaquèrent alors la ville, et la firent sommer de se rendre. L'officier chargé de cette mission fut reçu par le commandant, Heyden, en présence de quelques soldats de la garnison. « Camarades, leur dit Heyden, on nous somme de nous rendre ; qu'en pensez-vous ? » — « N'en faites rien, notre colonel, répondirent-ils ; nous nous défendrons tant qu'il nous restera de la poudre et du pain. » Heyden renvoya sur-le-champ l'officier avec cette réponse. Vers le milieu de novembre, le prince Eugène de Wurtemberg tenta de rétablir ses communications avec Colberg, pour jeter des provisions et des secours dans la place ; mais les Russes, qui recevaient continuellement de nouveaux renforts, étaient trop nombreux pour qu'il songeât à les attaquer, et il fut obligé de se retirer, non sans difficulté, à Stargard. Frédéric envoya aussi des munitions de bouche et des renforts à Colberg, mais ils ne parvinrent jamais à leur destination, et tandis que la famine commençait à se faire

(1) Muller, *Histoire des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

sentir vivement dans la place, la flotte qui bloquait la forteresse par mer répandait l'abondance parmi les assiégeans.

Heyden continuait néanmoins de se défendre ; et, tirant parti de la rigueur de la saison, il fit verser sur les remparts de l'eau qui gelant aussitôt, les rendit assez glissans pour empêcher l'escalade (1). Tant que le pain dura, bien que la ration en fût réduite à une livre par jour pour chaque soldat, le brave Heyden se défendit avec succès. A la fin, cette dernière ressource venant aussi à lui manquer, il fut contraint, à son grand chagrin, le 16 décembre, d'ouvrir les portes aux Russes, qui se trouvèrent par là, et pour la première fois, pouvoir prendre leurs quartiers d'hiver en Poméranie et dans la nouvelle Marche de Brandebourg.

Les troupes du prince Eugène de Wurtemberg étaient alors dans le duché de Mecklembourg; et celles du général Platen et du prince Henri de Prusse en Saxe, où ce prince s'était glorieusement maintenu, quoique sur la défensive,

(1) Vie de Frédéric II.

Digitized by Google

pendant toute cette campagne contre les Autrichiens commandés par le maréchal Daun, contre l'armée de l'Empire sous les ordres des généraux Serbelloni et Stolberg, et enfin contre les Saxons, qui avaient leur propre prince, Albert, à leur tête (1).

La campagne des Suédois contre les Prussiens ne fut remarquable, cette année, par aucun évènement important ; quoiqu'il y eût eu plusieurs affaires partielles et indécises entre Ehrenschwerd, général des premiers, et les généraux Stutterheim et Belling, qui commandaient les derniers. Vers ce temps on découvrit un complot, dont l'objet était de livrer la forteresse importante de Magdebourg aux Autrichiens. Magdebourg était vraiment la citadelle de la monarchie prussienne, et la perte de cette place aurait eu les conséquences les plus désastreuses pour Frédéric, qui par là se serait très probablement trouvé forcé de finir la guerre sur-le-champ et aux conditions qu'il aurait plu à ses impitoyables

(1) Muller, *Histoire des guerres de Frédéric-le-Grand.* — Essai sur la vie et le règne de Frédéric-le-Grand, par l'abbé Denina. — Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

ennemis de lui imposer. Cette ville contenait les archives publiques, le trésor du roi, et une grande quantité d'effets précieux appartenant à des citoyens qui, de tout le pays voisin, les y avaient apportés pour les mettre en sûreté. C'était, en outre, le principal magasin des munitions de guerre et de bouche des diverses armées prussiennes. Rien ne pouvait être plus fatal au roi que la perte de cette place.

Ce projet avait été formé par Frédéric baron de Trenck, dont la malheureuse histoire a été rapportée dans une autre partie de cet ouvrage, et qui était alors chargé de chaînes et détenu dans un cachot isolé, sous les fortifications de la ville. Au moyen de quelque argent qu'il avait obtenu de ses amis à Vienne et à Berlin, il avait employé son activité infatigable à se mettre en communication avec des officiers autrichiens, qui étaient prisonniers de guerre, et il avait tout préparé pour sa propre évasion en sapant les remparts. Le plan dont on était convenu était de mettre en liberté les prisonniers autrichiens, au

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

nombre de seize mille, et de se rendre maîtres par leur aide de la garnison, qui, dans ce moment-là, n'était guère composée que de neuf cents hommes; plusieurs desquels, y compris même quelques officiers, étaient en bons termes avec Trenck. La découverte de ce complot formidable fut due à la perfidie de quelques-uns des complices à qui Trenck avait écrit à Vienne, et qui envoyèrent sa correspondance au roi de Prusse (1). Ainsi Magdebourg fut sauvé, et Trenck surveillé de plus près que jamais.

(1) Mémoires de Frédéric baron de Trenck.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Mort de l'impératrice de Russie. — Le nouvel empereur assiste Frédéric. — Alliance de la Prusse et du khan des Tartares. — Dispositions hostiles du gouvernement anglais envers Frédéric. — Paix entre la Prusse et la Suède. — Opérations des différentes armées. — Assassinat de l'Empereur de Russie. — Combat de Reichenbach. — Frédéric reprend Schweidnitz. — Bataille de Freyberg. — Campagne du prince Ferdinand. — Suite des succès des Prussiens. — Paix de Hubertsbourg. — Réflexions sur la guerre de Sept ans.

L'année 1762 commença par un événement si favorable à la Prusse qu'on peut le regarder comme une compensation tout à fait complète, non seulement de la perte de Schweidnitz et de Colberg, mais aussi de l'état d'épuisement total auquel la monarchie prussienne était réduite. Le 8 janvier 1762 mourut l'implacable ennemie de

Digitized by Google

Frédéric, Elisabeth, impératrice de Russie (1). Le roi de Prusse s'était attiré dans le principe son hostilité personnelle par quelques sarcasmes qu'il avait hasardés sur ses mœurs et ses habitudes. Elle croyait aussi, et peut-être n'était-ce pas tout à fait sans raison, qu'il avait eu connaissance de certains complots contre sa couronne, découverts dans sa propre cour. Ces sentimens avaient été entretenus et augmentés par ses amans et ses ministres successifs que la cour de Vienne avait gagnés par ses largesses. Son neveu et successeur, l'infortuné Pierre III, différait entièrement d'elle à l'égard du roi de Prusse, dont il était l'admirateur le plus chaud et l'imitateur le plus minutieux. L'impératrice mourante, connaissant les dispositions où était son neveu, exigea du sénat un serment solennel de continuer la guerre et de ne point faire la paix avec la Prusse sans le concours des alliés (2).

(1) Élisabeth avait hérité de son père, Pierre-le-Grand, du talent de gouverner, et elle était en outre, distinguée par une qualité qu'il ne possédait pas, celle de la clémence. Son règne fut marqué par des améliorations de diverses espèces et d'une importance majeure pour la Russie.

(2) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

Cependant, comme d'usage envers tout souverain qui a voulu conserver sa puissance au-delà du tombeau, elle avait à peine fermé les yeux que ses ordres furent oubliés. Un des premiers actes du règne de Pierre fut de faire assurer Frédéric de son amitié par l'intermédiaire du comte de Hordt, officier suédois au service de Prusse, qui avait été fait prisonnier par les Russes deux ans auparavant, et traité avec une excessive rigueur sous le règne d'Elisabeth (1). Pierre, à son avènement, le mit en liberté, ainsi que tous les autres prisonniers prussiens, le combla de faveurs, et l'employa à transmettre à son maître les expressions de son dévoûment et de son admiration. Ceci fut suivi d'avantages plus solides. Les Russes et les Prussiens convinrent d'une suspension d'armes, et conclurent bientôt après un traité d'alliance. En même temps, une correspondance intime s'établit entre les deux souverains; Pierre devint même colonel d'un régiment au service de Sa Majesté prussienne, et en porta constamment l'uniforme, au grand mécon-

(1) Mémoires du comte de Hortz.

Digitized by Google

tentement de ses propres sujets. De plus, il baisait souvent le portrait du roi de Prusse, l'appelant son ami et son maître, et ne manquant jamais d'en faire les éloges les plus exagérés dans toutes les occasions (1).

Au commencement du printemps, les auxiliaires russes, commandés par Czernichef, et qui, au nombre de vingt mille hommes, étaient attachés à l'armée autrichienne de Laudon, reçurent l'ordre de s'en séparer, de marcher en Pologne, et enfin de se ranger sous les drapeaux de Frédéric. Les troupes russes évacuèrent au même moment la Prusse, la Poméranie, la Nouvelle-Marche de Brandebourg, et rendirent Colberg. Ce passage de l'hostilité à l'amitié fut si soudain et parut si merveilleux, que les officiers autrichiens prisonniers à Breslau, qui en furent témoins, ignorant les causes de cet événement, doutèrent quelque temps de sa réalité. Lorsqu'ils virent Czernichef et les autres généraux russes arriver dans cette ville pour faire leur cour au roi de Prusse, ils s'imaginèrent que ce n'étaient

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

vraiment que des officiers prussiens que l'on avait revêtus d'uniformes et d'ordres russes, pour faire croire aux dispositions amicales de la Russie (1).

Un peu avant que ce changement favorable ne fût survenu dans les relations de la Prusse et de la Russie, Frédéric qui, dans sa situation critique, s'attachait à la moindre chance de secours, quelque incertaine qu'elle fût, avait contracté une alliance avec le khan des Tartares. Ce prince barbare s'engagea, pour un certain subside, à faire une incursion en Russie. Les événemens qui suivirent dispensèrent le roi de réclamer l'exécution de cet accord. Frédéric négocia aussi avec le grand-seigneur, dans la vue d'obtenir qu'il fît une diversion en attaquant les provinces autrichiennes contiguës à l'empire turc. Il réussit au point que le gouvernement ottoman assembla une armée considérable sur la frontière, près de Belgrade; bien que sans hostilités actives, cette démonstration causa de vives inquiétudes à la cour de Vienne (2).

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

D'un autre côté, les dispositions du cabinet anglais devenaient chaque jour moins favorables à la Prusse. Pitt, dégoûté de l'influence et de la politique de lord Bute, avait donné sa démission. Lord Bute, dont l'objet était d'obtenir la paix à quelque prix que ce fût, ne cessait de viser, comme on l'a déjà dit, à la ruine de Frédéric. Dans cette vue il entama des négociations avec les diverses cours; mais la manière dont il s'y prit trahit aussitôt son ignorance et son incapacité. Il chargea le prince Gallitzin, ambassadeur de Russie à Londres, de faire savoir à l'Empereur que, quelques parties des territoires prussiens qu'il désirât, l'Angleterre lui promettait de les lui faire avoir, pourvu qu'il continuât de laisser agir ses troupes avec les Autrichiens (1). Pierre fut si indigné de cette proposition, qu'il envoya sur-le-champ la dépêche qui la contenait au roi de Prusse (2). Lord Bute proposa en outre à la cour de Vienne de faire avec l'Angleterre une paix dont la Prusse serait exclue. Il offrit aussi

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

(2) Dans les papiers Mitchell, déposés au musée britan-

Digitized by Google

de garantir à l'impératrice-reine celles des provinces prussiennes qu'il lui serait le plus agréable de posséder. A son grand étonnement, cette communication fut reçue avec froideur et refu-

nique, se trouve une lettre fort curieuse du chevalier Mitchell à lord Bute. La voici :

« Particulière et confidentielle.

» Breslau, le 3 mai 1762.

» MILORD,

» Deux jours après avoir eu mon audience du roi de Prusse, je reçus une visite du comte de Finckenstein, qui me dit qu'il avait l'agrément du roi son maître de me communiquer quelque chose d'important, à titre de *confidence*, et qui devait rester secret. Je lui répondis que j'étais fort obligé à Sa Majesté prussienne; qu'il pouvait l'assurer que je ne ferais point un mauvais usage de quelque chose qu'il lui plût de me confier. Le comte me lut alors un papier contenant la relation d'un entretien que votre seigneurie était supposée avoir eu avec le prince Gallitzin, aussitôt après la nouvelle de la mort de l'impératrice de Russie, et à l'époque où M. Wraughton fut nommé résident; le prince Gallitzin est censé avoir communiqué cet entretien à un ami intime, sous le sceau du secret. Lord Bute y aurait dit au prince Gallitzin, que M. Wraughton était envoyé en Russie avec ordre que lui et M. Keith aient à cultiver et à resserrer la bonne intelligence entre les deux cours, etc.; que l'une de ses instructions était de persuader à l'empereur de concourir

sée avec sécheresse; car Kaunitz, le ministre impérial, s'imagina que le dessein de lord Bute était de compromettre la cour de Vienne avec celle de Versailles. En même temps, la fierté autrichienne se crut insultée par cette proposition;

à une paix générale; et que pour y parvenir, on espérait que le czar ne retirerait pas ses troupes des territoires prussiens, car lord Bute ne pouvait croire que l'empereur préférât l'alliance du roi de Prusse à l'alliance naturelle de la maison d'Autriche; qu'en ne retirant point ses troupes, le roi de Prusse serait dans la nécessité de faire des cessions considérables à la maison d'Autriche; que l'intention de l'Angleterre n'était pas de faire éternellement la guerre pour plaire au roi de Prusse; qu'elle ne voulait que le sauver, mais qu'elle désirait que ce prince pût être amené à faire des concessions considérables; qu'environ six semaines avant ledit entretien, on avait écrit à M. Mitchell de sonder les ministres prussiens à Magdebourg sur les cessions qu'ils seraient disposés à faire; que l'on n'avait point encore de réponse, mais que lord Bute ne s'attendait pas à ce qu'elle fût favorable, etc. » . . . .

« Je n'ai plus qu'une chose à ajouter, et c'est que l'on m'informe, qu'en apprenant cette nouvelle, sa Majesté prussienne est devenue presque furieuse, et que même encore à présent elle ne peut en parler avec calme.

« Je suis, etc., etc.

« André MITCHELL.

« Au comte de Bute. »

et la réponse aux avances faites par l'Angleterre fut que l'impératrice-reine était assez puissante pour se faire raison de ses prétentions. Une négociation fut aussi entamée entre la France et l'Angleterre, où M. de Bussy vint pour la conduire pendant que M. Hans Stanley fut envoyé à Paris avec des instructions semblables.

La paix entre la Russie et la Prusse fut suivie de celle entre la Prusse et la Suède; et ce changement dans la situation de Frédéric obligea ses ennemis, au commencement de la campagne, à prendre une leçon de sa conduite pendant la campagne précédente, et à se tenir sur la défensive (1).

Au mois de mai, Frédéric assembla ses troupes dans le camp de Betlern. Son neveu, le jeune prince Frédéric-Guillaume qui, dans la suite, lui succéda sur le trône, fit cette année sa première campagne sous les yeux du héros son oncle. En Saxe, le prince Henri ayant réuni à ses forces celles du général Belling, qui, après la cessation des hostilités par les Suédois, avait pu quitter le territoire de Mecklenbourg, se porta en avant,

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

et par un mouvement des plus habiles il empêcha la jonction des Autrichiens et des troupes de l'empire commandées par Serbelloni. Dans le cours de ses manœuvres il attaqua Serbelloni, lui prit quinze cents hommes et trois canons; puis il établit ses quartiers près de Freyberg. Serbelloni, jaloux de réparer sa défaite, attaqua bientôt après les avant-postes du prince; mais il fut repoussé avec une perte de mille hommes (1). Au commencement de juin, le roi de Prusse s'étant fait joindre par les Russes sous Czernichef, ainsi que par les corps du prince Eugène de Wurtemberg et du duc de Bevern, qui étaient arrivés du Mecklenbourg et de la Poméranie, marcha sur Schweidnitz, et réussit à déloger Daun d'une position presqu'inexpugnable près de Burkersdorf. Dans cette occasion, les Autrichiens perdirent quatorze cents hommes tués, huit cents faits prisonniers, et quatorze canons; et Daun fut obligé de se retirer dans les montagnes jusqu'à Taunhausen (2).

(1) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.* — Archenholz, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

(2) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le Grand.*

Digitized by Google

Ce dernier exploit eut lieu au moment où Frédéric venait d'apprendre une révolution fatale à ses intérêts, et qui venait d'éclater en Russie. Pierre III, qui avait annoncé son intention de marcher en personne pour prendre part à la campagne du roi de Prusse, fut détrôné le 9 juillet, et sa femme, Catherine, déclarée impératrice de Russie. Les militaires et les prêtres s'étaient unis dans cette conspiration contre leur souverain, dont les innovations leur avaient déplu (1). L'impératrice Catherine, d'un autre côté, avait acquis une grande popularité; et la haine du peuple et des nobles contre Pierre s'était accrue par ses mauvais procédés pour elle. Pendant quelque temps elle supporta tout avec patience; mais à la fin ses menaces de la répudier, de l'enfermer dans un couvent, et de priver son fils de la succession, la décidèrent à se joindre aux conspirateurs; la révolution fut consommée par l'assassinat de l'infortuné monarque. Catherine, qui eut tout d'abord l'intention de reprendre les hostilités contre le roi de Prusse, fit expédier sur-le-champ à Czernichef l'ordre de se séparer

(1) Rulhière, Histoire de la révolution de Russie.

Digitized by Google

des troupes prussiennes et de conduire les siennes en Pologne (1).

Ce fut pendant les trois jours donnés à Czernichef pour quitter l'armée prussienne, que Frédéric remporta sur les Autrichiens l'avantage dont il vient d'être fait mention. « Ces trois jours, comme il le dit lui-même en expliquant son plan, étaient précieux; il fallait les mettre à profit pour frapper quelque coup décisif. La présence des Russes en imposait aux Autrichiens, qui ignoraient encore la révolution qui venait d'arriver. Il fallait reprendre Schweidnitz, ou se résoudre à n'avoir des quartiers que le long de l'Oder, comme l'année passée. Si cette campagne s'écoulait infructueusement, les efforts qu'on venait de faire pour reconquérir la moitié de la Silésie se trouvaient perdus, et tout espoir de faire la paix s'évanouissait entièrement. Ces raisons déterminèrent le roi à donner quelque chose au hasard, et à agir avec plus de témérité et d'audace qu'il n'aurait fait dans des conjonctures plus favorables (2). »

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.
(2) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

Les Russes s'étaient persuadés que les innovations tentées par Pierre III, et qui avaient excité un mécontentement si général, lui avaient été suggérées par son mentor prussien ; aussi l'animosité contre ce dernier était-elle à son comble dans tout l'empire. La nouvelle impératrice se laissa d'abord aller au torrent, envoya à son général les ordres dont il a été question, et déclara Frédéric, dans un manifeste qu'elle publia, « le plus dangereux ennemi de la Russie. » Cependant, cette condamnation du roi de Prusse avait à peine paru, que Catherine trouva parmi les papiers du feu roi et lut la correspondance de Frédéric avec lui. Elle découvrit alors que Frédéric non-seulement donnait à son allié impérial les plus sages avis sur la manière de gouverner, et qu'il blâmait les changemens opérés par Pierre contre le vœu de ses sujets, mais qu'il avait aussi conseillé à l'Empereur de se bien conduire envers elle; et qu'il l'avait même conjuré, s'il ne pouvait lui témoigner de la tendresse, de la traiter au moins avec le respect et les égards dus à son rang. Catherine en fut, dit-on, touchée jusqu'aux larmes. Elle montra ces lettres aux principaux

Digitized by Google

personnages de sa cour, qui reconnurent tous l'injustice de leur prévention contre le souverain prussien (1). Elle résolut, en conséquence, de maintenir le traité qui existait avec ce prince; mais elle n'en retira pas moins ses troupes de l'armée prussienne, et s'arrêta au parti d'observer la neutralité, quant aux opérations de la guerre; ne voulant point, dès le commencement de son règne, s'engager dans des hostilités avec l'Autriche (2).

Le premier événement important de la campagne fut le combat de Reichenbach, qui eut lieu le 16 août entre les Autrichiens et les Prussiens. Daun avait pour but principal de délivrer Schweidnitz. Il crut avoir trouvé l'occasion de détruire le corps commandé par le duc de Bevern, qui occupait une position séparée du reste de l'armée prussienne. Un tel résultat aurait complètement dérangé les plans de Frédéric pour toute la campagne. Daun envoya les généraux Lascy, Beck, O'Donnell et Saint-Ignon avec

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

des corps particuliers, attaquer le duc de Bévern de tous les côtés à la fois. Le duc les reçut avec habileté et avec fermeté; mais il était sur le point de succomber sous les assauts d'ennemis si supérieurs en nombre, lorsque l'arrivée d'un renfort inattendu changea la face des affaires. Frédéric, devinant les intentions de Daun avant qu'elles fussent exécutées, avait détaché le prince de Wurtemberg avec toute sa cavalerie au secours du duc de Bévern (1). Le prince de Wurtemberg tomba sur les troupes d'O'Donnell qu'il culbuta; et l'artillerie légère des Prussiens paraissant en ce moment, suivie de Frédéric en personne à la tête d'un corps d'infanterie, les Autrichiens furent forcés sur tous les points de se retirer, et de regagner leur camp, laissant derrière eux douze cents hommes tués ou blessés, quinze cents prisonniers, et sept étendards. La perte des Prussiens fut de mille dix hommes tués ou blessés. Le lendemain l'armée autrichienne se retira à Glatz (2).

Le combat de Reichenbach décida du sort de Schweidnitz ; car toute communication étant

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.
(2) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

dès-lors coupée entre l'armée autrichienne et la forteresse, le brave commandant Guasco fut à la fin obligé de capituler. Le siége durait depuis soixante-quatre jours, pendant lesquels l'attaque et la défense avaient été conduites avec beaucoup d'habileté, lorsqu'un grand magasin à poudre venant à sauter détruisit une partie des fortifications; on résolut alors de donner un assaut général; mais Guasco ne l'attendit point. Le 10 octobre il demanda à capituler; il se rendit, et deux cent dix-huit officiers et neuf mille hommes furent faits prisonniers. La perte des Autrichiens, pendant le siége, en hommes ou blessés, s'éleva à trois mille cinq cents, celle des Prussiens à trois mille trente (1).

Lorsque le général Guasco et ses officiers allèrent rendre leurs devoirs au roi de Prusse, ce prince leur dit : « Messieurs, vous avez donné un brillant exemple à ceux qui voudront défendre des forteresses; votre défense m'a coûté en tout plus de huit mille hommes. » Ce calcul de Frédéric comprenait naturellement les escarmouches et les affaires auxquelles son vif désir de se ren-

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

dre maître de Schweidnitz avait donné lieu (1).

Aussitôt après avoir obtenu cet important résultat, le roi de Prusse laissa le duc de Bevern en Silésie pour couvrir cette province, et vola en Saxe au secours de son frère le prince Henri, se faisant devancer par le général Schmettau. Laudon resta opposé au duc de Bévern; ils conclurent bientôt une trève entre eux, et Daun marcha en Saxe, où Serbelloni et le prince de Stolberg commandaient l'armée de l'Empire, à laquelle s'était joint un corps considérable de troupes autrichiennes. Ils avaient déposté un moment le prince Henri de son camp à Freyberg; mais ils ne jouirent pas longtemps de ce succès. Le prince Henri s'avança de nouveau pour livrer bataille; aidé du général Seidlitz, il commença par chasser devant lui les troupes légères des Autrichiens. Ensuite, dès qu'il fit jour, il attaqua l'armée austro-impériale dans ses retranchemens. L'action dura jusqu'à deux heures après midi que l'armée des alliés lâcha le pied, et s'enfuit jusque derrière la ville de Freyberg qu'elle

(1) L'art de vérifier les dates.

Digitized by Google

abandonna, et même au-delà de la Mulde. Les Prussiens eurent à la bataille de Freyberg, deux mille quatre cents hommes tués ou blessés; les alliés y perdirent trois mille hommes tués ou blessés, quatre mille prisonniers, vingt-huit canons et neuf étendards (1).

On dit que lorsque le prince Henri de Prusse eut attiré l'ennemi dans la position qui lui paraissait la plus convenable pour l'attaquer, il expédia un courrier à son frère pour le prier de lui envoyer dans le moindre délai du renfort; Frédéric répondit qu'il avançait en personne à son secours. Il est difficile de décider si le prince Henri voulut avoir seul tout l'honneur de la victoire qu'il espérait remporter, ou s'il vit que, pour peu qu'il différât son attaque, les ennemis pourraient bien lui échapper. Peut-être même ces deux causes réunies le déterminèrent-elles : quoi qu'il en soit, il livra bataille sans plus attendre, et Frédéric n'arriva à Freyberg que le lendemain de la victoire. Ainsi fut exclusivement dû au prince Henri de Prusse l'honneur de terminer les victoires de la guerre de sept ans par un

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

combat des plus glorieux pour lui et pour les armes prussiennes (1).

Le prince Albert de Saxe, qui avait été détaché par Daun, avec des renforts, pour aller se joindre à l'armée de l'Empire, arriva aussi trop tard. Les calomniateurs de Frédéric ont dit qu'il avait vu d'un œil d'envie la victoire de son frère; mais ses propres lauriers étaient si nombreux et si glorieux, que l'on se refuse à croire qu'il ait pu être accessible à un tel sentiment; et, en effet, rien n'est plus opposé à cette supposition que les éloges qu'il fait de cette victoire, ainsi que du prince qui l'avait remportée, dans sa propre histoire de la guerre. Il avait coutume de dire en parlant de ses propres actions et de celles de ses différens généraux pendant la guerre de sept ans : « Mon frère Henri est le seul de nous qui n'ait jamais commis de faute (2) ! »

La bataille de Freyberg fut livrée le 29 octobre. Dès ce moment la prompte conclusion de la guerre devint certaine, et les succès soutenus

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

des armes prussiennes contribuèrent à la hâter. Le prince Henri, après sa victoire, se porta en avant et repoussa l'armée de l'Empire en Bohême. Il détacha alors à sa poursuite un corps considérable de troupes sous les ordres du général Kleist, qui détruisit les grands magasins autrichiens de Saatz, et fit des courses jusqu'aux portes de Prague (1).

La campagne du prince Ferdinand de Brunswick avait été fort heureuse cette année. Il la commença par la prise de la forteresse d'Arensberg, et coupa ainsi la communication de l'armée française avec Cassel. Ce premier avantage fut suivi d'une victoire que le prince remporta à Wilhemstal sur les Français, commandés par Soubise et d'Estrées; il les repoussa jusque sous le canon de Cassel après leur avoir tué 4,000 hommes, et leur avoir fait un grand nombre de prisonniers. Le prince se conduisit avec une grande générosité envers les officiers Français, qui avaient perdu tous leurs équipages (2).

Comme le grand objet de Ferdinand était de

(1) MULLER, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*
(2) ARCHENHOLZ, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google

se rendre maître de Cassel, il tourna ensuite toute son attention à couper la communication de cette ville avec Francfort. Pour y parvenir, il attaqua le corps de troupes commandé par le comte de Rochambeau, le mit en fuite, et s'empara des magasins français à Rottenbourg. Vers la fin de juillet il défit le prince Xavier de Pologne près de Lutternberg. Le jeune prince Frédéric de Brunswick remporta aussi un avantage sur un corps ennemi à Kratzenberge. Ces pertes réitérées affaiblirent tellement l'armée française, que le prince de Condé, qui avait un commandement à part dans le district du Bas-Rhin, se hâta de venir la renforcer. Le prince héréditaire de Brunswick alla à sa rencontre et l'attaqua le 1er septembre dans sa position à Johannisberg. La fortune sembla se déclarer au commencement contre les Français : mais leur position avantageuse, et le découragement répandu parmi les assaillans par une blessure que reçut le prince héréditaire, décidèrent la victoire en leur faveur. Les armées françaises se réunirent ensuite, et prirent le château d'Arenembourg sur l'Ohme, après une bataille longue et indécise avec les

alliés pour la possession du pont de cette rivière. Le prince Ferdinand termina tout à la fois la campagne et la guerre par la prise de Cassel, qui fut forcé de se rendre faute de vivres, deux jours avant que les préliminaires de paix ne fussent signés entre l'Angleterre et la France. Le prince Ferdinand prit bientôt après congé de son armée, et finit ainsi sa brillante carrière militaire.

Cependant le cabinet anglais dirigé par lord Bute avait tout à fait abandonné les intérêts du roi de Prusse, et signé, conformément à ses propres vues, le 3 novembre, les articles préliminaires d'un traité de paix avec la France (1) et l'Espagne. Cette paix, qui ne procurait certainement pas à l'Angleterre les avantages auxquels elle pouvait prétendre après les succès qu'elle avait eus dans le cours de la guerre, fit dire à Algarotti, que « les Anglais faisaient la guerre comme des lions, et la paix comme des agneaux.»

(1) Voltaire a remarqué avec vérité, que « la France, par son alliance avec l'Autriche, avait perdu en six ans plus d'hommes et d'argent que ne lui en avaient coûté toutes les guerres qu'elle avait soutenues contre cette maison.

Digitized by Google

Lorsque les ministres de l'Angleterre abandonnaient les intérêts de leur propre pays, on ne pouvait supposer qu'ils voulussent s'occuper de ceux d'un allié. Le roi de Prusse se plaignit avec raison de l'abandon où on le laissait, et des stipulations du traité par lesquelles il était permis aux Français d'occuper les pays de Clèves et de Gueldre. Dans cette situation il désira plus vivement que jamais de forcer la cour impériale à terminer la guerre. L'Autriche se trouvait délaissée par la Russie, la Suède et la France; et cette dernière puissance se montrait empressée à interposer sa médiation entre l'impératrice-reine et le roi de Prusse.

Ainsi, les seuls alliés qui restassent à l'impératrice-reine étaient les états de l'Empire, qui étaient très fatigués de la lutte. Afin d'accroître leur désir de la paix, Frédéric envoya le général Kleist ravager leurs territoires. Les Prussiens se répandirent dans tout le cercle de Franconie, prirent Bamberg, levèrent de fortes contributions sur Nuremberg et portèrent l'alarme jusqu'à Ratisbonne (1). Ces actes de violence furent

(1) Histoire de la guerre de Sept ans, par Frédéric II.

Digitized by Google

accompagnés de menaces plus inquiétantes encore. En effet, les citoyens de Ratisbonne ayant envoyé une députation au baron de Plotho, ministre prussien auprès de la diète impériale, pour obtenir la protection de son souverain, il les informa « que comme toutes les déclarations de son maître aux états de l'Empire n'avaient produit aucun effet, il était résolu d'employer désormais des moyens plus efficaces pour les forcer à rappeler leurs troupes de l'armée autrichienne, et qu'il faisait marcher, à cet effet, trois corps différens dans l'Empire; dont l'un était déjà entré en Franconie, le second prenait la route de la Souabe, et le troisième passerait par la Bavière; qu'ils useraient partout des droits de la guerre; mais que pour la diète de l'Empire, il avait l'ordre d'assurer qu'elle ne serait pas troublée un seul instant (1). »

Cette tactique du roi de Prusse eut l'effet désiré : les princes et les états d'Allemagne convinrent de signer une déclaration de neutralité, afin

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III. —Histoire de la guerre, par Entick.

Digitized by Google

de se garantir de l'invasion. Les Autrichiens, ainsi laissés à eux-mêmes, furent forcés de suivre leur exemple, quelque répugnance qu'ils éprouvassent à le faire. Un armistice fut conclu à la fin de novembre entre eux et les Prussiens; et le roi de Prusse prit ses quartiers d'hiver à Leipsick (1). L'armistice fut suivi de négociations pour la paix, que l'impératrice malgré ses répugnances était réduite à désirer (2). Jamais traité de paix, terminant une guerre si longue et si acharnée, ne fut négocié et conclu avec moins de formalités. Le roi de Prusse y employa le baron de Hertzberg, sous le titre de secrétaire de légation, qui conféra avec le sieur Collenbach, nommé par l'Autriche, et le sieur Fritsch, nommé par la Saxe. Ces conférences furent bien différentes de celles de ces nombreux ambassadeurs et plénipotentiaires, qui s'étaient assemblés pour discuter la paix de Westphalie et celle d'Utrecht; mais il est probable que le petit nombre des personnes qui, dans cette occasion eurent à traiter

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.
(2) Muller, *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

ensemble, facilita et hâta la décision des différens points en discussion (1).

La paix de Hubertsbourg, qui porta le nom d'un château où elle fut conclue près Dresde, fut signée le 15 février 1763. A cette occasion Frédéric écrivit à son ami le marquis d'Argens : — « La meilleure chose que j'aie maintenant à vous apprendre, mon cher marquis, c'est la paix ; il est juste que les bons citoyens et le public s'en réjouissent. Pour moi, pauvre vieillard, je retourne dans une ville dont je ne connais plus que les murailles, où je ne retrouverai personne de mes amis, où des devoirs nombreux et difficiles m'attendent, et où je laisserai bientôt mes vieux os dans un asile qui ne sera troublé ni par la guerre, ni par les calamités, ni par la méchanceté des hommes (2). »

Il fut convenu par la paix de Hubertsbourg que le roi de Prusse garderait la Silésie, ainsi que toutes les autres provinces qui lui appartenaient avant la guerre. La cour de Vienne voulut en excepter la forteresse et le comté de Glatz ; mais

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II.
(2) Correspondance de Frédéric II, roi de Prusse.

Digitized by Google

Frédéric l'obligea par sa fermeté à renoncer à toute prétention à ce territoire. Les autres puissances rentrèrent aussi en possession des pays qui étaient à elles avant les hostilités ; et chacune des parties intéressées renonça à toute espèce d'indemnité pour les pertes qu'elles avaient supportées pendant la guerre.

Si nous reportons nos regards sur la guerre de Sept ans, une des circonstances les plus remarquables qui se présentent à nous, c'est l'état des finances du roi de Prusse, dont les ressources pécuniaires, comparées à celles des grandes puissances de l'Europe, étaient extrêmement limitées. Car tandis que les finances autrichiennes étaient dans le plus grand désordre, et le trésor vide, malgré tous les emprunts et les impôts que l'on avait pu imaginer, tandis que la détresse et la disette d'argent étaient encore bien plus sensibles en France, Frédéric n'avait jamais été embarrassé pour les fonds nécessaires à ses diverses entreprises ; et cela, sans faire d'emprunts, ni faire peser sur ses sujets aucun nouvel impôt durant tout le cours de cette guerre (1).

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

Les contributions tirées de la Saxe et les subsides anglais lui furent sans doute d'un très grand secours ; mais ces ressources, sans l'admirable talent qu'il possédait si éminemment en matières de finances, auraient été bien au dessous de ses besoins ; surtout quand on considère que la plus grande partie de ses états fut dévastée, et rendue incapable de contribuer en aucune façon au trésor public ; et qu'en outre, suivant des calculs exacts, la guerre de Sept ans lui a coûté cent quatorze millions de francs (1).

L'historien contemporain et national de cette guerre, témoin oculaire des misères qu'il décrit, fait ainsi le tableau de l'état du pays à cette époque : « L'Allemagne avait prodigieusement souffert pendant cette guerre. Des provinces entières avaient été dévastées ; et dans celles-là même qui ne l'avaient pas été le commerce et l'industrie avaient disparu, malgré les sommes immenses que la France, l'Angleterre, la Russie et la Suède y avaient versées, soit par leurs armées, soit au moyen des subsides. On fait monter ces

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

sommes à cinq cents millions d'écus de l'Empire. Une grande partie de la Poméranie et du Brandebourg était changée en désert. Il y avait des provinces dans lesquelles on manquait d'hommes, et où les femmes étaient obligées de conduire la charrue. Dans d'autres, elles étaient aussi rares que les hommes. On rencontrait à chaque instant de grands espaces de terre, où l'on n'apercevait aucune trace de sillons ; et les fertiles plaines de la Germanie, le long de l'Oder et du Wéser, ne présentaient plus que l'aspect aride des déserts de l'Ohio et de l'Orénoque. Un officier écrivit qu'il avait traversé sept villages dans la Hesse, et n'avait rencontré qu'une seule personne : c'était un curé (1). »

Tels furent quelques uns des fruits amers d'une guerre née de l'ambition et de la vengeance, et commencée par les souverains, qui la firent avec une telle indifférence pour la vie et les biens de leurs sujets, et une telle insouciance des conséquences, qu'elle est vraiment digne des siècles les plus barbares. Elle fut prolongée aussi long-

(1) Archenholz, Histoire de la guerre de Sept ans.

Digitized by Google

temps que les moyens en restèrent aux belligérans; et lorsqu'un épuisement total les força à la conclure, il se trouva que pas un souverain n'y avait gagné ou perdu, et qu'il n'en résultait que l'énorme perte de sang et d'argent qui était retombée également sur tous. L'alliance gigantesque formée au commencement de la guerre contre le souverain de Prusse, resta néanmoins avec la honte de n'avoir pu vaincre un prince qui lui était si inférieur en force et en puissance; tandis que Frédéric, en résistant seul aux attaques vindicatives de ses ennemis, s'est acquis une réputation de sagesse, de valeur et de constance, telle qu'on peut dire en toute assurance qu'aucun autre héros des temps passés ou modernes n'en a jamais obtenu de semblables.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

1763 — 1777.

DEPUIS LA PAIX DE HUBERTSBOURG JUSQU'À LA CONCLUSION DU PARTAGE DE LA POLOGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Frédéric répare les ravages de la guerre dans ses états. — Améliorations diverses. — Il se concilie l'affection des Silésiens. — Il refond la monnaie. — Les militaires sont récompensés. — D'Alembert à Postdam. — Le grand Seigneur envoie un ambassadeur à Berlin. — Stanislas Poniatowski est fait roi de Pologne. — Famille royale de Prusse. — Mort du jeune prince Henri. — Comparaison de Frédéric et de son frère Henri. — Le prince Ferdinand. — La duchesse de Brunswick. — La reine de Suède. — La princesse Amélie. — Frédéric Guillaume. — Helvétius à Berlin. — Nouveau système de douanes en Prusse.

La conclusion de la guerre permit à Frédéric de retourner dans sa capitale, d'où il avait été ab-

Digitized by Google

sent plus de six ans. Il arriva à Berlin le 30 mars 1763, et y fut reçu avec de grandes marques de joie, qui durent lui être d'autant plus douces qu'il savait bien qu'elles partaient véritablement du cœur de ses sujets (1). Les illuminations et les fêtes de diverses sortes durèrent plusieurs jours; partout où il parut il fut salué du cri d'amour de « *Vive notre roi et notre père!* » Ces démonstrations de joie publique et d'attachement réciproque entre le monarque et son peuple ne furent pas plutôt satisfaites que Frédéric s'occupa de mériter le titre de tendresse que ses sujets lui avaient conféré, en adoptant toutes les mesures capables de réparer les maux produits par la dernière guerre.

Il vint au secours des villes et des districts qui avaient souffert le plus des ravages des armées ennemies, espérant les encourager par là à rebâtir leurs édifices ruinés; et par ses dons il vint aussi à l'aide des capitalistes et des marchands appauvris, et les excita à faire de nouveaux efforts. Dans cette distribution, Landshut reçut deux

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

cent mille écus ; Striegau, Halle et Halberstadt, quarante mille écus chacune ; Crossen, vingt-quatre mille ; Minden, vingt mille ; et diverses autres villes, de plus petites sommes. Il continua aussi les grands travaux publics, dont nous avons déjà parlé et qui avaient été commencés avant que la guerre n'éclatât ; et il fit entreprendre d'autres plus considérables encore. Le plus remarquable fut le grand canal de Bromberg, qui joint la Vistule à l'Oder; mais qui ne fut cependant exécuté que plus tard, après que Frédéric eut acquis par le partage de la Pologne les territoires qu'il traverse. On dit qu'il consacrait annuellement à ces dépenses environ dix millions de francs (1).

On calcule aussi que dans les dix premières années qui suivirent la paix de Hubertsbourg, le roi de Prusse établit deux cent soixante-quatre manufactures nouvelles dans un grand nombre desquelles on manufactura des objets dont la fabrication n'avait jamais été tentée auparavant dans ses états (2). Il fonda aussi à Berlin une banque, à

(1) 400,000 liv. ster. Annual register.

(2) Gillies, Tableau du règne de Frédéric II.

Digitized by Google

laquelle il fournit lui-même une partie du capital nécessaire (1). Poursuivant ce cours d'améliorations, il emprunta aux autres nations les branches d'industrie dans lesquelles elles excellaient. Ainsi, l'économie rurale, le système des fermes, et le mode suivi en Angleterre d'enclore et d'améliorer les terres, furent adoptés dans son royaume. Ce fut un fermier anglais qui entreprit le premier, sur la demande du monarque prussien, de rendre les sables de Brandebourg propres à l'agriculture. Il y planta des navets, qu'il laissa ensuite pourrir en terre; et il obtint par là une quantité de terre végétale suffisante pour y faire venir diverses espèces de pâturages. Ces expériences furent d'abord faites sur les domaines de la couronne et puis étendues aux terres des différens propriétaires (2).

Il s'occupa surtout de se concilier l'affection de ses sujets silésiens, et il y réussit complètement. Depuis les nobles, à qui il prêta et donna des sommes d'argent, pour les aider à se sortir des

(1) De la monarchie prussienne, par le comte de Mirabeau.
(2) Gillies, Tableau du règne de Frédéric II.

Digitized by Google

embarras pécuniaires où ils étaient plongés par le ravage de leurs terres pendant la guerre, jusqu'aux marchands, dont il rebâtit les maisons, et jusqu'aux fermiers et aux cultivateurs du sol, dont il favorisa et encouragea l'industrie, tous l'adoraient. Les prêtres catholiques eux-mêmes, qu'il traita avec douceur et avec égard, cessèrent d'être Autrichiens au fond de leur cœur; et devinrent d'aussi bons sujets du roi de Prusse que les habitans du Brandebourg (1).

Un des premiers actes de Frédéric après la paix, fut la restauration de la monnaie qui avait été altérée au commencement de la guerre; altération dont on ne peut défendre ni la bonne foi ni l'utilité, mais qui fut de tout temps la ressource favorite des princes despotiques, qui n'y voient qu'un moyen facile de s'enrichir, sans en prévoir ni en peser les conséquences pernicieuses. Dès que Frédéric se fut rendu maître de la Saxe, il fit battre à Dresde et à Torgau une très grande quantité de monnaie, dans laquelle l'alliage était dans la proportion des deux tiers, et le métal

(1) Gillies, Tableau du règne de Frédéric II.

Digitized by Google

précieux d'un seul (1). Cette opération frauduleuse fut faite sous la direction d'un marchand juif de Berlin, nommé Ephraïm. D'abord la nouvelle monnaie fut reçue sans difficulté; et Frédéric profita de cette facilité pour faire rentrer tout ce qu'il put de l'ancienne, alors en circulation. Cependant, la mauvaise monnaie tomba par degrés dans le discrédit qu'elle méritait; mais elle n'en fut pas moins la seule employée par le trésor royal pour ses paiemens, comme si elle eût été du meilleur aloi. Lorsqu'à la paix on fit de nouvelle monnaie, la mauvaise ne fut plus reçue ni au trésor, ni par aucun des receveurs royaux. Ceci occasionna des pertes considérables dans les fortunes des particuliers, affecta sensiblement le crédit public, et fit le plus grand tort au commerce des états prussiens dans toutes ses branches. La première mesure était extrêmement répréhensible; le mode adopté pour en faire cesser l'exécution, le fut encore davantage (2).

(1) En conséquence de ces proportions relatives, cette monnaie fut familièrement appelée : « Les tiers de Saxe. »

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

Frédéric n'oublia pas non plus tout ce que son armée victorieuse avait mérité de la patrie et de lui. Ceux de ses soldats qui avaient perdu la santé à son service furent récompensés par des places de diverses sortes, qui, dans certains cas, quoique fort satisfaisantes pour les soldats eux-mêmes, ne convenaient nullement à leurs habitudes ni à leur éducation. Ainsi Frédéric nommait souvent les guerriers invalides des maîtres de poste dans des villes de province; et comme beaucoup d'entre eux ne savaient ni lire ni écrire, il en résultait de grands inconvéniens pour le public (1). Toutes les fois qu'on s'en plaignait au roi, il répondait : « Que voulez-vous que j'y fasse ? je ne puis laisser mourir de faim mes vieux compagnons d'armes ! » A d'autres il faisait le don plus convenable de terres, y joignant en même temps quelques chevaux d'artillerie pour atteler à la charrue. Nous devons citer le magnifique hopital militaire qu'il fonda et dota à Berlin, avec cette inscription aussi belle que simple : « *Læso sed invicto militi* » (2).

(1) Towers, *Mémoires de Frédéric III.*

(2) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

Digitized by Google

Tout en jouissant ainsi des bienfaits de la paix, Frédéric n'oublia pas la possibilité d'une autre guerre. Il compléta ses régimens et mit son armée sur le pied de 200,000 hommes; force redoutable qu'il continua toujours de maintenir au complet (1). Au mois de mai ayant mis en train les divers arrangemens dont on vient de faire mention, il partit pour faire en personne une tournée d'inspection dans une partie de ses états. Il passa par la Poméranie, la Basse-Saxe, et la Westphalie; s'informant partout des désirs, soulageant les besoins, et encourageant l'industrie de son peuple. Il fut accompagné quelque temps du prince Ferdinand de Brunswick, avec qui il alla voir le champ de bataille de Minden. Dans les premiers jours de juin il se rendit à Wésel, où il était impatient d'examiner les fortifications. De cette dernière ville, il se transporta à Crevelt et à Clèves; puis à Hanovre et à Brunswick, d'où il retourna à Berlin (2).

Peu de temps après son retour, il reçut une

(1) Mémoire historique sur la dernière année de la vie de Frédéric II, par le comte de Hertzberg.

(2) Towers, Mémoires de Frédéric III.

visite du célèbre d'Alembert, jouissant alors de la plus haute réputation comme géomètre, et, ce qui alors était encore plus considéré, comme philosophe. Frédéric, qui, malgré les tracasseries de Voltaire pendant son séjour à Potsdam, avait été réellement piqué qu'il l'eût quitté, tenait toujours beaucoup à montrer qu'il pouvait le remplacer sans difficulté, en appelant auprès de lui d'autres hommes également célèbres (1). Ainsi, lors du départ de Voltaire, il avait rappelé Bacular d'Arnaud à sa cour, et un individu encore plus ignoré, le chevalier Masson, dont Frédéric avait entendu beaucoup vanter les talens. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les talens de Voltaire n'appartenaient qu'à lui. Cependant il paraissait constamment vouloir le remplacer, et l'on suppose que ce fut dans cette vue qu'il invita d'Alembert à Berlin. Jamais deux hommes, si ce n'est par leur défaut de foi religieuse, ne furent plus différens en tout que Voltaire et d'Alembert; mais, toujours est-il que la célébrité de ce dernier était fort grande. En

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

outre, Frédéric désirait vivement trouver un président pour son académie, poste qui était resté vacant depuis la mort de Maupertuis. Lorsque d'Alembert arriva, le roi de Prusse le reçut de la manière la plus flatteuse, le logea dans son palais, et lui fit des offres brillantes s'il voulait s'attacher à son service. Soit que d'Alembert, en vrai Français, ne pût se résoudre à vivre loin de Paris, soit qu'il préférât conserver son indépendance, il refusa les pensions et les honneurs que Frédéric lui offrait, et, après un séjour de trois mois auprès de ce souverain, il retourna dans sa patrie, d'où il ne cessa plus d'entretenir avec lui une correspondance aussi active que régulière (1).

La visite de d'Alembert à Berlin fut suivie d'une autre d'un genre fort différent. Mustapha III, empereur des Turcs, frappé de la renommée de Frédéric, lui envoya un ambassadeur pour le complimenter sur la paix glorieuse qu'il venait de conclure. Achmet Effendi, tel était le nom de l'ambassadeur, arriva à la cour

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

Digitized by Google

de Frédéric dans les premiers jours de novembre. Il était accompagné d'une troupe de Janissaires, ainsi que d'une suite très nombreuse; et il présenta au roi, de la part de son maître, quelques beaux chevaux et divers magnifiques objets du luxe tout oriental. Frédéric le reçut avec beaucoup d'éclat, et à l'audience solennelle qu'il lui donna, et où l'ambassadeur lui fit sa harangue de félicitation, le roi se montra vêtu si richement, qu'il est dit dans une relation contemporaire, ce qui paraît à peine croyable, que les diamans qu'il porta ce jour là sur son habit et à son chapeau, valaient douze millions cinq cent mille francs! (1)

Le 4 octobre 1763, mourut Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Le sort avait voulu que ce prince faible et malheureux vécût assez longtemps pour souffrir jusqu'au bout les calamités dont la guerre de Sept ans l'accabla lui et son pays, et qu'il mourût au moment où un avenir tranquille et heureux commençait pour lui (2). Son fils, prince difforme, lui succéda

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III. — Vie de Frédéric II.

(2) Gillies, Tableau du règne de Frédéric II.

Digitized by Google

dans son électorat, mais il suivit bientôt après son père au tombeau, et eut pour successeur le petit-fils (1) d'Auguste, qui, en sa qualité de mineur, ne pouvait pas prétendre au royaume de Pologne. Une vaste carrière s'ouvrit ainsi aux intrigues des souverains de l'Europe dans l'élection d'un nouveau roi de Pologne, et Frédéric ne resta pas oisif dans cette occasion. Les Polonais, ou du moins un parti puissant parmi eux, voulaient mettre la couronne sur la tête du prince Henri de Prusse, et à cette fin ils envoyèrent en mission auprès de Frédéric, à Berlin, le général Mokranowsky, l'un des hommes les plus puissans et les plus respectés de la république. Mais Frédéric était trop sage pour se laisser éblouir par la splendeur dangereuse de l'amorce qu'on lui présentait. Il refusa tout d'abord en termes décidés la souveraineté offerte, et il ne voulut même pas permettre à Mokranowsky de voir le prince Henri.

La Russie était la puissance qui avait le plus d'influence à la diète, et l'impératrice Catherine

(1) Frédéric Auguste III, électeur, et dans la suite roi de Saxe, mort en 1827.

Digitized by Google

désirait élever au trône de Pologne le comte Stanislas Poniatowski ; qui, ayant d'abord été son amant, puis son ami, ne pouvait manquer d'être, selon elle, l'esclave dévoué des intérêts de la Russie. Mais, pour y parvenir, elle avait besoin d'appui ; et comme la France et l'Autriche étaient alliées étroitement, et avaient leurs propres vues sur l'élection, l'impératrice pensa naturellement à se lier avec la Prusse. Frédéric, qui avait besoin d'alliés et qui se souvenait du mal que lui avait fait l'inimitié de la Russie pendant la guerre, était aussi disposé que l'impératrice à contracter une alliance ; et pour la faciliter, il ordonna à son ministre à Varsovie, de coopérer avec ceux de Catherine, et fit paraître un corps de ses troupes sur les frontières de la Pologne, comme pour montrer qu'il était prêt à soutenir efficacement ses négociations. Au mois de mars 1764, le traité de Pétersbourg fut conclu entre les cours de Russie et de Prusse ; et au mois d'août de la même année, Stanislas Poniatowski fut élu roi de Pologne (1).

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de la Pologne.

Digitized by Google

Après l'élection de Stanislas, Frédéric lui écrivit une lettre de félicitation, qui contient le passage remarquable que nous allons citer. Les sentimens qu'il exprime auraient eu cependant plus de poids, si l'élection avait réellement été libre et impartiale comme l'auteur de la lettre semble le reconnaître.

« Votre majesté doit réfléchir que comme elle jouit d'une couronne par élection, et non par succession, le monde observera bien plus ses actions que celles de tout autre souverain de l'Europe; et ceci n'est que juste. On n'attend d'un prince qui a hérité d'une couronne par les droits du sang que ce que nous possédons tous en commun, quoique l'on puisse désirer bien davantage. Mais d'un homme élevé par la voix de ses égaux de l'état de sujet à celui de roi, d'un homme volontairement appelé à régner sur ceux par qui il a été élu, on exige tout ce qui peut mériter et rehausser une couronne. La reconnaissance envers ses peuples est le premier grand devoir d'un tel monarque; car c'est à eux seuls après Dieu qu'il doit son sceptre. Si un roi par droit de naissance agit d'une manière indigne de son

Digitized by Google

rang, il ne déshonore que lui-même; mais un roi élu, qui ne s'élève pas à la hauteur de sa position, fait rejaillir sur ses sujets son propre déshonneur. Je suis bien sûr que votre majesté me pardonnera cette chaleur. C'est l'effusion de l'intérêt le plus sincère. Le côté favorable du tableau n'est pas tant une leçon de ce qu'elle doit être qu'une prophétie de ce que votre majesté sera (1). »

Un historien contemporain conclut la relation des intrigues qui placèrent sur le trône de Pologne le jeune Poniatowsky, par ces observations pleines de justesse : « L'élévation du comte Poniatowsky, quoique détestée des Polonais, était applaudie du reste de l'Europe. Les femmes qui habitent dans les grandes villes, et qui, pour la plupart, uniquement occupées de leurs amours ou des intrigues qui s'y rapportent, dirigent cependant aujourd'hui toutes les opinions publiques, voyaient avec plaisir qu'une femme, à peine parvenue au trône, eût employé sa puissance à donner à son amant un royaume voisin

(1) Annual Register.

Digitized by Google

de son empire. Ce qu'il y avait de romanesque dans cette aventure faisait oublier ce qu'elle avait de violent et d'injuste (1). »

L'état de la famille royale de Prusse à cette époque était tel que Frédéric commença à craindre que les héritiers mâles de sa race ne vinssent à manquer. Comme il le dit lui-même, « la succession n'était plus que sur quatre têtes, le prince de Prusse, le prince Henri son frère, le prince Henri, frère du roi, et le prince Ferdinand, qui n'avait alors aucun successeur mâle. » C'est pourquoi il se hâta de marier son neveu, le prince Frédéric-Guillaume, qui depuis lui a succédé sur le trône, avant même qu'il eût complété sa vingt-unième année.

Frédéric-Guillaume était le fils aîné de l'infortuné prince Auguste-Guillaume, frère puîné de Frédéric, qui mourut, comme on l'a déjà vu, en 1758. Le choix de la princesse Elisabeth-Christine-Ulrique de Brunswick, pour femme du jeune prince, ne fut pas heureux. Le fruit de ce mariage, qui eut lieu en juillet 1765, fut une fille

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de la Pologne.

Digitized by Google

unique, mariée dans la suite à Frédéric, duc d'York (1). La mauvaise conduite de la princesse, causée en partie peut-être par celle de son mari, amena un divorce en 1769. Frédéric-Guillaume se remaria en 1769 avec une princesse de Hesse-Darmstadt, qui devint la mère du roi actuel de Prusse et d'autres enfans (2).

Le jeune Frédéric-Guillaume avait un frère et une sœur. La sœur, la princesse Frédérique-Sophie-Wilhelmine, épousa le prince d'Orange en 1767. Le frère était le prince Henri, qui mourut de la petite vérole en 1766, à l'âge de dix-huit ans (3). Le roi était particulièrement attaché à ce prince, des talens naissans et des bonnes qualités duquel il prenait le plus grand plaisir à s'entretenir. Sa mort affligea cruellement son oncle qui, dans cette occasion, fit preuve d'une sensibilité plus vive qu'on ne lui en supposait généralement. Il voulut consacrer à sa mémoire un éloge, qui fut ensuite lu à une séance de l'Académie; et selon sa coutume, en pareil cas, il fit venir le pro-

(1) Second fils de Georges III, roi d'Angleterre.
(2) Frédéric II, Mémoires de 1768 jusqu'à 1775.
(3) L'art de vérifier les dates.

Digitized by Google

fesseur Thiébault pour le lui donner à copier et à corriger. Lorsque Thiébault se présenta, le roi le reçut d'un air de mélancolie profonde, mais aussi en homme déterminé à se maîtriser. Il y réussit jusqu'à un certain point pendant qu'il lui expliqua la raison pour laquelle il l'avait appelé; mais lorsqu'il essaya de lui lire sa composition, sa voix s'altéra. Il en était à peine à la quatrième page, que sa douleur devint irrésistible. Il fondit en larmes, et se couvrant le visage d'une main, il remit de l'autre le manuscrit à Thiébault sans pouvoir proférer une seule parole. « Je pris le cahier, dit cet écrivain, contemplant avec respect et une sorte de consolation ce grand homme accessible comme tous les autres aux affections les plus touchantes et les plus chères à l'humanité. » Après quelques minutes de silence, Frédéric reprit la parole, et dit au professeur, non sans quelque difficulté : « Vous avez compris ce que je désire de vous; allez, je vous souhaite le bonsoir (1). » Ainsi se termina cette entrevue si honorable pour le cœur de Frédéric; et de la-

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

quelle Thiébault se retira en éprouvant pour ce monarque un accroissement de vénération fondé sur sa conviction de la sincérité des sentimens qu'il avait témoignés, et de son désir réel de les garder pour lui seul, si cela lui avait été possible (1).

Le reste de la famille royale se composait, à cette époque, du prince Henri et du prince Ferdinand, les deux frères de Frédéric, mariés depuis un certain temps, mais sans enfans. Des princesses, sœurs de Frédéric, mais exclues par leur sexe de la succession, celles qui vivaient alors étaient Philippine-Charlotte, duchesse de Brunswick Wolfenbuttel; Louise-Ulrique, reine de Suède; et la princesse Amélie, dont il a été fait mention dans le chapitre de cette histoire qui contient les aventures du baron de Trenck (2). De toute cette famille, le plus remarquable était

(1) Cette anecdote, ainsi que plusieurs autres, prouve l'injustice de l'opinion de Voltaire sur le caractère de Frédéric, lorsque, le coude appuyé sur une table de marbre, il a dit: « Il ressemble à cette table, dur et poli. »

(2) Anderson's Royal genealogies. — L'art de vérifier les dates.

Digitized by Google

le prince Henri, qui, sans aucun doute, sera toujours au premier rang comme guerrier et comme homme de génie. Le vainqueur de Friedberg, dont l'héroïque frère a dit qu'il était le seul des généraux prussiens qui, dans la guerre de Sept ans, n'eût jamais commis de faute, doit être regardé comme ayant été un grand général. Et si l'on peut s'en rapporter à ses oontemporains à l'égard de ses connaissances et de ses talens, il dut évidemment être un prince qui, par lui-même, aurait illustré sa maison, si son mérite n'avait pas été en quelque sorte éclipsé par la supériorité de son frère aîné.

Thiébault, qui eut de fréquentes occasions pendant les vingt ans qu'il passa à Berlin de juger convenablement du caractère des deux frères, en fait ainsi ce parallèle : « La physionomie de tous les deux était très-marquée et bien caractéristique; mais le roi avait une très belle tête; ce qui n'empêchait pas sa physionomie d'être dure, quand il le voulait; et le prince, qui était bien éloigné d'être beau, ne tardait jamais à paraître très aimable. Personne peut-être n'avait les yeux plus vifs et plus spirituels, et le regard plus

pénétrant et plus agréable que le premier, chez qui pourtant le coup d'œil devenait si facilement terrible et foudroyant. Le second avait des yeux presque déplacés et durs au premier aspect, et néanmoins on ne l'avait pas entendu deux minutes que l'on oubliait entièrement ce défaut. Le frère aîné avait l'esprit facile, sémillant, plein de saillies et d'épigrammes, naturellement porté à la gaîté et au persiflage, mais pénétrant, et pour ainsi dire prophétique, ayant ce degré de finesse qui circonvient les autres, et qui tient à la ruse. Le prince Henri avait l'esprit sérieux, mais sans lourdeur; raisonneur, mais sans pedantisme; sévère, mais sans méchanceté; délicat et subtil sans fausseté; droit et juste sans rudesse. La finesse chez lui était de la prudence, et se bornait à découvrir celle d'autrui pour y échapper. Tout homme, bon observateur, aurait été enchanté d'approcher et d'entendre quelquefois le roi; il l'aurait admiré: tout homme honnête et sensible aurait voulu vivre avec le prince; il l'aurait aimé. Celui-là jetait dans la société l'agrément avec une sorte de profusion; celui-ci ne manquait jamais d'y porter les attentions les plus

Digitized by Google

délicates et les prévenances les plus obligeantes. Tous les deux étaient plus qu'instruits, ils étaient savans; tous les deux avaient également la profondeur, l'étendue et la fécondité du génie. Ils ont fait tous deux de grandes choses dans la guerre et dans la politique, mais l'un comme par inspiration, et l'autre avec réflexion et calcul; aussi est-il arrivé que celui-là a fait des fautes, mais a beaucoup plus fait de choses; et que celui-ci, qui pourtant a beaucoup fait, n'a point eu de fautes à se reprocher. Quant aux défauts, on pourrait surtout accuser le roi de trop de méfiance, et le prince de trop de confiance. Je ne parle pas de la discrétion; le roi a quelquefois dévoilé ses opinions politiques par passion; le prince n'a jamais été indiscret que pour ce qui le concernait personnellement; parce que le premier était plus naturellement vif, et le second était plus naturellement franc. Tous les deux étaient très fiers en de certaines occasions; c'est-à-dire le roi, quand il pensait qu'on voulait lui manquer; et le prince, quand il jugeait qu'on lui avait manqué. Sous le rapport des opérations militaires, le roi était

Digitized by Google

hardi par caractère, et le prince par principe; tandis que, d'autre part, celui-là était indulgent et bon par système, et celui-ci par caractère (1). »

Le prince Henri de Prusse, avec un esprit aussi indépendant, n'était pas disposé à se soumettre toujours à un frère dont les volontés étaient fréquemment très despotiques. Aussi avaient-ils entre eux des accès de froideur et de mésintelligence, mais jamais pour long-temps (2). Cependant, comme leur genre de vie était différent, ils ne se voyaient pas beaucoup. Après la mort de Frédéric, son successeur, Frédéric-Guillaume, montra constamment du respect et de la confiance au prince Henri, qui mourut comblé d'années et d'honneurs, en 1802, à l'âge de soixante-seize ans.

Le prince Ferdinand de Prusse, le plus jeune

(1) Thiebault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*.

(2) Dans les mémoires du comte Lavallette publiés récemment, il est dit que le prince Henri avait coutume, depuis la mort de son frère, de parler de lui en termes injurieux et de rabaisser ses talens. Si cela est vrai, c'est décidément une tache au caractère et à l'esprit de ce prince.

Digitized by Google

des frères de Frédéric, était bien inférieur en talent à ses aînés. Il se distingua néanmoins par sa bravoure dans la guerre de Sept ans, après la conclusion de laquelle il passa le reste de sa longue vie dans le repos, ménageant une constitution qui, faible dans le principe, avait beaucoup souffert des fatigues de la guerre. Il mourut à un âge fort avancé, en 1813 (1). Sa femme, une princesse de Brandebourg-Schwedt, après bien des années de stérilité, devint mère de plusieurs enfans (2).

La duchesse de Brunswick, sœur aînée de Frédéric, était une femme d'esprit et de talent, adonnée à l'étude des sciences, et fort instruite. Sa sœur, la margrave de Bareith, ne nous a pas laissé une description très favorable de son caractère; il paraîtrait néanmoins qu'elle était fort aimée du roi son frère et de tous ceux qui l'approchaient. Sa prochaine sœur, Ulrique, reine

(1) Biographie universelle.

(2) Mirabeau, dans son Histoire secrète de la cour de Berlin, parle ainsi de leur parenté : « Le comte Schmettau, gentilhomme complaisant de la princesse Ferdinand, est le père indubitable de deux de ses enfans. »

de Suède, était aussi une femme de mérite, et elle avait montré autant de fermeté que de tact dans les situations difficiles où elle s'était trouvée en Suède (1). Les circonstances qui la placèrent sur le trône de ce pays sont assez curieuses.

L'objet de l'ambassadeur suédois envoyé à Berlin pour négocier un mariage avec une princesse de la maison de Prusse, était d'obtenir la main de la princesse Amélie pour le prince de Suède. Cette princesse était fortement attachée au calvinisme, religion dans laquelle elle avait été élevée. Elle ne pensait qu'avec horreur à la nécessité où elle aurait été de se faire luthérienne, si elle avait accepté la main de l'héritier du trône de Suède. Dans son chagrin, elle ouvrit son cœur à sa sœur Ulrique, et lui demanda ses conseils sur les moyens d'éviter ce mariage. La princesse Ulrique, après s'être bien assurée de la ferme résolution de sa sœur de ne jamais consentir à changer de religion, lui conseilla de se

(1) Mémoires de la margrave de Bareith.

Digitized by Google

rendre aussi désagréable que possible à l'envoyé suédois; de montrer la dernière hauteur en sa présence; de le traiter lui-même avec dédain, et de tâcher de paraître à ses yeux aussi fantasque et impérieuse que possible.

Cette conduite, que tint la princesse Amélie, eut l'effet désiré. Le Suédois se rebuta, se mit à observer la princesse Ulrique, dont la conversation et les manières présentaient le contraste le plus marqué avec celles de sa sœur, et finit par demander sa main pour le prince de Suède. Son offre fut agréée sur-le-champ par Frédéric, et tout aussi promptement par la princesse elle-même. Ce consentement de la part d'Ulrique étonna et irrita Amélie. Elle s'imagina que sa sœur l'avait trompée, et que pour s'assurer à elle-même le haut rang destiné à une autre, elle lui avait donné le conseil qu'elle avait si bien suivi. Quoique la princesse Ulrique semble réellement avoir agi avec une droiture parfaite dans cette affaire, sa sœur ne lui pardonna jamais; et ce fut alors que, s'abandonnant aux sentimens de colère, d'aigreur et d'indignation dont la transportait la perfidie à laquelle elle se regar-

Digitized by Google

dait comme sacrifiée, elle jeta pour la première fois des regards de faveur sur Trenck. L'état de son esprit la disposait particulièrement à des sentimens dont elle attendait tout à la fois et consolation et vengeance (1). Ce fut, comme on l'a déjà rapporté, à l'une des fêtes données pour le mariage de la princesse Ulrique que commença entre la princesse Amélie et Trenck cette intimité qui fut si fatale à tous les deux. Il en résulta pour Trenck une détention aussi longue que cruelle, et pour sa royale maîtresse des maux plus terribles encore (2).

La princesse Amélie avait reçu de la nature la beauté, des talens, le don et le désir de plaire. Bientôt après la perte de son amant, elle parut tout à coup vieille et décrépite. Sa beauté était remplacée par des rides; elle avait presque perdu la vue; ses membres étaient paralysés; elle avait tant de difficulté à parler qu'il était devenu très pénible aux autres de la comprendre; sa tête branlait violemment, et ses jambes ne pouvaient

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

(2) Mémoires de Frédéric baron de Trenck.

Digitized by Google

plus soutenir son corps. Son caractère ne subit pas moins de changemens que sa personne. Au lieu de continuer d'être, pour ainsi dire, l'âme de la société par les graces et les agrémens de son esprit, elle devint solitaire et acariâtre, dépréciant toujours les autres, et se réjouissant des maux qui leur arrivaient. Quant à ses infirmités, on suppose qu'elle se les est attirées volontairement en prenant des drogues vénéneuses, dans le désespoir que lui faisaient éprouver ses malheurs. On rapporte que dans un temps où elle avait les yeux enflammés, son médecin lui conseilla de les tenir au-dessus de la vapeur d'un liquide très puissant, en lui recommandant particulièrement de ne pas approcher ce liquide de ses yeux. Au lieu de suivre ces instructions, elle se frotta fortement les yeux avec la composition; ce qui produisit un si funeste effet qu'elle devint presque aveugle, et que depuis elle eut toujours les yeux à moitié sortis de leurs orbites. Elle vécut dans cet état déplorable pendant bien des années, et mourut peu de temps après Frédéric, qui, jusqu'à son dernier moment, lui témoigna

Digitized by Google

plus d'égards, et même plus de tendresse, qu'au reste de sa famille (1).

Le successeur de Frédéric, le prince Frédéric-Guillaume, était un homme fort différent, à tous égards, du héros son oncle. Ce ne put être qu'en faveur de sa bravoure bien reconnue que Frédéric, qui jugeait ordinairement si bien les hommes, dit de lui : « Mon neveu me recommencera. » Frédéric-Guillaume était paresseux, dissolu, bas dans ses plaisirs et ses habitudes, ennemi de l'étude, indulgent et prodigue par pure indolence, d'un esprit étroit, plein de préjugés, et facile à dominer; bref le contraire en tout à celui auquel il était appelé à succéder (2). Il est vrai que quelques-uns de ses défauts et de ses vices ont pu provenir de la rigidité avec laquelle il était traité; car Frédéric l'excluait avec une telle jalousie de toute part à la politique, et le tenait en même temps dans une dépendance si dure, que le simple excès de l'ennui a proba-

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

(2) Mirabeau, Histoire secrète de la cour de Berlin.

Digitized by Google

blement contribué à le jeter dans les plaisirs honteux qui occupaient la majeure partie de son temps. Sa conduite, après qu'il fut devenu roi de Prusse, est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler.

Pendant cette année (1) le célèbre Helvétius vint à Berlin. Cet auteur, maintenant presque oublié, était alors dans toute sa renommée, et il la devait à la publication de son ouvrage intitulé : *De l'Esprit.* Ce livre, aussi dangereux que prétentieux, avait été condamné pour son matérialisme par le pape, la Sorbonne, et l'archevêque de Paris; il avait été brûlé de la main du bourreau par ordre du parlement de cette ville. D'un autre côté, les philosophes l'élevèrent jusqu'aux nues; tandis que l'auteur lui-même fut obligé de se soustraire à l'orage, et de désavouer dans plus d'un écrit les principes qu'il avait publiés (2).

Il faut rendre à Frédéric la justice de dire que, bien qu'il reçût le fugitif à bras ouverts, qu'il

(1) 1765.

(2) Biographie universelle. — Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

le logeât dans son palais et le comblât d'attentions, il n'admirait pas son livre. Dans une lettre de cette époque à d'Alembert, il dit : « Nous attendons ici M. Helvétius; à en juger par son livre, le plus beau jour de notre connaissance sera le premier; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que son ouvrage, qui, quoique plein de talent, ne m'a ni persuadé ni convaincu (1). »

Les entretiens de Frédéric et d'Helvétius ne se bornèrent pas aux sujets littéraires. Le monarque se souvint que le baron avait été treize ans un des fermiers-généraux de France. Le considérant sous ce rapport, il discuta avec lui les lois fiscales de son royaume; et c'est de ce temps qu'il faut dater le commencement du système suivi par Frédéric tout le reste de son règne et qui avait pour but la meilleure perception des impôts dans les états prussiens (2). Conformément à ce plan, et, comme on le suppose, par

(1) Œuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse.

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

le conseil d'Helvétius (1), toute l'administration des douanes, de l'accise, etc., fut confiée à des Français que l'on fit venir exprès. L'intention du roi en ceci était que le système, basé sur celui de France, fût mis à exécution par des personnes déjà familiarisées avec des ressorts et des détails entièrement nouveaux pour ses propres sujets. Il savait bien que dans le mode de perception des impôts en France, il y avait des erreurs et des abus; mais il pensait qu'il pourrait les éviter, et n'emprunter à ce pays que la partie vraiment saine de son administration. L'emploi d'un si grand nombre d'étrangers, à de forts appointemens, excita naturellement un vif mécontentement parmi les Prussiens; mais Frédéric fit la sourde oreille aux plaintes de ses sujets et persista dans son plan, qui, malgré tout le mal

(1) Dans une de ses conversations avec le roi, Helvétius lui dit, à propos des nombreux plans de finances soumis à Frédéric, et que ce prince offrait de lui montrer: « Il n'est pas besoin, sire, de lire ces projets pour les apprécier et les connaître: tous, en dernière analyse, se réduisent à une seule et même formule que voici: « *Je supplie votre majesté de m'autoriser à voler à vos sujets la somme de tant, à condition que je vous en remettrai une partie.*

Digitized by Google

qu'on en a dit en différens temps, paraît, tout bien considéré, avoir pleinement réussi. Ce changement dans le système de perception des impôts prussiens eut lieu en 1766 (1).

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.* — Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.—Vie de Frédéric II.— De la monarchie prussienne sous le règne de Frédéric-le-Grand, par Mirabeau.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Occupations littéraires du roi de Prusse. — Il voit quelques écrivains allemands. — Troubles à Neufchâtel. — Territoires de Bareith et d'Anspach. — Entrevue de l'empereur et du roi de Prusse à Neisse. — Négociations. — Les deux souverains se voient de nouveau à Neustadt. — Relation faite par le prince de Ligne de cet incident et des conversations de Frédéric. — Les troupes de Frédéric entrent sur le territoire de Dantzic. — État de la liberté de la presse en Prusse. — Disette de 1772. — Conduite de Frédéric envers les jésuites.

Après avoir rapporté les visites à Berlin de d'Alembert et d'Helvétius, il n'est peut-être pas mal à propos de dire ici quelque chose des travaux littéraires du roi de Prusse à cette période de sa vie. Ses Mémoires de la maison de Brandebourg avaient été écrits et publiés en 1746. Ce fut aussi vers le même temps qu'il composa son

Digitized by Google

poème sur l'art de la guerre, qui est incontestablement son meilleur ouvrage en vers. *L'Art de la guerre* contient beaucoup de beaux vers, et quelques passages frappans; mais il ne possède point uniformément ce degré d'excellence, nécessaire pour assurer une attention soutenue à un long poème sur les caractères des généraux et sur les détails de la tactique militaire. La plupart de ceux qui le lisent y sont portés plutôt par la curiosité de voir ce qu'a écrit dans ce genre un souverain si célèbre, que par le mérite réputé de l'ouvrage même (1).

Dans le même temps furent composées toutes les poésies légères, odes, épîtres, et autres petites productions du roi de Prusse, qui furent publiées à Berlin en 1760, sous le titre de « *Œuvres mêlées du Philosophe de Sans-Souci* (2). » Des éditions scandaleuses de quelques uns de ces poèmes avaient déjà paru en Hollande, à Lyon, et dans d'autres endroits; et ce fut en

(1) Mémoire historique de la dernière année de la vie de Frédéric II, par le comte de Hertzberg.

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

partie pour corriger les erreurs qui s'y étaient glissées, et en partie pour en éliminer divers passages qui auraient pu déplaire aux souverains de l'Europe et à leurs ministres, que Frédéric consentit à les publier en corps d'ouvrage et sous une forme authentique (1).

Ainsi qu'on l'a déjà dit, la paix de Hubertsbourg ne fut pas plutôt conclue que Frédéric commença son *Histoire de la guerre de Sept Ans*, histoire qui était en quelque sorte la suite de son premier ouvrage sur les deux guerres de Silésie, et qu'il avait intitulé, « *Histoire de mon temps.* » Lorsque cette œuvre fut finie, il commença celle qui porte le titre de « *Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg*, 1763, *jusqu'à la fin du partage de la Pologne*, 1775; et en dernier lieu son *Histoire de la guerre de Bohême en* 1778, qu'il écrivit vers la fin de sa vie, et par laquelle il conclut la série de ses Œuvres historiques, relatifs à sa propre carrière, et à l'état de l'Europe pendant son règne.

Ces volumes sont aussi intéressans qu'instruc-

(1) TOWERS, *Mémoires de Frédéric III.*—THIÉBAULT, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

Digitized by Google

tifs pour les amateurs de l'histoire de l'Europe moderne et pour les admirateurs du héros qui les a écrits; mais il n'y en a peut-être pas un d'un mérite égal, quant à la composition et à l'agrément, à celui de la première des histoires écrites par Frédéric, ses *Mémoires de la maison de Brandebourg.* Le style en est net et concis; tandis que dans tous les autres les détails infinis des opérations militaires et des négociations diplomatiques, dont le résultat est maintenant presque la seule chose qui importe, sont donnés avec tant de longueur qu'elles détruisent tout l'intérêt de la narration. De plus, le désir d'être juste, même envers ses ennemis, mérite qui se fait remarquer dans tous ces volumes, a induit le roi de Prusse dans une habitude trop générale de louer ceux dont il parle; défaut qu'on ne peut certainement pas imputer à son caractère.

Dans son âge mûr, Frédéric composait des dissertations et des essais sur divers sujets, ainsi que des éloges à l'occasion de la mort de quelques uns de ses amis et de ses parens. Il avait coutume de faire lire toutes ces compositions

Digitized by Google

aux séances de son académie; et Thiébault était ordinairement celui qu'il chargeait d'abord de les corriger, puis de les lire (1).

Il ne négligeait point pour cela la poésie. L'amour d'écrire en vers fut sa première passion et ne le quitta qu'avec la vie. Il s'exprimait ainsi à ce sujet : « Pour moi, faire des vers est le plus grand plaisir; c'est une véritable jouissance et un parfait délassement : les autres études, en comparaison de celle-là, ne sont pour moi que des travaux (2). » Il conserva aussi jusqu'à son dernier moment son admiration exclusive pour la littérature française. Il est vrai cependant que lors de la guerre de Sept ans, passant l'hiver de 1760 à Leipsick, il y vit quelques uns des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne, qui demeuraient dans cette ville (3), entre autres, Gottsched, Winckler et Gellert. On a publié une conversation entre le roi et Gellert, dans laquelle celui-ci récita à Frédéric une fable de sa compo-

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

(2) Thiebault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*.

(3) Vie de Frédéric II.

Digitized by Google

sition, que le monarque loua dans le moment; mais il ne paraît pas qu'il ait été pour cela plus favorable ou plus disposé à l'étude de la littérature allemande (1). Nous sommes, qui plus est, assurés par l'autorité du patriarche actuel (2), non seulement des lettres allemandes, mais de celles de l'Europe, que le seul poète ou même le seul écrivain allemand dont les ouvrages aient plu à Frédéric, fut Canitz (3).

On a lieu de croire, d'après une de ses lettres à d'Alembert, que le roi de Prusse fut du moins un moment las et dégoûté de la littérature française, au point de concevoir l'idée d'avoir recours à celle d'autres pays; mais si jamais il eut sérieusement cette pensée, il ne la mit certainement pas à exécution. Voici cette lettre: «Pour cette fois, mon cher d'Alembert, je puis bénir mon étoile, et si vous avez quelque intérêt à moi, vous avez sujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé à la mort. La goutte a fait sur moi quatorze vigoureuses ten-

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

(2) C'est-à-dire vivant en 1831.

(3) Mémoires de Goëthe.

tatives, et il m'a fallu bien de la constance et des forces pour résister à tant d'attaques. Je suis enfin rendu à moi-même, à mon peuple, à mes amis et aussi un peu aux sciences : mais je dois vous dire que le mauvais fatras (1) que vous m'avez envoyé m'a absolument dégoûté de la lecture. Je suis vieux, et les frivolités ne me vont plus. J'aime le solide; et si je pouvais redevenir jeune, je ferais divorce avec les Français pour me ranger du côté des Anglais et des Allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher d'Alembert; j'ai vécu assez pour voir des soldats du pape porter mon uniforme; les jésuites me choisir pour leur général, et Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philosophe, vous ne vous embarrassez guère des affaires politiques, et mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant. Je viens de déclarer une nouvelle guerre aux procès, et je serais plus fier que Persée, si, au bout de ma carrière je pouvais détruire ce monstre aux cent têtes (2).»

(1) Les ouvrages nouveaux de Paris.

(2) OEuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse.

Frédéric passa presqu'entièrement les années 1767 et 1768 à faire des améliorations dans ses états, et à visiter ses différentes provinces, pour prendre connaissance par lui-même de leurs besoins et de leurs ressources. En 1768, la tranquillité de cette partie éloignée de ses territoires le canton de Neufchâtel fut troublée. Les habitans de ce petit état, sujets de la maison de Brandebourg depuis la mort (1) de Marie d'Orléans-Longueville, veuve de Henri de Savoie, duc de Nemours, avaient constamment joui du privilège de payer entre les mains de percepteurs natifs de leur propre pays les taxes peu considérables qui leur étaient imposées par leur souverain. Lorsque le roi de Prusse mit en vigueur son nouveau système de finances dans ses états, les impôts de Neufchâtel furent affermés aux plus offrans et derniers enchérisseurs, qui se trouvèrent être des étrangers. Les habitans du canton résistèrent à cette innovation, comme à un empiètement sur leurs anciens privilèges. La cause fut référée au grand conseil de Berne, le tribu-

(1) En 1707.

Digitized by Google

nal auquel était attribuée la fonction de prononcer sur tout différend qui pourrait s'élever entre le peuple de Neufchâtel et son souverain. Le conseil de Berne décida en faveur du roi de Prusse, ce qui transporta les Neufchâtelois d'une telle fureur, que dans le fort d'une émeute des plus violentes ils assassinèrent leur compatriote Gaudot, qui, en sa qualité d'avocat-général du roi, avait plaidé la cause de son souverain devant le conseil de Berne. Le roi tâcha de se faire rendre justice des meurtriers; mais les juges, qui étaient natifs de Neufchâtel, les acquittèrent; et Frédéric, ne croyant pas devoir faire traverser l'Allemagne à une armée pour châtier une poignée de rebelles, laissa finalement la décision de tous ces différends à la république de Berne (1).

En 1769, le margrave de Bareith mourut sans héritiers mâles. Comme cet évènement était prévu depuis quelque temps, et qu'il y avait aussi toute probabilité qu'il en serait de même du margraviat d'Anspach, Frédéric avait déjà pris ses mesures pour réunir ces deux provinces à la cou-

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

ronne de Prusse. La dernière fois qu'elles avaient été détachées des autres territoires appartenant au chef de la maison de Brandebourg avait été au commencement du dix-septième siècle, lorsque l'électeur Jean George donna Bareith à son second fils, et Anspach à son troisième. Frédéric et son frère puîné, Auguste Guillaume, avaient fait, en 1752, avec les deux margraves, un accord de famille, par lequel le roi et le prince garantissaient la réunion des deux margraviats sous un seul souverain, en cas que l'un d'eux mourût sans enfans mâles. Cette concession fut faite par eux à condition que si la ligne mâle des deux margraves venait à s'éteindre, leurs territoires réunis retourneraient au souverain prussien; évènement qui eut lieu au commencement du siècle actuel (1). Dans les changemens opérés depuis dans les divisions de l'Europe, Bareith et Anspach sont échus en partage au roi de Bavière.

Ce fut dans le cours de cette année que le roi de Prusse, étant à Neisse en Silésie, reçut une visite de l'empereur Joseph II. Ce dernier souve-

(1) En 1802.

Digitized by Google

rain, qui éprouvait une grande admiration pour toutes les célébrités, avait longtemps et vivement désiré une entrevue avec le grand ennemi de sa maison; mais sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, l'avait dissuadé, en plusieurs occasions, de faire cette démarche (1). Il réussit enfin à satisfaire sa curiosité; et le 25 août les deux souverains se virent (2). Frédéric dit que cette entrevue fut amenée par les craintes qu'inspiraient aux cours de Berlin et de Vienne les succès des Russes sur les Turcs; et il nous informe aussi que, dans cette occasion, lui et l'empereur signèrent l'engagement pris de part et d'autre de maintenir la neutralité de l'Allemagne en cas de guerre entre la France et l'Angleterre. Il fait ensuite en peu de mots le portrait de l'empereur: — « L'empereur voulut garder un incognito parfait; il prit le nom de comte de Falkenstein, et l'on crut ne pouvoir lui rendre plus d'honneur qu'en déférant en tout à ses volontés. Ce jeune prince affectait une franchise qui lui semblait naturelle; son caractère aimable marquait de la gaieté jointe

(1) Vie de Frédéric II.

(2) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

à beaucoup de vivacité ; mais avec le désir d'apprendre il n'avait pas la patience de s'instruire ; ce qui n'empêcha pas que des liaisons d'amitié et d'estime ne se formassent entre les deux monarques (1). »

Frédéric ne fut probablement pas fâché de connaître par lui-même le caractère du jeune empereur, par la raison même qui lui dicta la réponse qu'on lui attribue dans une occasion où quelqu'un témoigna sa surprise du nombre de portraits de ce prince qu'on voyait dans les appartemens de Sans-Souci : — « C'est un jeune homme, dit le roi, qu'il ne faut pas perdre de vue. »

Le roi reçut l'empereur sur l'escalier du palais épiscopal de Neisse. Quand ils se joignirent, l'empereur dit : « Enfin, voilà mes vœux accomplis ! Le roi répondit : Ce jour est un des plus beaux de ma vie. » D'abord Frédéric voulut faire passer l'empereur le premier ; et après avoir fait quelque cérémonie sur l'escalier, l'empereur céda, en disant avec beaucoup de grace : « Oh ! Sire,

(1) Mémoires depuis 1763 jusqu'à 1775, par Frédéric II.

Digitized by Google

si vous commencez à manœuvrer, il faudra que je vous cède, et que je passe partout où vous voudrez. » Après cela, sur les instances de Joseph, on supprima tout cérémonial de cour, pour se conformer à celui du militaire; et Frédéric eut le pas comme le plus ancien général. L'empereur dîna avec Frédéric; et il passa la matinée du lendemain à faire avec lui la revue de ses troupes. Après deux jours employés de la sorte, Joseph repartit pour son camp de Kolin, et le roi se rendit à Breslau.

L'année suivante, Frédéric, à son tour, alla voir l'empereur, qui était alors campé à Neustadt, en Moravie, où le roi de Prusse arriva le 3 septembre. Dans cette occasion Joseph avait auprès de lui le prince de Ligne (1), qui nous a laissé une relation si amusante des entrevues

(1) Charles-Joseph, prince de Ligne, chef d'une ancienne et illustre famille des Pays-Bas, naquit à Bruxelles en 1735. Comme militaire, il se distingua de bonne heure par sa bravoure; mais c'est à ses talens littéraires et aux charmes de sa conversation qu'il doit sa célébrité. Il paraît, d'après le témoignage unanime de tous ceux qui l'ont connu, avoir été un des hommes les plus gais et les plus aimables de son temps; et parmi les nombreuses productions de sa plume, car il en

Digitized by Google

royales. Le ministre impérial, prince Kaunitz, était aussi à la suite de l'empereur, et il eut avec le roi de Prusse de longues conversations, dans lesquelles il tâcha de l'engager à prendre parti avec l'Autriche contre la puissance toujours croissante de la Russie. Frédéric dit : « Kaunitz, étalant avec emphase le système de sa cour, le présenta comme un chef-d'œuvre de politique, dont il était l'auteur. » Il ne paraît cependant pas qu'il en ait convaincu le monarque, non plus que de la justesse de ses vues pour le moment. Le roi ajoute qu'à l'égard de l'empereur, il lui pa-

existe près de quarante volumes, on en compte beaucoup d'écrites avec une légèreté et une grâce qui doivent leur assurer une longue faveur. On cite sa Narration du voyage de l'impératrice Catherine dans les parties méridionales de ses états, comprise dans une série de lettres à la marquise de Coigny ; sa Relation de ses deux visites à Frédéric-le-Grand; et un ouvrage supposé être de lui, intitulé: « Vie du prince Eugène, écrite par lui-même. » Le prince de Ligne mourut en décembre 1814 à Vienne, pendant que le congrès y était assemblé. Quelques jours avant sa mort il dit, par allusion aux fêtes qui se donnaient alors: « Le congrès danse; il ne marche pas.... Ils aiment les spectacles; eh bien! je leur en réserve un, moi, et tout neuf pour eux.... C'est l'enterrement d'un feld-maréchal! »

Digitized by Google

rut tel qu'il l'avait jugé la première fois qu'il l'avait vu.

Il paraît que Frédéric continuait toujours, au grand ennui de l'empereur, à être trop cérémonieux. «Pour se montrer, dit le prince de Ligne, un électeur bien appris, il voulait absolument tenir la bride du cheval de l'empereur, et quand celui-ci passait sa jambe pour se mettre en selle, le roi mettait le pied dans son étrier. L'empereur, d'un autre côté, quoique moins cérémonieux que le roi, lui témoignait beaucoup d'égards et de respect, comme il convenait à un jeune prince pour un vieux roi, et à un jeune militaire pour un des plus grands généraux. Les conversations des deux monarques roulaient sur tous les sujets, sans en excepter la politique.» Le prince de Ligne fut présent à la plupart, et il remarque que l'empereur était beaucoup plus à son aise avec le roi que le roi ne l'était avec lui. « On voyait, ajoute-t-il, que Frédéric II aimait Joseph II, mais que la prépondérance de l'empire et le voisinage de la Bohême et de la Silésie arrêtaient le sentiment du roi pour l'empereur. »

« Ils parlaient un jour, dit encore le prince de

Digitized by Google

Ligne, de ce qu'on aimerait le mieux être si on en avait le choix, et me demandèrent mon avis. Je leur répondis que je voudrais être une jolie femme jusqu'à trente ans; puis un général d'armée heureux et habile jusqu'à soixante ans, et, ne sachant plus que dire, cardinal jusqu'à quatre-vingts. Le roi, qui aime à plaisanter sur le sacré collège, s'égaya là-dessus, et l'empereur se joignit à lui de tout son cœur. Ce souper-là fut un des plus gais et des plus aimables que j'aie jamais vus. L'empereur et le roi furent sans prétention et sans réserve, ce qui n'arriva pas les autres jours; et l'amabilité de deux hommes aussi supérieurs, et souvent si étonnés de se trouver ensemble, était tout ce qu'on peut s'imaginer de plus agréable. »

Le prince de Ligne eut aussi plusieurs entretiens en tête-à-tête avec Frédéric, dans l'un desquels le monarque prussien passa en revue les caractères des généraux autrichiens, et où l'on aime à le voir rendre pleinement justice à des hommes, qui avaient été si longtemps des adversaires formidables même pour lui. Il commença par faire de grands éloges de Lascy et de Laudon,

Digitized by Google

puis il passa au maréchal Daun. « Je lui dis, continue le prince, que je croyais qu'il aurait été un grand homme contre les Français, mais que contre lui il n'avait pas valu tout ce qu'il valait, parce qu'il le voyait toujours la foudre en main, comme Jupiter, pulvérisant son armée. Cela parut lui faire plaisir : il me témoigna de l'estime pour le maréchal Daun ; il me dit du bien du général Brentano. Je lui demandai raison des éloges que je savais qu'il avait donnés au général Beck. « Mais je le croyais un homme de mérite. — Je ne le crois pas, sire ; il ne vous a pas fait grand mal. — Il m'a pris quelquefois des magasins. — Et il a laissé quelquefois échapper vos généraux. — Je ne l'ai jamais battu. — Il ne s'approchait jamais assez pour cela, et j'ai toujours cru que Votre Majesté ne paraissait en faire cas que pour qu'on eût de la confiance en lui, et qu'on lui donnât des corps plus forts, dont elle aurait tiré bon parti. — Savez-vous qui m'a appris le peu que je sais ? C'est votre ancien maréchal Traun : voilà un homme ! »

La conversation roula ensuite sur les Français, sur leur littérature, et sur Louis XIV. « C'é-

Digitized by Google

tait le patriarche des rois, celui-là, dit Frédéric. — Un roi de France, sire, est toujours le patriarche des gens d'esprit. — Voilà, dit le roi, le plus mauvais lot; ils ne valent pas le diable à gouverner. Il vaut mieux être patriarche des grecs, comme ma sœur l'impératrice de Russie. *Cela* lui rapporte et rapportera davantage. Voilà une religion, *celle-la* qui comprend tant de pays et de nations différentes. Pour nos pauvres luthériens, il y en a si peu, que cela ne vaut pas la peine d'être leur patriarche. — Cependant, sire, si l'on y réunissait les calvinistes et toutes les autres sectes, ce serait un assez joli poste. Le roi parut prendre feu à cela, et ses yeux s'animèrent. Cela ne dura pas quand je lui dis: Si l'empereur était le patriarche des catholiques, la place aussi ne serait pas mauvaise. — Fort bien, dit-il en souriant, voilà l'Europe partagée en trois patriarches. Mais j'ai eu tort de mettre ce sujet sur le tapis; voyez où cela nous mène; il me semble que nos rêves ne sont pas ceux de l'homme de bien, ainsi que disait M. le régent. Si Louis XIV vivait, il nous remercierait. Toutes ces idées patriarchales, possibles ou impossibles

Digitized by Google

à réaliser, lui donnèrent un instant un air pensif, et presque de l'humeur.» Le prince fit ensuite au roi une satyre fort amusante du prince de Conti d'alors; puis il ajoute : « Ce portrait parut amuser le roi. Il fallait le captiver par quelque détail un peu piquant; sans cela il vous échappait et ne vous donnait plus le temps de parler. »

Une autre fois, comme il était question des maux occasionnés par la dernière guerre. « Je vous demande pardon, » dit Frédéric, « de vous en avoir si souvent tourmenté; j'en suis fâché pour toute l'humanité, mais quelle belle guerre d'apprentissage! j'ai fait assez de fautes pour vous apprendre à vous tous, jeunes gens, à valoir bien mieux que moi. Mon Dieu, que j'aime vos grenadiers! comme ils ont bien défilé hier la parade devant moi! Si le dieu Mars voulait lever une garde pour sa personne, je lui conseillerais de les prendre sans choisir. Savez-vous que j'ai été bien content de l'empereur hier soir au souper? Avez-vous entendu ce qu'il m'a dit de la liberté de la presse et de celle des consciences? Il y aura bien de la différence entre lui et tous

Digitized by Google

ses bons ancêtres.» — «Je suis persuadé qu'il est sans préjugés, et que Votre Majesté est pour lui une source d'instruction.» — «Il a désapprouvé très finement hier, et avec beaucoup de délicatesse, la ridicule censure de Vienne, et le trop d'attachement de sa mère, sans la nommer, pour certaines choses qui ne font que des hypocrites.» — « Mais à propos de cela, elle doit vous détester, l'impératrice! » — « Pas du tout, Sire; elle me gronde quelquefois de mes erreurs, mais très maternellement. Elle me plaint, et ne doute pas que je n'en revienne. Elle me disait, il y a quelque temps : « Je ne sais comment vous faites, vous étiez l'ami intime du Père Griffet; l'évêque de Neustadt m'a toujours dit du bien de vous, l'archevêque de Malines aussi, et le cardinal vous aime assez. »

L'un des jours que les deux souverains passèrent ensemble, le maréchal Laudon, qui était invité à dîner avec eux, n'était pas encore arrivé lorsqu'ils se mirent à table. Le roi prit l'occasion de dire : « C'est contre son ordinaire : autrefois il arrivait souvent avant moi. Permettez qu'il ait cette place près de moi, car j'aime mieux l'avoir

Digitized by Google

à mes côtés qu'en face de moi.» Après le dîner, il pria le prince de Ligne de lui nommer les officiers-généraux qui étaient là, et surtout ceux qui avaient servi sous le maréchal Traun. « Car enfin, » me dit-il, « ainsi que je crois vous l'avoir déjà dit, c'est mon maître; il me corrigeait des écoles que je faisais.» — « Votre Majesté fut bien ingrate, car elle ne paya pas ses leçons; pour que ce qu'elle dit fût vrai, il fallait du moins se faire battre par lui, et je ne me souviens pas que cela soit arrivé.»—« Je n'ai pas été battu, parce que je ne me suis pas battu.» — « C'est ainsi que les plus grands généraux se font souvent la guerre : on n'a qu'à voir les deux campagnes de 1674 et 1675 de M. de Montecuculli et de M. de Turenne, le long de la Renchen.»—« Il n'y a pas grande différence de Traun au premier; mais qu'elle est grande, bon Dieu, de l'autre à moi! »

« Je lui nommai le comte d'Althan, qui avait été adjudant-général, et le comte de Pellegrini. Il me demanda deux fois où ils étaient, et me dit qu'il avait la vue si basse que je devais le lui pardonner. « Mais cependant, Sire, lui dis-je, « à la

Digitized by Google

guerre vous l'aviez bien bonne, et si je m'en souviens, fort étendue. » — « Ce n'est pas moi, » me répondit le roi, « c'était ma lunette. » — « En vérité, j'aurais bien voulu la trouver; mais je crains bien qu'elle n'eût pas été mieux à mes yeux que le sabre de Scanderberg à mon bras. » Il continua à me demander les noms de diverses personnes : je lui dis ceux de quantité de jeunes princes qui entraient au service, et dont quelques uns donnaient des espérances. « Cela se peut, » me dit-il, « mais je crois qu'il faut croiser les races en empire. J'aime les enfans de l'amour; voyez le maréchal de Saxe et mon Anhalt (1),

(1) Thiébault dit dans ses mémoires, à propos du général d'Anhalt: « Ce général qui, selon Mirabeau, est né d'une cuisinière et d'une foule de pères; qui, selon le même, a été palefrenier, puis a vendu du café en contrebande, et a été souvent espion, est parvenu pour un temps à une sorte de toute puissance, en sa qualité d'adjudant-général de Frédéric-le-Grand. Je ne sais d'où lui est venu le nom qu'il a porté. J'ignore aussi en quel temps et comment il est entré dans l'armée, mais il est bien démontré que nul homme ne possédait à un plus haut degré que lui le génie de la guerre, sous le double rapport des conceptions et de l'exécution. De son temps, toutes les affaires militaires marchaient avec ordre, sans embarras et sans retard. J'ai vu toute l'armée prendre à son nom l'air de la déférence et du respect. J'ai vu le temps

Digitized by Google

quoique je craigne bien que depuis la chûte qu'il a faite sur la tête, il ne l'ait plus aussi bonne qu'auparavant. J'en serais bien fâché pour lui et pour moi : c'est un homme rempli de talens.» Je suis bien aise de me ressouvenir de ceci, parce que j'ai entendu dire à des sots dénigrans qui accusent le roi de Prusse d'insensibilité, qu'il n'avait point été touché de l'accident de l'homme qu'il paraissait aimer le plus. Trop heureux encore si l'on n'avait dit que cela de lui! On le supposait jaloux du mérite de Schwérin et de Keith, et enchanté de les avoir fait tuer. C'est ainsi que les gens médiocres tâchent d'abaisser les grands hommes, pour diminuer l'espace immense qui les sépare d'eux.»

où les militaires n'osaient chercher à faire leur cour au roi, et moins encore au prince de Prusse, de peur de lui déplaire. Une chute de cheval où il fut si grièvement blessé à la tête, qu'il fallut le trépaner, lui laissa par momens, ou au moins pour un temps, une sorte d'aliénation mentale qui arrêta sa fortune militaire. On dit qu'après le décès de Frédéric, il découpa la tête de ce grand homme sur le portrait qu'il en avait, et la remplaça par la tête de l'héritier, de ce même neveu dont il avait paru être l'ennemi jusque-là, et qui lui donna le cordon de l'Aigle noir, mais le laissa végéter dans sa retraite où il est mort.

Digitized by Google

Les deux souverains firent ensemble la revue des troupes impériales, qui se trouvaient à Neustadt; et c'est à la suite d'un de ces spectacles militaires que le prince de Ligne dit : « J'oubliais une petite occasion que j'eus de faire valoir les deux monarques l'un vis-à-vis de l'autre. Le roi me dit : « J'ai été fort content aujourd'hui de l'alignement des têtes de vos colonnes et de leur déploiement. » — « Et moi, Sire, lui dis-je, du coup d'œil de l'empereur, qui y était lui-même, et ne s'est pas trompé d'un pas sur le terrain et les distances. Il arriva dans ce moment, et demanda au roi ce que je lui disais. « Je suis sûr, » dit celui-ci, « qu'il n'osera pas le répéter à Votre Majesté; à peine en aurai-je le courage. C'est que nous étions du même avis sur le mouvement que vous faisiez faire ce matin vous-même aux housards qui protégeaient les déploiemens, et Votre Majesté les plaçait au point juste où chaque file devait se trouver. Le roi gâta bientôt ce madrigal; et l'épigramme de son entrée en Bohême, quelques années après, était plus dans son genre ».

« Un jour de confiance, » continue le prince

Digitized by Google

de Ligne, les deux souverains parlèrent politique ensemble. « Tout le monde ne peut pas avoir la même politique, » disait le roi; « elle dépend de la situation, de la circonstance, et de la puissance des états; ce qui peut m'aller n'irait pas à Votre Majesté : j'ai risqué quelquefois un mensonge politique. » — « Qu'est-ce que c'est que cela? » dit l'empereur en riant.—« C'est par exemple, » reprit le roi aussi fort gaiment, « d'imaginer une nouvelle que je savais bien devoir être reconnue fausse au bout de vingt-quatre heures; mais n'importe, avant qu'on s'en fût aperçu, elle avait déjà fait son effet. »

Ces extraits de la relation du prince de Ligne ne sauraient être mieux terminés que par une anecdote qui est tout à fait dans le caractère de Frédéric. « Le roi, par galanterie, s'était mis en blanc, ainsi que sa suite, pour ne pas nous apporter ce bleu que nous avions tant vu à la guerre : il avait l'air d'être de notre armée et de la suite de l'empereur. Il y eut, je crois, dans cette visite, de part et d'autre un peu de personnalité, quelque méfiance et peut-être un commencement d'aigreur; ce qui arrive toujours,

Digitized by Google

dit Philippe de Commines, aux entrevues des souverains. Le roi prenait du tabac d'Espagne, et comme il nettoyait son habit du mieux qu'il pouvait, il me dit : je ne suis pas assez propre pour vous, messieurs; je ne suis pas digne de porter vos couleurs. L'air qu'il mit à cela me fit croire qu'il saisirait la première occasion de les salir avec de la poudre à canon (1). L'événement prouva la justesse des pensées du prince dans cette occasion.

Dans l'automne de cette année les troupes prussiennes entrèrent sur le territoire de la ville libre de Dantzick, s'emparèrent de quelques uns des avant-postes, prirent les canons qu'elles y trouvèrent et firent un bon nombre de prisonniers. Elles restèrent quelques semaines campées près de la ville. Les raisons que Frédéric allégua pour cette invasion, étaient certains griefs des recruteurs prussiens contre les Dantzickois, et des entraves que le commerce prussien éprouvait dans leurs bureaux de douanes. Cette petite expédition de maraude nous rappelle naturelle-

(1) Mémoires et mélanges historiques et littéraires, par le prince de Ligne.

Digitized by Google

ment celle que Frédéric fit au commencement de son règne contre l'évêque de Liége, et que Voltaire a décrite. Après avoir résisté quelque temps et sollicité en vain le secours d'autres puissances, les habitans de Dantzick furent obligés de se soumettre aux termes que leur puissant ennemi leur imposa, et qui furent : de payer une somme d'argent; de laisser aux recruteurs prussiens liberté entière d'opérer sur leurs territoires; de ne point donner d'asile aux déserteurs prussiens, et enfin de se comporter de telle sorte que sa majesté prussienne n'eût plus à se plaindre d'eux (1).

Vers ce temps, ou un peu plus tard, Frédéric restreignit la liberté de la presse dans ses états en nommant des censeurs, sans l'*imprimatur* desquels aucun ouvrage ne devait être publié. Cependant quoique l'ordonnance de Frédéric parût imposer quelque restriction à la liberté de publier, la presse n'était nulle part plus libre qu'en Prusse. Il donnait fréquemment à des éditeurs des exemptions entières de censure; et

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

toutes les fois qu'on reférait à lui pour confirmer les amendes encourues pour contravention à son ordonnance, il les annulait presque toujours, et écrivait de sa propre main au bas du rapport : J'entends que la presse soit libre. Il s'inquiétait même si peu de la publication de libelles contre lui ou contre son gouvernement, que dans une occasion il encouragea l'impression d'un ouvrage de cette espèce. Un libraire étranger lui avait envoyé le manuscrit d'une satire faite contre lui, espérant obtenir du roi une gratification pour l'avoir supprimée. Mais, bien loin de répondre à ses intentions, Frédéric envoya chercher un éditeur de Berlin, et lui remit le manuscrit, en disant : Imprimez cela ; vous en tirerez un bon parti.

La cause véritable de l'établissement des censeurs dans les états de Prusse, et des ordonnances qui décernaient des amendes et autres peines contre les éditeurs de libelles publiés de temps en temps, était la crainte qu'avait Frédéric que les gouvernemens étrangers ne lui cherchassent querelle pour des satires publiées contre eux dans les lieux soumis à sa puissance. Ce fut tou-

Digitized by Google

jours en effet, sur des représentations faites dans ce sens à son gouvernement, et il y en eut d'assez fréquentes vers la fin de son règne, surtout de la part de l'impératrice Catherine, fort chatouilleuse sur ce point, que parurent de nouvelles ordonnances de répression. Mais l'objet réel de Frédéric, et le seul qu'il se proposât dans ces menaces de châtimens, était de forcer les éditeurs et les vendeurs de ce genre de livres, à user de quelque réserve et de quelque précaution dans leur commerce : résultat qu'il obtint presque complètement (1).

Telle était la liberté politique, non seulement de la presse, mais encore de la conversation à Berlin, qu'elle excitait quelquefois beaucoup d'étonnement parmi les voyageurs des autres nations, qui, avant d'arriver en Prusse, n'avaient d'autre idée que celle de la nature arbitraire de la forme de leur gouvernement. « Ce qui me surprit le plus, raconte un voyageur anglais bien connu, lorsque je me trouvai à Berlin, ce fut la liberté avec laquelle on y parlait des mesures du gouvernement et de la conduite du roi. J'y ai

(1) Vie de Frédéric II.

Digitized by Google

entendu discuter des sujets politiques, et d'autres que j'aurais cru encore plus délicats, avec aussi peu de ménagement que dans un café de Londres. On retrouve la même liberté chez les libraires, qui vendent ouvertement les productions littéraires de toutes sortes. La brochure publiée tout récemment sur le partage de la Pologne, dans laquelle le roi est fort rudement traité, peut se procurer sans difficulté, ainsi que d'autres écrits qui attaquent avec toute la virulence de la satire quelques personnages des plus marquans. Un gouvernement soutenu par une armée de cent quatre-vingt mille hommes peut, en toute sûreté, ne point se mettre en peine des critiques de quelques politiques ni de la plume du satirique. Pendant que sa majesté prussienne se réserve le pouvoir de la vie et des biens de ses sujets, selon qu'il le décide dans sa sagesse, il leur laisse la plus entière liberté de s'amuser à faire sur sa conduite toutes les remarques et toutes les plaisanteries qui leur passent par la tête (1)».

(1) Dr. Moor's Wiew of Society and Manners in France, Switzerland, and Germany.

Digitized by Google

La cruelle famine qui exerça ses ravages dans le nord de l'Allemagne en 1772, mit au grand jour la sage prévoyance de Frédéric. Son père, FrédéricGuillaume, avait formé sur divers points de ses états de vastes magasins, uniquement destinés à l'approvisionnement de l'armée. Frédéric, de son côté, les avait toujours considérés en outre comme un moyen de préserver ses sujets des horreurs de la famine. En conséquence, lorsque le blé était à bas prix, il en achetait en grande quantité, et infiniment plus qu'il n'en fallait pour la consommation du soldat. Lorsque le prix du blé remontait, quoique la famine ne fût pas à craindre, il vendait avec avantage; si au contraire la disette se faisait sentir, il distribuait ses grains de manière à procurer le plus grand soulagement possible à ses peuples. A l'époque dont il s'agit, il avait prévu la probabilité d'une famine, et s'y était préparé si complètement, que non seulement il épargna cet horrible fléau à ses sujets, mais il put encore vendre beaucoup de blé avec de gros bénéfices, aux habitans des pays voisins (1).

(1) Essai sur la vie de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

Vers ce temps, le roi de Prusse s'attira l'attention des autres nations de l'Europe par la conduite qu'il tint envers les jésuites. Ces révérends pères étaient depuis longtemps fort décriés dans l'opinion publique; mais ils avaient toujours été vigoureusement soutenus par la cour de Rome à laquelle ils étaient aveuglément dévoués, ainsi que par les souverains catholiques qui trouvaient dans ces casuistes à mœurs relâchées des confesseurs complaisans (1). Mais une conspiration tramée en 1758 contre le roi de Portugal, et à laquelle les jésuites passèrent pour n'être pas étrangers, porta le premier coup à leur puissance. Carvalho, marquis de Pombal, premier ministre de ce pays, ne cessa de les persécuter qu'il ne les eût fait chasser des états portugais. Ils essuyèrent le même traitement en France, où le duc de Choiseul, assisté des parlemens, les priva de tous leurs colléges et établissemens, et finit par abolir leur ordre dans ce royaume.

Ces exemples furent suivis en Espagne, à Naples, à Parme et à Malte; et enfin Clément XIV

(1) VOLTAIRE, *Siècle de Louis XV*.

Digitized by Google

(Ganganelli), l'un des papes les plus sensés et les meilleurs qui aient jamais occupé la chaire de Saint-Pierre, publia en 1773, une bulle abolissant la Société de Jésus (1). « Tous les princes catholiques de l'Europe, dit Voltaire, ont chassé les jésuites; et le roi de Prusse, prince protestant, les a conservés, au grand étonnement des nations. C'est que ce monarque ne voyait en eux que des hommes capables d'élever chez lui la jeunesse, et d'enseigner les belles-lettres, peu cultivées dans ses états, excepté par lui-même. Il les croyait utiles, et ne les craignait pas. Il regardait du même œil les maîtres de religions et de sectes différentes, établissant la tolérance universelle comme le premier des dogmes, plus occupé de son armée que de ses colléges; sachant très bien qu'avec des soldats il contiendrait tous les théologiens, et se souciant fort peu que ce fût un jésuite ou un prédicant qui fît connaître Cicéron et Virgile à la jeunesse (2).

(1) Vie d'Albéroni, de Ripperda, et de Pombal.

(2) VOLTAIRE, *Siècle de Louis XV*. — Peut-être que le motif secret de Frédéric, en soutenant les jésuites, était de témoigner son mépris pour toutes les religions ; de montrer

Digitized by Google

Pour se rendre agréable à la cour de Rome, avec laquelle Frédéric désirait être en bonne intelligence, il permit que le bref de Clément XIV fût reçu dans ses états; mais il les laissa en possession de tous leurs établissemens et institutions, et donna même asile à beaucoup de ceux des autres pays qui avaient été obligés de se soustraire à la persécution soulevée contre eux (1). Il fit aussi informer le pape par son résident à Rome, qu'ayant garanti, par le traité de Breslau, la religion de la Silésie dans l'état où il l'y avait trouvée, il ne pouvait que regarder les jésuites comme inclus dans cette stipulation : à quoi il ajouta, dit-on, que puisqu'il était hérétique, il ne pensait pas que sa Sainteté pût lui accorder de dispense pour manquer à sa parole, ni au devoir

qu'il faisait aussi peu de cas des unes que des autres, et qu'il se souciait aussi peu de ceux qui les enseignaient. Tel est du moins le sens d'une phrase de Voltaire, non incluse dans la citation ci-dessus. Il vaut mieux croire qu'il avait des vues et des sentimens plus louables; que l'humanité, jointe au désir d'encourager l'éducation parmi ses sujets catholiques romains, lui dicta les mesures qu'il adopta à l'égard des jésuites.

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

d'un honnête homme ou d'un bon souverain (1).

Dans une de ses conversations avec le prince de Ligne il lui expliqua ainsi d'une manière moitié sérieuse, moitié comique, la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion : « Pourquoi a-t-on détruit les dépositaires des graces de Rome et d'Athènes, ces excellens professeurs des humanités, et peut-être de l'humanité, les ci-devant révérends? L'éducation y perdra; mais comme nos frères, les rois catholiques, très chrétiens, très fidèles, et apostoliques, les ont chassés, moi très hérétique, j'en ramasse tant que je puis; un jour viendra où l'on me fera peut-être la cour pour en avoir. Je conserve la race; et je leur disais l'autre jour : un recteur comme vous, mon père, je puis très bien le vendre trois cents écus; vous, révérend père provincial, six cents; ainsi des autres à proportion : quand on n'est pas riche, on aime à faire des spéculations (2).

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

(2) Mémoires et mélanges historiques et littéraires par le prince de Ligne.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Affaires de la Pologne. — La Russie entretient les troubles de ce royaume. — Confédération de Barr. — Atrocités commises par les troupes russes et par les Zaporaviens. — Guerre entre la Turquie et la Russie. — Conduite de Frédéric. — Succès des Russes. — Les confédérés polonais déclarent Stanislas déchu du trône. — Négociations pour le partage de la Pologne. — Frédéric fait l'office de médiateur entre la Russie et la Turquie. — Traité de partage. — Améliorations que Frédéric fait dans la Pologne prussienne. — Mariage du grand duc Paul. — Activité de l'empereur Joseph. — Frédéric est malade de la goutte. — Le comte Hoditz.

Il devient maintenant nécessaire de retourner aux affaires de la Pologne, car nous voici à l'époque de la catastrophe de ce malheureux pays. Pour le faire avec clarté, il est à propos de jeter un coup d'œil sur sa position, et sur ses relations avec les autres puissances, pendant les dernières années qui précédèrent cet évènement.

Digitized by Google

Très peu de temps après l'élection de Stanislas-Poniatowsky, l'impératrice de Russie avait conçu du mécontentement de la conduite de ce souverain, son ancienne créature. Stanislas avait une grande ambition, qu'avait nourrie et accrue une prédiction faite au moment de sa naissance par un astrologue italien à sa mère, qu'il serait un jour souverain ; mais il n'était doué ni de la grandeur d'ame, ni de la force de caractère qui lui étaient nécessaires pour se maintenir sur le trône orageux auquel il avait été élevé (1). Il se laissa mener par ses oncles, les princes Czartorinsky, dont l'objet était de rendre la couronne héréditaire dans leur famille. Pour y parvenir, ils firent des changemens aux lois et coutumes antiques de la Pologne, de sorte que, de république qu'elle était de fait, elle était au moment de devenir monarchie absolue. Catherine prit alors le parti de ceux des Polonais qui résistaient à ces innovations. Elle envoya à Varsovie, en qualité de son ambassadeur, un homme perdu de réputation, nommé Saldern,

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.

dont les instructions étaient d'entretenir les troubles qu'il venait en apparence pour calmer(1).

Frédéric, de son côté, était fort disposé à rester dans l'alliance de Catherine, malgré quelques légers différends qui s'étaient élevés entre eux. Catherine avait voulu comprendre l'Angleterre, le Danemarck, la Pologne, la Suède et la Saxe dans le traité de Pétersbourg, c'est-à-dire former une ligue du nord contre le midi de l'Europe; mais Frédéric avait refusé de consentir à ce projet (2). Néanmoins il désirait vivement rester ami avec cette puissante voisine, et entrait dans ses vues relativement à la Pologne. Un incident, qui survint à cette époque, l'unit encore plus étroitement à l'impératrice de Russie, en l'irritant personnellement contre Stanislas. La cour de Vienne avait laissé entrevoir à ce dernier, dont la vanité était présomptueuse au plus haut degré, l'espérance, que, selon l'opinion générale, elle ne se proposait nullement de réaliser, d'épouser une archiduchesse. Le roi de Prusse décou-

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

(2) *Idem.*

Digitized by Google

vrit ces manœuvres (1) ; et s'écria dans l'impétuosité de sa colère : « Je lui écraserai la tête avec sa couronne! » Et il devint dès lors l'ennemi juré de Poniatowsky (2).

A partir de cette époque (1765) jusqu'à son partage, la Pologne ne fut plus qu'une scène de tumulte et de confusion. C'est vraiment avec raison que Rulhière a intitulé son ouvrage, *Histoire de l'Anarchie de Pologne* ; il n'aurait jamais pu trouver de terme plus propre à représenter l'état de ce malheureux pays. La guerre civile, la persécution et l'intolérance religieuse, les intrigues perfides et funestes des souverains qui visaient au démembrement du royaume, tout contribuait à accabler de maux les infortunés Polonais. D'abord, le gouvernement russe, et Repnin son ambassadeur, qui avait succédé à Saldern, prirent parti contre le roi de Pologne ; plus tard, lorsque ce prince eut fait sa soumission

(1) Rulhière dit que, pour parvenir au but de son ambition, « le roi de Pologne ne cessait d'écrire à la czarine les lettres les plus pressantes pour lui persuader de reprendre l'ancien système des alliances de cette cour. »

(2) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.

à l'impératrice, ils se rangèrent de son côté contre ceux de ses sujets qui, indignés de la domination russe, s'étaient formés en parti d'opposition contre l'insolence et la tyrannie insupportable de cette puissance. Cette ligue fut appelée « la Confédération de Barr, » parce que son premier acte est daté d'une petite ville de ce nom en Podolie.

La confédération tint sa première assemblée en février 1768, et les chefs qui s'y rendirent, nommèrent pour leur chef le prince Radzivil, le seigneur le plus puissant de la Pologne. Les Russes avaient alors beaucoup de troupes en Pologne ; et la levée de l'étendard de la confédération fut le signal auquel ces soldats reçurent l'autorisation d'exercer les cruautés les plus licencieuses envers les habitans. Quelque barbare qu'eût été jusque-là leur conduite à l'égard des Polonais, elle n'avait été que douceur en comparaison de ce qui suivit. L'impératrice de Russie était en ce moment menacée d'une guerre avec la Turquie, qui avait un vif ressentiment de son intervention dans les affaires de la Pologne. Son objet était de terrifier assez les Polonais pour les amener à se soumettre, avant que la guerre n'écla-

Digitized by Google

tât, et d'exterminer les confédérés. Les atrocités, les massacres, que les généraux russes commirent par l'ordre exprès de leur impitoyable et criminelle souveraine, le Tibère femelle des temps modernes, font frémir l'humanité.

Non contente des torrens de sang répandu par ses propres armées à demi barbares, elle excita en outre les Zaporaviens, tribu de bandits qui habitaient près des cataractes du Borysthène, à massacrer les Polonais dans l'Ukraine. Ces monstres, qui ne subsistaient que de sang et de rapine, s'estimèrent trop heureux d'accomplir, avec la certitude de l'impunité, les désirs de l'impératrice. L'Ukraine fut entièrement ravagée, et les habitans mis à mort au moyen des tortures les plus affreuses et les plus révoltantes. Le nombre des êtres humains qui périrent dans ce massacre général, fut, selon le calcul le plus bas, de cinquante mille, et selon le plus élevé, de deux cent mille (1).

Mais ces barbaries ne purent ni apaiser la Pologne, ni empêcher la guerre avec la Turquie

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.

Digitized by Google

Vers la fin de l'an 1768, l'ambassadeur russe à Constantinople fut envoyé à la forteresse des Sept-Tours, et la guerre déclarée à la czarine. Les émissaires du duc de Choiseul, qui était devenu premier ministre de France, avaient beaucoup aidé à exciter à la résistance contre les Russes en Pologne; pendant que, d'un autre côté, ils enflammaient le cabinet de Vienne contre Catherine, et animaient la Porte à se venger de la Russie, dont l'armée, en poursuivant les confédérés polonais après une défaite, avait brûlé la ville de Balta sur le territoire turc (1).

Cependant, le prudent Frédéric restait parfaitement tranquille. Tout ce qu'il voulait était, comme il l'exprimait lui-même, « de laisser mâter la czarine » par ses différentes guerres ; comptant bien que, dans cet état des choses, lui et la cour de Vienne finiraient nécessairement par être les médiateurs entre Catherine et ses ennemis ; office qu'il ne se proposait nullement d'entreprendre gratuitement. « Aux approches de cette guerre (entre la Russie et la Turquie) qu'il était

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

Digitized by Google

impossible de prévenir, et qui devait influer sur le sort de tant de nations, la conduite du roi de Prusse fut digne de son génie. Trente années de travaux, de succès et de gloire ; une armée de deux cent mille hommes aguerris sous ses yeux, et perpétuellement exercés sous ses ordres ; un trésor de plus de cent millions (de francs) mis en réserve, et sans cesse accru par son économie, le rendaient maître de ne suivre désormais dans toutes les agitations de l'Europe que sa seule volonté. Il ne craignit point d'annoncer hautement ses intentions pacifiques, et le dessein d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait étendre plus loin le fléau de la guerre. Toutefois il résolut d'être fidèle à tous les engagemens de son alliance avec la Russie, de lui payer annuellement trois millions de subsides stipulés pour l'occasion actuelle par le traité qui les unissait, et de contenir par la terreur de ses armes quiconque voudrait augmenter les embarras de cet empire (1).

La guerre entre la Russie et la Turquie ne laissa pas long-temps respirer les Polonais. Les

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.—Gillies' View of the reign of Frederic II.

Digitized by Google

Russes eurent contre les Turcs des succès aussi prompts qu'importans. « Les généraux de Catherine, dit Frédéric, ignoraient la castrométrie et la tactique ; ceux du Sultan avaient encore moins de connaissances ; de sorte que, pour se faire une juste idée de cette guerre, il faut se représenter des borgnes, qui, après avoir bien battu des aveugles, gagnent sur eux un ascendant complet (1). Les Turcs perdirent, en peu de temps, plusieurs batailles, toute la province de Moldavie, que leur prit le prince Gallitzin, et leur flotte, qui fut brûlée dans la baie de Tschesmé par l'amiral russe Elphinston. Ces évènemens furent suivis de l'invasion de la Valachie par le maréchal Romanzow. Ces succès extraordinaires des Russes alarmèrent toutes les puissances voisines, et amenèrent, comme nous l'avons déjà dit, les entrevues de l'empereur et du roi de Prusse en 1769 et 1770, ainsi qu'une cordialité entre les cours de Vienne et de Postdam plus grande qu'elle ne l'avait jamais été auparavant. Frédéric, qui, avec sa sagacité ordinaire, désirait voir finir la

(1) Mémoires depuis 1763 jusqu'à 1775, par Frédéric II.

Digitized by Google

guerre, avant que les forces de la Porte-Ottomane fussent anéanties, réussit par ses négociations à engager ce gouvernement, si peu accessible à la persuasion, à solliciter sa propre médiation et celle de la cour de Vienne pour arranger les affaires entre les deux empires. Ceci eut lieu en 1770 (1).

L'impératrice de Russie redevint alors libre de s'occuper de la Pologne, qui n'avait cessé d'être violemment agitée ; car les malheureux Polonais semblaient destinés, lors même que leurs tyrans étrangers suspendaient leur rage, à s'entredétruire (2). Le 9 avril, les confédérés, qui continuaient de faire la guerre aux Russes, déclarèrent Stanislas déchu, et le trône vacant. Une députation de quelques uns d'entre eux fut même à Varsovie, et pénétrant jusqu'auprès du roi, à l'une de ses audiences, lui remit l'acte de la confédération (3).

Enfin arriva le moment où allait être consommé l'évènement destiné à faire passer un peuple ma-

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

(2) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.

(3) Gillies' View of the reign of Frederic II.

Digitized by Google

gnanime sous la domination étrangère, à démembrer un ancien royaume, à déshonorer éternellement les souverains, qui, après l'avoir précipité à sa ruine, se partagèrent ses dépouilles, et à donner un exemple de spoliation odieuse, qui depuis a servi de précédent en Europe à trop d'arrangemens semblables. Et encore rien de ce qui a été fait dans la suite n'égala-t-il, en rapacité et en iniquité, le premier partage de la Pologne. Il paraît que ce plan fut discuté pour la première fois, au commencement de 1771, entre l'impératrice et le prince Henri de Prusse, qui était allé de Suède à Pétersbourg, sur l'invitation de Catherine, afin de prêter son assistance à la médiation et aux négociations entre la Turquie et la Russie (1). Rulhière justifie le roi de Prusse de tout reproche d'avoir projeté ou suggéré le démembrement de la Pologne. Il fait, à ce sujet, l'observation suivante : « Les témoignages irrécusables que s'est procurés l'auteur de cette histoire ne laissent aucun doute que Frédéric, uniquement occupé de n'être point entraîné

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

Digitized by Google

dans une guerre sans manquer ni à son intérêt, ni à son allié, n'avait formé le projet d'aucun envahissement sur les domaines de cette république (1).

Il paraîtrait que ce plan n'aurait été suggéré à l'esprit des souverains qui devaient en profiter, que par la force des circonstances. En effet, Catherine s'était d'abord flattée de dominer la Pologne entière par le moyen de sa créature Poniatowsky; et ce ne fut que lorsqu'elle se trouva déçue dans son attente, qu'elle conçut l'idée du partage, se proposant toutefois d'y intéresser ceux qui auraient pu l'empêcher. Il est assez curieux que Frédéric ait consigné dans ses propres écrits la condamnation de la conduite qu'il tint plus tard envers la Pologne; condamnation qui montre de quel œil il aurait regardé une pareille affaire, si son intérêt ne la lui avait pas fait approuver. Il termine un de ses premiers écrits par cette phrase remarquable : « En un mot, c'est un opprobre et une ignominie de perdre ses états; et c'est une injustice et une rapacité crimi-

(1) RULHIÈRE, Histoire de l'anarchie de Pologne.

Digitized by Google

nelle de conquérir ceux sur lesquels on n'a aucun droit légitime (1). »

Frédéric avait particulièrement recommandé à son frère de tâcher par tous les moyens possibles, durant son séjour à Pétersbourg, de rendre l'impératrice Catherine favorable à tout ce qui touchait aux intérêts de la Prusse. Le prince Henri s'en acquitta avec beaucoup d'adresse. Il trouva Catherine au milieu des fêtes données en réjouissance des victoires obtenues sur les Turcs. Il fit sa cour sur ce sujet et sur d'autres avec tant de succès, que lorsqu'il vint à parler à l'impératrice d'affaires politiques, il la trouva disposée à consentir aux propositions dont il était chargé, et qui étaient de souscrire un nouveau système d'alliance entre la Russie et la Prusse, et qu'elle promit de communiquer à Frédéric les conditions de la paix qu'elle négociait avec la Turquie. On raconte que, pendant un des entretiens de l'impératrice et du prince, le bruit ayant couru que les Autrichiens s'étaient emparés dans la forteresse polonaise de

(1) Considérations sur l'état présent du corps politique de l'Europe, 1736.

Digitized by Google

Czenstokow, la czarine dit : « Il semble que dans cette Pologne il n'y ait qu'à se baisser pour prendre ce qu'on veut. » Cette remarque amena une conversation sur l'état présent et à venir de ce pays ; la glace une fois rompue, on revint à plusieurs reprises sur ce sujet; et avant que le prince ne quittât Pétersbourg pour retourner à Berlin, le projet de démembrement avait déjà pris une certaine forme (1).

Dans ce même temps, les Polonais, comme pour seconder les spoliateurs étrangers et leurs projets, étaient en armes les uns contre les autres. Les confédérés, ainsi qu'on les appelait, avaient remporté quelques succès après avoir déposé formellement Stanislas. Quoique les secours qu'ils avaient pendant un temps reçus de la France leur eussent été presque entièrement retirés depuis la retraite du duc de Choiseul, qui eut lieu par suite des intrigues de madame Dubarry, à la fin de 1770, cependant ils étaient en grand nombre sous les armes, avec des chefs habiles et une discipline perfectionnée. Mais la

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.

Digitized by Google

fortune ne leur fut pas long-temps favorable : Suwarof, qui commandait alors les troupes russes envoyées contre eux, les défit à la bataille de Landscron ; et ensuite par sa hardiesse, son activité, et les horribles cruautés qu'il commit sur ceux qui lui tombèrent entre les mains, il réussit à les affaiblir sensiblement, résultat auquel leurs divisions intestines ne contribuèrent que trop (1).

Pendant que ces choses se passaient, Frédéric employait son influence comme médiateur entre la Russie et la Turquie, et entre la première de ces puissances et la cour de Vienne, le gouvernement impérial s'opposant aux demandes exorbitantes de la Russie, et qui devaient être satisfaites aux dépens de la Porte (2). Il s'assura ainsi les bonnes graces de Catherine, qui, voyant bien que l'Autriche ne consentirait probablement pas à la spoliation de la Turquie à moins qu'elle n'y gagnât quelque chose, et sentant aussi que l'objet du roi de Prusse devait être jusqu'à un certain point semblable, n'en songea que plus au partage de la Pologne, comme au seul moyen de

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.

(2) Gillies' View of the reign of Frederic II.

Digitized by Google

satisfaire ces deux puissances. L'Autriche avait même déjà fait revivre d'anciennes prétentions sur quelques parties de la Pologne; et les entretiens de Catherine et du prince Lobkowitz, qui avait été envoyé à Pétersbourg pour discuter la paix entre la Russie et la Turquie, avaient quelquefois roulé sur ces sujets. Ainsi, par degrés, les intérêts d'abord opposés des trois puissances les induisirent définitivement à désirer le partage de la Pologne; et les négociations obscures et tortueuses de la diplomatie achevèrent ce que l'avidité des souverains, les dissentions des Polonais et les revers des Turcs, leurs alliés, avaient contribué à réaliser (1).

La fin de 1771 vit échouer l'audacieuse tentative d'enlever le roi de Pologne à Varsovie et de le transporter au quartier-général des confédérés. Au commencement de 1772, les auxiliaires français s'emparèrent de la ville et de la citadelle de Cracovie; ils s'y défendirent avec valeur, mais ils furent enfin obligés de capituler et de se constituer prisonniers de guerre des Russes. Ce

(1) RULHIÈRE, Histoire de l'anarchie de Pologne.

Digitized by Google

dernier coup accabla les confédérés, qui, désunis et affaiblis, cessèrent depuis ce moment d'avoir la moindre force, tandis que la ligue de leurs ennemis communs se resserrait chaque jour davantage.

La lenteur et l'irrésolution de la cour de Russie, qui n'était pas fort disposée à céder la moindre partie de la Pologne à d'autres, retardèrent pendant quelques mois le sort de ce malheureux pays; mais le roi de Prusse, qui tenait beaucoup à voir terminer cette affaire, fut si pressant qu'il conclut enfin, en février 1772, une convention avec l'impératrice par laquelle les limites de leurs agrandissemens respectifs furent arrêtées. Cet accord fut aussi un peu accéléré par la nouvelle que les troupes de l'impératrice-reine avaient pris possession de cette partie de la Pologne appelée la seigneurie de Zips; événement qui fit clairement comprendre à Catherine que de plus longs délais pourraient être dangereux (1). Bientôt après au mois d'août suivant éclata en Suède une révolution habilement

(1) Mémoires depuis 1763, jusqu'à 1775, par Frédéric II.

Digitized by Google

conduite par le jeune roi Gustave III, neveu du roi de Prusse. Cette révolution qui rétablit le pouvoir de la monarchie, anéantit l'influence que les Russes y avaient exercée jusqu'alors au moyen d'une oligarchie vénale, fit désirer encore plus vivement à l'impératrice de Russie de terminer à l'amiable ses négociations avec les autres puissances voisines (1).

Le point le plus disputé était la ville de Dantzick, dont Frédéric voulait obtenir la possession. Mais les Russes s'y opposaient, prétendant qu'ils avaient garanti l'indépendance de cette petite république. Frédéric finit par céder, car il lui parut évident, ainsi qu'il le dit lui-même, que le possesseur de la Vistule et du port de Dantzick assujettirait cette ville avec le temps; et il pensa d'ailleurs qu'il ne fallait pas arrêter une négociation si importante pour un avantage qui, à vrai dire, n'était que différé (2). Par cette convention la Prusse s'appropria la province de

(1) Gillies' View of the reign of Frederic. — Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina. — Mémoires depuis 1763 jusqu'à 1775, par Frédéric II.

(2) *Idem.*

Digitized by Google

Pomérélie, une partie de celle appelée Grande-Pologne, l'évêché de Varmie, et les palatinats de Marienbourg et de Culm. La Russie eut pour sa part une augmentation considérable de territoire contigu à ses anciennes frontières, entre la Duina et le Dniester. Les puissances contractantes convinrent en outre d'inviter l'Autriche à participer à cette alliance ainsi qu'à cette spoliation, et de se prêter mutuellement secours en hommes et en argent, si ce cabinet de Vienne voulait s'opposer à leurs arrangemens (1). Cette convention ne fut pas plutôt conclue que Frédéric commença, par le canal de l'envoyé autrichien Van Swieten, à négocier avec la cour de Vienne; lequel gouvernement, après quelques délais, accéda au projet et obtint la rive gauche de la Vistule, depuis Vilicza jusqu'à l'embouchure du Viroz, la Russie rouge, le palatinat de Beltz et une partie de la Volhynie (2). Ainsi l'Autriche accrut ses états de deux mille cinq cents milles carrés de territoire, et la Russie de

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.

Digitized by Google

plus de trois mille. Le lot de Frédéric ne fut que d'environ neuf cents; mais comme il unissait le royaume de Prusse avec la Poméranie et les Marches de Brandebourg, il consolidait essentiellement la puissance du monarque, et par son importance compensait son peu d'étendue (1).

Le traité de partage entre les trois puissances fut signé à Pétersbourg le 2 août 1772, et fut suivi des déclarations des cours respectives à l'appui de leur conduite. L'Autriche et la Prusse faisaient valoir leurs ancienstitres, et Catherine motivait sa prise de possession par ses droits à une indemnité pour les soins que pendant plusieurs années elle avait pris de la Pologne. Aussitôt après avoir pris ces mesures, les puissances contractantes se jetèrent sur leur proie; et chacune fit envahir par ses troupes les provinces qui lui étaient assignées. L'Autriche et la Prusse employèrent, pour subjuguer et contenir les habitans, les mesures les plus violentes, tandis que la czarine fut cette fois beaucoup moins

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

rigoureuse (1). Un voyageur anglais a dit, au sujet du partage de la Pologne : « Il est extrêmement remarquable que, des trois puissances co-partageantes, la Prusse fut jadis vassale de la république; la Russie vit pour un temps sa capitale et son trône occupé par les Polonais; et l'Autriche dut, à peine un siècle auparavant, à un souverain de cette nation, le salut de sa capitale, et presque son existence (1). »

L'indolent et incapable Stanislas ouvrit enfin les yeux sur son affreuse position. Il avait toujours traité de chimérique le projet de démembrer son royaume; mais la vérité lui apparaissant enfin dans toute son horreur, il adressa aux cours de l'Europe une protestation contre le traité de partage, et assembla ensuite le peu de membres du sénat polonais qu'il put réunir, dans le dessein de leur proposer la convocation de la diète. Ce dernier événement eut lieu en avril 1773, après que le sénat, dont les débats patriotiques ne convenaient point aux envahisseurs de la Pologne, eut été dispersé par les troupes

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.
(2) Coxe's Fravels.

Digitized by Google

combinées des trois puissances, le 3 février 1773 (1).

La diète se montra d'abord disposée à suivre la marche que le sénat avait adoptée; mais, entourée de troupes étrangères, et assaillie par la persuasion, la menace et la corruption, elle fut enfin contrainte de faire la volonté de ceux que le sort avait rendus ses maîtres, et elle nomma des commissaires pour régler les limites des quatre états avec Stackelberg, Benoit et Rewisky, ministres de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Ceux-ci déclarèrent sans détour à la diète que quiconque s'opposerait à leurs vues, serait traité comme ennemi de sa patrie et des trois puissances; que si l'on continuait de s'opposer à l'exécution de ce que ces dernières avaient résolu, les troupes des souverains contractans s'empareraient aussitôt du royaume entier; mais que si les provinces destinées à chacun d'eux lui étaient assurées sans délai, leurs majestés consentaient à garantir le reste du royaume aux Polonais (2).

(1) Rulhière, Histoire de l'anarchie de Pologne.
(2) Mémoires depuis 1763 jusqu'à 1775, par Frédéric II.

Digitized by Google

Après des délais et des difficultés considérables, le traité de cession entre la diète et les souverains co-partageans fut ratifié le 5 août. Par cet acte, outre le démembrement du royaume, les Polonais renoncèrent, au nom de la république, à la reversibilité, en cas d'extinction des héritiers mâles, du royaume de Prusse et des fiefs de Lauenbourg, de Butow et de Draheim, appartenant à la maison de Brandebourg. Le roi de Prusse, de son côté, promit de conserver dans la part qui lui était échue la religion catholique sur le pied où il l'avait trouvée (1).

En même temps, les souverains alliés obligèrent la diète à prendre en considération diverses réformes à introduire dans le gouvernement de cette partie de la Pologne qui devait rester indépendante. A cet effet, on forma un conseil permanent pour la direction des affaires publiques; on assigna un revenu au roi Stanislas, qui ne l'était plus guère que de nom, et l'on régla le nombre de troupes que la république devait entretenir.

(1) Mémoires depuis 1763 jusqu'à 1775, par Frédéric II.

Digitized by Google

La diète apporta tous les délais possibles à l'exécution de ces mesures, parce qu'elle espérait que les événemens politiques lui donneraient des chances d'échapper aux conditions humiliantes qu'on lui avait imposées. La guerre entre la Russie et la Turquie avait continué, malgré la médiation de Frédéric et les négociations qui en avaient été la suite; la campagne de l'année avait été favorable aux Turcs, et les Cosaques du Don, sous le commandement de Pugatchef, avaient levé l'étendard de la révolte.

Mais les espérances que ces événemens avaient données aux Polonais ne devaient pas être de longue durée. Par les soins de Frédéric, une autre négociation fut entamée entre les deux puissances, et un traité fort avantageux aux Russes fut conclu le 10 juillet 1774 (1). Cet événement fut suivi de la défaite des Cosaques et des Tartares insurgés; et les Polonais, entièrement laissés à la merci de leurs spoliateurs, furent forcés de se soumettre sans réserve à tout ce qu'ils exigèrent. Les puissances co-partageantes

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

Digitized by Google

passèrent les années 1775 et 1776 en disputes sur leurs limites respectives. S'il faut en croire le roi de Prusse, les Autrichiens, dans la vue d'accroître leur part de territoire, s'étaient servis de cartes inexactes. Ils avaient prétendu confondre les noms de deux rivières, la Sbruze et la Podhorze, et avaient ainsi étendu leurs limites bien au-delà de ce qui leur était assigné par le traité de partage. Le roi de Prusse se crut autorisé à faire de même, et enferma les districts de la Vieille et de la Nouvelle Netze dans sa portion. La cour de Pétersbourg intervint, et Frédéric s'engagea à resserrer les limites à ce qui avait été convenu, à condition que le cabinet de Vienne en ferait autant (1). Ceci donna lieu à des négociations longues et compliquées par lesquelles l'arrangement définitif des limites respectives fut différé jusqu'à l'année 1777, qui doit être considérée comme l'époque de la conclusion du premier partage de la Pologne. Chaque puissance renonça dans cette occasion à une partie de ses prétentions, et la ruine de la Pologne fut consommée.

(1) Mémoires de 1763 jusqu'à 1775, par Frédéric II.

Digitized by Google

On peut trouver d'abord surprenant que les autres états de l'Europe aient souffert le partage de la Pologne sans résister vigoureusement à un acte qui, outre son injustice manifeste, heurtait le principe de la balance politique, principe regardé comme fondamental par tous les politiques de ce temps-là. Cependant il sera facile de comprendre l'indifférence apparente des autres nations quand on se souviendra que les deux seules qui, par leur rang, eussent pu se mettre à la tête d'une combinaison contre le partage, étaient l'Angleterre et la France. L'Angleterre se trouvait engagée dans cette lutte désastreuse contre ses colonies de l'Amérique septentrionale, dont le résultat fut leur séparation de la métropole, et était d'ailleurs gouvernée par le faible ministère de lord North. Quant à la France, ruinée dans ses finances, marchant à grands pas vers sa révolution, gouvernée jusqu'à la mort de Louis XV par madame Dubarry et son amant le duc d'Aiguillon, et ensuite par le comte de Maurepas, vieillard aussi frivole qu'incapable, elle se trouvait hors d'état de rien entreprendre. L'Angleterre et la France ainsi paralysées, les puissances

Digitized by Google

du second ordre ne purent, comme de raison, tenter même une ombre d'opposition à la rapacité des grands aigles du nord (1).

Quoique l'on ne puisse excuser la conduite du roi de Prusse dans l'affaire du démembrement de la Pologne, sa manière de traiter les provinces qu'il s'était appropriées sera peut-être considérée comme une sorte de réparation à la manière dont elles furent obtenues. Dès que Frédéric fut en possession de ses nouveaux territoires, il travailla avec le plus grand zèle au bonheur des habitans et à la prospérité du pays. La négligence et un mauvais gouvernement avaient presque achevé la ruine de ces provinces naturellement fertiles. Dans la plus grande partie du pays, les granges et les chaumières étaient tombées en ruines; et dans les villes de Culm et de Bromberg, la moitié des maisons manquait de toits, de portes ou de fenêtres. La peste, en 1709, avait en grande partie contribué à cet état de misère; l'indolence des Polonais et la nature vicieuse de leur gouvernement l'avaient complété. L'éduca-

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

Digitized by Google

tion était entièrement négligée, et l'administration de la justice presque inconnue. Il n'y avait point de poste aux lettres régulière; et même les artisans les plus indispensables, tels que les charpentiers, les tailleurs et les forgerons, étaient excessivement rares en comparaison des besoins des habitans.

Quelques années de l'administration de Frédéric opérèrent une amélioration merveilleuse dans le pays, qui fut pourvu de tout ce qui lui manquait auparavant; écoles, tribunaux et artisans. Les fermes délabrées furent remises en bon état aux frais du roi, et les villes rebâties. Le grand canal de Bromberg, établissant une communication de l'Oder à la Vistule, et dont nous avons déjà parlé, fut creusé; les marais furent desséchés; le commerce reçut des encouragemens et des améliorations; celui d'Elbing commença à fleurir aux dépens de celui de Dantzick. On doit donc reconnaître que malgré l'injustice qui effectua ce changement, les Polonais qui cessèrent d'appartenir à leur royaume natal pour devenir sujets de la monarchie prussienne, virent s'ac-

Digitized by Google

croître leur bonheur individuel et collectif (1).

Frédéric, toujours à l'affût des occasions de fortifier ses alliances avec sa puissante voisine la Russie, et sachant bien que l'impératrice était mécontente de lui à cause des différends qui s'étaient élevés sur les limites polonaises, profita du désir qu'elle avait de marier son fils, le grand duc Paul, pour tâcher de lui faire épouser quelque princesse alliée à la maison royale de Prusse. A force de négociations, il réussit à obtenir le grand duc pour une princesse de Darmstadt dont la sœur était mariée au prince de Prusse. La grande duchesse mourut en couches l'année suivante; et Frédéric vint encore à bout de faire prendre pour seconde femme au grand duc une princesse de Wurtemberg, sa propre petite nièce (2). A cette occasion, Paul alla à Berlin pour y voir sa fiancée, et Frédéric désirant lui rendre tous les honneurs possibles, fit reparaître en cette occasion tous les carrosses dorés et autres objets de parade qui avaient appartenu à son

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

(2) Mémoires depuis 1775 jusqu'à 1778, par Frédéric II.

Digitized by Google

grand-père Frédéric I[er], et qui n'avaient pas vu le jour depuis un demi-siècle au moins (1).

L'ambition et l'activité inquiète du jeune empereur Joseph avaient frappé Frédéric dans les entrevues qu'il avait eues avec lui en 1769 et 1770; et ces dispositions de son caractère furent tellement confirmées par les événemens qui suivirent, que le vieux monarque, naturellement méfiant, se tint plus que jamais sur ses gardes contre les intrigues et les desseins de la cour de Vienne. A la vérité, l'impétuosité de Joseph dans ses désirs était si grande, qu'il ne fut pas difficile à un observateur si clairvoyant que Frédéric de pénétrer ses projets. Un incident qui eut lieu en 1775, et que le roi de Prusse a rapporté lui-même, confirma tous les soupçons de ce dernier. Pendant cette année, Frédéric eut plusieurs forts accès de goutte consécutifs. Van Swieten, ministre de la cour impériale à Berlin, supposa que cette goutte était une hydropisie formée, et flatté de pouvoir annoncer à sa cour la mort d'un ennemi qui avait été long-temps redoutable pour

(1) THIÉBAULT, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

Digitized by Google

elle, il lui manda hardiment que le roi tirait vers sa fin, et qu'il ne passerait pas l'année. Sur cet avis, toutes les troupes autrichiennes furent mises en marche pour les frontières de la Bohême. L'intention de l'empereur était, dès qu'il apprendrait la mort du roi, de pénétrer par la Saxe dans le Brandebourg, et d'arracher à son successeur la restitution de la Silésie. « Toutes ces choses, remarque Frédéric, qui se firent ouvertement, s'ébruitèrent partout, et ne cimentèrent point l'amitié des deux cours, comme on peut bien se l'imaginer. Cette scène parut d'autant plus singulière, que le roi de Prusse, n'ayant été atteint que d'une goutte ordinaire, en était déjà guéri avant que l'armée autrichienne fût rassemblée. L'empereur alors fit retourner toutes ses troupes dans leurs quartiers habituels (1). »

L'année suivante, Frédéric eut un autre accès de goutte encore plus violent; mais la cour impériale, devenue plus sage, ne montra pas la même impatience. Cette dernière maladie du roi de Prusse dura tout l'hiver de 1776 à 1777,

(1) Mémoires depuis 1775 jusqu'à 1778, par Frédéric II.

Digitized by Google

et le retint à Potsdam; mais l'excès de ses douleurs ne le rendit pas oisif. Thiébault raconte avec surprise les occupations aussi constantes que laborieuses auxquelles il trouvait le roi livré de tout temps, en dépit de sa maladie. En effet, le caractère de Frédéric fut remarquable par l'empire que lui donnaient sur les souffrances corporelles la force et la clarté de ses facultés mentales. Thiébault raconte qu'ayant lui-même passé cet hiver à Paris, et retournant à Berlin vers le milieu de mars, il s'arrêta une nuit à Potsdam, et eut un entretien avec le roi. « Lorsque j'entrai, dit-il, Frédéric débuta par me demander si j'étais content de mon voyage. Ensuite il me parla de ses souffrances et de l'histoire du Bas-Empire, par M. Lebeau, qu'il me dit avoir lue pendant l'hiver. J'avais la goutte, me dit-il, mais heureusement je ne l'avais pas à la tête; cependant il m'a fallu du courage pour lire cette histoire jusqu'au bout. Il entama alors une longue discussion sur le mérite et sur les défauts de l'ouvrage de M. Lebeau. On voyait avec quelle liberté d'esprit le roi avait lu cet ouvrage au milieu des douleurs les plus aiguës; à quoi il faut

Digitized by Google

ajouter que dans le même temps il avait gouverné son royaume comme en pleine santé, et était parvenu par une double correspondance, difficile et délicate, à finir les différends du comte Hoditz avec le chapitre d'Olmutz (1). »

Ce comte Hoditz était un seigneur de Moravie fort attaché à Frédéric, et qui avait épousé la margrave douairière de Bareith, tante de ce souverain. Le roi paraît avoir répondu à l'attachement de Hoditz; et ce fut à lui qu'il adressa son épître en vers commençant par ces mots:

« O singulier Hoditz! vous qui, né pour la cour,
Avez fui, jeune encore, ce dangereux séjour. »

L'épithète de *singulier* fut selon toutes les apparences amplement méritée par le comte, qui, avec beaucoup d'excellentes qualités, une grande magnificence, et un dévoûment absolu à son royal parent, était un des hommes les plus originaux qu'il soit possible de s'imaginer. Sur la fin de ses jours, il vint s'établir à Potsdam, où il occupa, au château, l'appartement que lord Marischal y avait habité jusqu'à sa mort. Il ter-

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

Digitized by Google

mina sa carrière à quatre-vingts ans. Ses différends avec le chapitre d'Olmutz avaient rapport à la succession de sa terre de Roswald en Moravie, qui devait appartenir au chapitre dans le cas où le comte, ainsi que cela arriva, n'aurait point d'héritiers mâles (1).

(1) THIÉBAULT, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

1777 — 1786.

DEPUIS LA GUERRE DE LA SUCCESSION DE BAVIÈRE JUSQU'A LA MORT DE FRÉDÉRIC.

CHAPITRE PREMIER.

Mort de l'électeur de Bavière. — Invasion de la Bavière par les Autrichiens. — Remontrances et négociations de Frédéric. — Sa correspondance avec l'Empereur. — Il rassemble ses forces, et entre en Bohême. — Mouvemens des différentes armées, et escarmouches. — Le prince Henri de Prusse marche sur Prague. — Succès des Prussiens. — Correspondance du roi de Prusse et de l'impératrice reine. — Les Prussiens, malgré de grands obstacles entrent en quartiers d'hiver. — Éloge de Voltaire par Frédéric. — Fin de la campagne.

En suivant Frédéric dans sa carrière militaire, nous n'avons jusqu'ici vu en lui qu'un conqué-

Digitized by Google

rant, qui faisait la guerre pour agrandir ses états et pour accroître sa puissance. Nous allons parler d'une époque plus brillante de sa vie, époque à laquelle il se leva comme défenseur des libertés du corps germanique et des droits de ses princes contre les empiètemens et les usurpations de la maison d'Autriche. On ne saurait douter que le désir de mettre un frein à la puissance toujours avide de son ancienne ennemie, et de réprimer l'ambition turbulente du jeune empereur, n'entrât pour beaucoup dans la résolution qu'il prit. Néanmoins ses motifs durent participer de sentimens plus honorables, de la compassion pour les opprimés, et de l'indignation contre l'oppresseur; car il n'avait rien à gagner personnellement à la guerre où il s'engagea, et dont son âge, ses anciennes victoires et sa position puissante en Europe semblaient naturellement devoir le dispenser (1).

Le 30 décembre 1777, Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, mourut sans enfans, et en lui s'éteignit la ligne directe des souverains de ce

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina. — TOWERS, Mémoires de Frédéric III.



Digitized by Google

pays. Son héritier collatéral était Charles-Théodore, électeur palatin, qui descendait de Louis II, duc de Bavière et comte palatin (1). Charles-Théodore lui-même n'avait point d'enfans; et les héritiers éventuels de la succession, tant de Bavière que du palatinat, étaient en conséquence les ducs de Deux-Ponts, branche de la famille des électeurs palatins (2). Charles-Théodore était un prince adonné non-seulement au luxe et à la dépense, mais encore au vice et à la débauche, et tout à fait incapable de lutter contre les difficultés qui allaient l'assaillir. Il s'était appauvri par ses folies, et avait fort diminué les ressources du palatinat en accablant son peuple de taxes pour entretenir une cour fastueuse, et pour élever de vastes palais, qui sont maintenant abandonnés. Cependant ils sont encore debout et étonnent le voyageur par leur immensité, et plus encore comme des monumens frappans de la vanité et de l'extravagance excessive d'un petit souverain.

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric-le-Grand, par l'abbé Denina.

(2) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.



Digitized by Google

L'électrice douairière de Saxe, sœur unique de Maximilien-Joseph, réclama les terres allodiales du feu électeur; et ses réclamations étaient justes selon les constitutions du corps germanique; mais elle eut à essuyer une vive opposition de la rapacité d'un autre prétendant, qui n'était autre que l'empereur d'Allemagne. Ce souverain, sur l'autorité de droits oubliés, que les casuistes de Vienne interprétèrent à leur gré, réclama tous les fiefs appartenans à la maison de Bavière; il soutenait qu'ils lui étaient échus, tant comme empereur que comme archiduc d'Autriche et roi de Bohême (1). Si ces demandes avaient réussi, elles n'auraient laissé au nouvel électeur qu'environ un tiers de ses territoires (2).

Il paraît que la cour de Vienne s'était tenue en mesure pour profiter de la mort de Maximilien Joseph; car une armée de soixante mille hommes était prête à s'emparer de l'électorat. Charles Théodore, sans moyens de résistance

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III. — Gillies' View of the reign of Frederic II.

(2) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

fut obligé de céder à l'orage; et en conséquence, le 18 janvier 1778, très peu de jours après sa succession à son second électorat, M. Ritter, son résident à la cour de Vienne, signa une convention, par laquelle l'électeur abandonnait deux tiers de son électorat à la maison d'Autriche. Il fut conduit à cette soumission en partie par la promesse que l'empereur lui fit d'assurer un sort à ses enfans naturels, et en partie, par une insouciance d'égoïste pour ses héritiers (1).

Les impériaux procédèrent sans délai à l'exécution de cet accord forcé. Un corps considérable de leurs troupes entra dans la Basse-Bavière; et marchant sur Munich, s'empara de toutes les places qui étaient sur son passage et fit trembler le faible Charles Théodore dans sa nouvelle capitale. Une autre armée pénétra dans le Haut-Palatinat, du côté d'Egra, et en prit possession (2). Mais Frédéric n'avait pas été spectateur indifférent ni mal informé des manœuvres du gouvernement impérial; et, résolu de les contrecarrer s'il le pouvait, sa première démarche fut d'offrir

(1) Gillies' View of the reign of Frederic II.

(2) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

sa médiation au souverain régnant, ainsi qu'au souverain futur de Bavière (1). Il confia cette mission délicate au comte de Goertz, neveu du célèbre ministre de Charles XII de Suède, et alors au service du duc de Saxe Weimar (2). Frédéric, qui connaissait la promptitude avec laquelle la cour de Vienne exécutait ce qu'elle avait décidé, ordonna à Goertz de se rendre sans délai à Munich, pour empêcher, s'il en était encore temps, Charles Théodore de signer la convention, ou, tout au moins, le duc de Deux-Ponts qui était aussi dans cette capitale. L'envoyé prussien arriva trop tard à Munich pour arrêter la signature de l'électeur. Le duc de Deux-Ponts avait aussi promis d'apposer la sienne à l'acte de sa propre exhérédation, et Goertz n'atteignit Munich que la veille du jour fixé pour la signature du duc (3).

Il persuada aisément au duc de renoncer à son

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

(3) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand*.

Digitized by Google

intention, et lui dicta une déclaration que ce prince signa, et par laquelle il protestait contre tout ce qui avait été fait. En même temps le duc écrivit au roi de Prusse, pour implorer son assistance. La difficulté était de faire parvenir cette lettre en sûreté à Frédéric. Un moine s'en chargea et parvint à la remettre en main propre au général Goertz, frère du diplomate, et au service du roi de Prusse à Potsdam, qui la porta lui-même à son souverain (1). Les états de Bavière prirent aussi le parti d'exposer leurs griefs à la diète de Ratisbonne; et ils se fondèrent avec une parfaite vérité, sur divers actes confirmés par différentes diètes et par différens empereurs, en vertu desquels la haute et la basse Bavière devaient toujours rester unies. Les ducs de Mecklenbourg et de Wurtemberg, et les princes ecclésiastiques d'Augsbourg et de Salzbourg, qui avaient de petites réclamations à faire sur la succession de Bavière, les placèrent entre les mains de Frédéric. La maison électorale de Saxe ayant sollicité aussi avec prières son intervention, il lui conseilla

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

de mettre d'abord sa situation et celle du duc de Deux-Ponts sous les yeux des cours de Versailles et de Pétersbourg, afin de connaître les vues de ces deux puissances. Il découvrit bientôt que les ministres français, nonobstant le mariage de leur roi Louis XVI avec une sœur de l'empereur, voyaient d'un œil jaloux tout agrandissement de la maison d'Autriche; et qu'ils s'étaient, en conséquence, décidés pour une neutralité qui devait en réalité être rendue aussi favorable que possible au parti anti-autrichien. Catherine était aussi fort disposée à réprimer l'ambition du cabinet autrichien (1).

Après s'être assuré de ces points importans, Frédéric publia des exposés détaillés de toute l'affaire, afin de la présenter sous le jour le plus favorable, et de préparer le monde politique de l'Europe au rôle qu'il se proposait d'y jouer. Dans un de ces documens politiques, écrits par le comte de Hertzberg, les droits de la maison de Brandebourg aux territoires disputés, furent représentés comme tout aussi justes que ceux de l'Autriche; non dans la vue de soutenir ces pré-

(1) Fréderic II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

tentions, mais pour mieux s'opposer à ce que la cour de Vienne soutînt les siennes (1).

Le prudent monarque fit demander ensuite à l'empereur d'un air d'ignorance, qu'il l'informât de ses desseins et de ses prétentions : de là une négociation qui amena une correspondance autographe entre l'empereur et le roi, et ensuite entre l'impératrice-reine et Frédéric. Elle se fit avec une grande politesse de part et d'autre, sans empêcher néanmoins le roi de Prusse de persévérer à défendre les libertés de l'Allemagne (2). La correspondance impériale et royale dont il s'agit, est bien décrite par le prince de Ligne dans une lettre adressée au roi Stanislas de Pologne. « Vous vous souvenez, Sire, de *leurs* lettres au sujet de la Bavière ; de leurs complimens, de l'explication qu'ils eurent sur leurs intentions, explication qui se faisait avec politesse, et que de politesse en politesse le roi entra en Bohême (3) ! »

(1) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Hortzendorff.

(2) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

(3) Mémoires et mélanges historiques et littéraires par le prince de Ligne.

Digitized by Google

L'empereur entama la correspondance par une lettre trèscivile à Frédéric, par laquelle il le priait de signer la convention qu'il lui envoyait en même temps. Dans cette pièce le roi de Prusse reconnaissait les droits de la maison d'Autriche aux territoires de Bavière; et en compensation la cour impériale admettait ses droits éventuels aux margraviats d'Anspach et de Bareith. La lettre de l'empereur est datée du 18 avril 1778; et la réponse du roi est écrite de Schœnwalde, et datée du lendemain; elle est d'une longueur considérable, et quoique dans les termes les plus polis, elle détruit complètement par ses argumens et par ses citations historiques, les prétentions chimériques de l'empereur. Le roi dit aussi à ce prince combien il le respecte et l'honore, et conclut par cette observation : « Je confesse que la Bavière, selon le droit de convenance, peut convenir à la maison impériale; mais cette possession est contraire à tout autre droit».

La réponse de l'empereur est datée de Littau, le 16 avril 1778; il s'y efforce principalement de démontrer qu'il a le droit de faire un arrangement avec son voisin l'électeur de Bavière, sans

Digitized by Google

que d'autres puissances y interviennent. Il essaie encore de réfuter les réclamations de la cour de Saxe, du duc de Mecklenbourg, et même du duc de Deux-Ponts, et ajoute la phrase suivante, moitié compliment, moitié menace : — « J'ai déjà appris tant de choses utiles de Votre Majesté, que si je n'étais un vrai patriote, et si quelques millions d'êtres, qui par là en souffriraient cruellement, ne me touchaient, je lui dirais presque que je ne serais pas fâché qu'elle m'apprît aussi à être général. Néanmoins elle peut compter que le maintien de la paix, et surtout avec elle, que j'honore et que j'aime vraiment, est mon sincère désir ; et que je ne pense pas que quatre cent mille braves gens doivent être employés à se couper la gorge. »

Frédéric répondit à cette lettre le 18 avril. Après quelques complimens à l'empereur, il dit : « Je prie Votre Majesté impériale de ne pas croire que, séduit par une folle ambition, j'aie la démence de vouloir m'ériger en arbitre des souverains. Les passions vives sont amorties, et ne sont pas de saison à mon âge ; ma raison a su prescrire des bornes à mon activité. Si je m'in-

Digitized by Google

téresse aux évènemens récens de la Bavière, c'est que cette affaire est compliquée avec l'intérêt de tous les princes de l'Empire, et que j'en suis un.» Il résume ensuite les argumens contre les droits de la maison d'Autriche, et répond aux nouveaux points que l'empereur avait introduits dans sa dernière lettre. Il conclut en lui disant, relativement au compliment que ce prince lui a fait, que, comme général, il n'a pas besoin de maître; puis il ajoute : « Que Votre Majesté impériale remporte des victoires, je serai le premier à l'applaudir; mais j'espère seulement que ce ne sera pas à mes dépens. » La prochaine lettre de l'empereur, du 19 avril, contient encore plus de complimens que les précédentes; et il promet de mettre sous les yeux de l'impératrice Marie-Thérèse les raisonnemens et les opinions de Frédéric. Puis vient la dernière lettre de la série, écrite par le roi de Prusse, et datée de Schœnwalde, le 20 avril 1778 où il fait écho aux complimens de l'empereur lorsque ce dernier l'exhortait à la paix (1).

(1) OEuvres posthumes de Frédéric II.

Digitized by Google

Cependant, tandis qu'on prêchait ainsi la paix, on se préparait des deux côtés à la guerre. Les Autrichiens concentrèrent leurs forces en Bohême, et se retranchèrent dans des camps fortifiés. Le maréchal Laudon y arriva vers le milieu de mars, et commença à assembler son armée. Bientôt après, la plus grande partie des forces autrichiennes, encore répandues en Bavière, en Hongrie et en Italie, s'acheminèrent successivement vers les frontières des états prussiens. On évaluait à plus de deux cent cinquante mille hommes les troupes réunies en Bohême, en Moravie, et dans la Pologne autrichienne (1).

Averti par ces préparatifs gigantesques, Frédéric se hâta de réunir ses forces. Il concerta ses plans avec l'électeur de Saxe, qui fournit un corps de vingt-cinq mille hommes, commandés par le comte de Solms (2), forma deux armées de quatre-vingt mille combattans chacune; en confia une à son frère Henri, et se mit lui-même à la tête de l'autre. Celle du prince Henri devait se joindre

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

aux Saxons, et défendre leur pays dans le cas où l'empereur tenterait d'y faire une invasion, et l'armée du roi avait son rendez-vous en Silésie, pour se rapprocher de la Bohême. Le roi de Prusse fixa au 4 avril son départ de Berlin pour Breslau (1). Quelques jours auparavant, il assembla les officiers généraux destinés à servir sous lui, et leur parla ainsi :

« Nous avons tous blanchi sous les armes, et partagé la gloire et les fatigues des guerres précédentes. Vous répugnez sans doute autant que moi à répandre du sang ; mais de nouveaux dangers, dont l'Empire et mes états paraissent menacés, m'obligent à prendre les mesures les plus efficaces pour dissiper l'orage. Je ne puis donc me dispenser de vous appeler encore une fois à la défense de la patrie. J'éprouverai la satisfaction la plus vive à combler de récompenses vos nouveaux services. Je ne paraîtrai pas en campagne avec un équipage fastueux et vous savez que j'en ai toujours fait peu de cas. Cependant mes infirmités actuelles m'empêcheront de faire la guerre

(1) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

Digitized by Google

comme dans la vigueur de l'âge. Je me servirai d'une voiture dans les marches ; mais un jour de bataille, vous êtes surs de me voir à cheval au milieu de vous comme autrefois (1). »

Lorsqu'il partit pour rejoindre son armée, on dit qu'il envoya le billet suivant à l'un de ses principaux ministres : « Vous trouverez au trésor assez d'argent pour les dépenses publiques. J'espère fermement que je ne serai pas longtemps absent, attendu que je ne vais faire qu'une petite excursion, pour apprendre l'exercice à un jeune gentilhomme du voisinage (2) ! » Frédéric appelait aussi la guerre où il se trouvait alors engagé : « un procès, pour lequel il était venu en huissier faire une exécution (3). »

La veille de son départ de Berlin, le roi de Prusse fit remettre pour la dernière fois de nouvelles notes très modérées à l'envoyé autrichien, qui déclara en réponse « que l'empereur ne se dessaisirait pas de ce qui était déjà en sa posses-

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Latrobe's Characteristic anecdotes of Frederic II.

(3) Le prince de Ligne.

Digitized by Google

sion ; qu'il rendrait justice à qui il appartiendrait, mais qu'il ne souffrirait pas qu'un état quelconque de l'Empire s'érigeât en juge et en tuteur des autres, aussi long-temps qu'il aurait en main les moyens de défendre ses droits, et même d'attaquer quiconque voudrait les lui contester. » Frédéric répondit avec politesse à cette réplique insolente, et partit pour la Silésie, accompagné de son neveu le prince héréditaire de Brunswick. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit avancer son armée dans le comté de Glatz, où il surveilla lui-même les travaux de la formation d'un camp fortifié sur les hauteurs de Pischkowitz, où il se proposait de concentrer ses forces ; et ce fut pendant ce temps qu'eut lieu entre lui et l'empereur la correspondance dont nous avons déjà fait mention (1).

Quoique l'armée prussienne fût prête à agir dès les premiers jours de mai, les négociations se prolongèrent encore. Six mois furent consumés en vains efforts d'en venir à quelque accommodement; mais comme l'empereur, d'un côté, était décidé à ne point restituer la Bavière,

(1) Mémoires et mélanges historiques et littéraires, par le prince de Ligne.

Digitized by Google

et que le roi de Prusse était tout aussi décidé, de l'autre, à ne point la lui laisser, les intrigues de la diplomatie échouèrent. Le 4 juillet, la négociation fut enfin rompue; et dès le 6, le roi de Prusse mit son armée en mouvement (1).

Pour cacher ses desseins, ce prince avait disposé ses troupes de telle manière qu'il était impossible de deviner si elles se porteraient en Moravie ou en Bohême; mais le 6, elles entrèrent dans le dernier de ces pays (2). Le roi campa cette nuit-là en avant de Nachod, sur les hauteurs de Kramolin, et attendit le corps commandé par le prince de Brunswick, qui arriva le lendemain matin. En même temps, le prince Henri marchait avec son armée sur Dresde, où il devait se réunir aux troupes saxonnes (3).

Les armées impériales, fort supérieures en nombre, étaient commandées par les maréchaux Lascy et Laudon. Les forces de Lascy, qui avaient

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778. — Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

(2) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

(3) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

au milieu d'elles l'empereur en personne, étaient destinées à combattre le roi de Prusse. Elles étaient campées, au nombre de plus de cent mille hommes, dans de fortes positions sur les montagnes le long de l'Elbe, près de Konigsgratz. L'armée de Laudon était postée entre l'Elbe et l'Iser, et menaçait la Lusace et la Saxe. Le prince Henri de Prusse n'était pas homme à se laisser intimider par ces démonstrations. Il arriva sur Dresde sans opposition; de là il poussa des détachemens en Bohême, pendant que lui-même, par une manœuvre aussi rapide qu'habile, se porta en Lusace, laissant vingt mille hommes de ses troupes pour couvrir Dresde.

Il s'avança ensuite en Bohême, partageant son armée en différens corps, et attaquant les troupes de l'ennemi qu'il rencontra sur son chemin, près de Gabel; il les déposta, et leur prit quinze cents hommes et six canons. Il fit fortifier les environs de Gabel, dont la défense fut confiée aux Saxons, et s'avança avec le gros de l'armée à Nîmes, où il se posta dans une forte position. Cette manœuvre, à laquelle les Impériaux n'étaient point préparés, dérangea tout leur plan

Digitized by Google

de campagne (1). Laudon abandonna les postes d'Aussig et de Dux, et même Leutmeritz, quoique ce fût une ville bien fortifiée. Le général Platen profita de cette faute, s'empara de Leutmeritz, puis s'avançant vers Budin, il poussa son avant-garde jusqu'à Welwarn, qui n'est qu'à trois lieues de Prague. La consternation se répandit dans cette capitale; les nobles et d'autres qui s'y étaient réfugiés, se sauvèrent, et la ville resta quelques jours comme déserte (2). « Les militaires, observe un auteur qui a écrit sur cette guerre, ne peuvent trop méditer l'invasion du prince Henri en Bohême, ainsi que la manière dont il joua le maréchal Laudon. Les hommes de l'art préféreront toujours cette savante entreprise au gain d'une bataille (3). » Elle fut conçue par Frédéric comme un moyen d'attirer, si c'était possible, le maréchal Lascy hors de sa forte position sur l'Elbe.

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

(2) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779 par le baron de Holtzendorff.

(3) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

Cependant le maréchal Laudon s'était replié sur Munchengrœtz, et s'employait principalement à placer des détachemens le long de l'Iser, afin d'empêcher toute entreprise du prince Henri sur l'armée de l'empereur, qui avait été aussi fort occupée pendant ce même temps par ses adversaires. Le 7 juillet, le lendemain de l'entrée de Frédéric en Bohême, il y avait eu une escarmouche entre les postes avancés des Prussiens et les troupes légères autrichiennes; et le 8, l'armée prussienne s'avança jusqu'à Welsdorf, près de Jaromirz, et campa en vue des forces impériales (1). Le projet de Frédéric était de passer l'Elbe, et celui des Autrichiens de l'en empêcher. L'escarmouche du 7 fut suivie d'autres affaires partielles le 11, le 14, le 23 et le 30 juillet, et presque toutes furent à l'avantage des Prussiens, surtout celle du 23. Dans cette dernière occasion, le général autrichien Wurmser, à la tête de quatre mille dragons et hussards, attaqua l'arrière-garde prussienne; mais il fut repoussé

(1) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

Digitized by Google

avec une perte de deux cents hommes faits prisonniers, outre les morts et les blessés (1).

Ce fut dans ces circonstances, lorsque les Prussiens avaient déjà obtenu des avantages considérables, que la cour de Vienne entama avec Frédéric une nouvelle négociation, qui fut conduite par le moyen d'une correspondance autographe entre l'impératrice-reine et le roi de Prusse, ainsi que par l'intermédiaire du sieur Thugut, envoyé de Vienne au camp royal; et jusqu'à un certain point par la médiation du prince Gallitzin, ambassadeur russe à Vienne. Les lettres de Marie-Thérèse, d'un style assez pacifique, étaient accompagnées de certaines réductions dans les demandes de l'Autriche; mais ces réductions n'étaient pas suffisantes pour satisfaire le roi de Prusse. Après une correspondance fort complimenteuse des deux côtés, et qui dura depuis le milieu de juillet jusqu'au 10 août, les négociations furent continuées, au couvent de Braunau, entre Thugut et les ministres

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

prussiens Finckenstein et Hertzberg, et définitivement rompues le 15 août.

Il paraîtrait que Marie-Thérèse désirait sincèrement la paix; peut-être même sa conscience lui faisait-elle quelques reproches sur l'injustice de l'occupation de la Bavière. De plus, elle redoutait les dangers auxquels la fougue valeureuse de son fils ne pouvait manquer de l'exposer, et elle craignait que par suite de ce caractère il ne prolongeât et n'envenimât la guerre, et qu'il n'exposât l'empire autrichien à de nouvelles chances et à de nouveaux revers. D'abord elle ne s'était pas hasardée à communiquer à son fils ses négociations pacifiques; et lorsqu'enfin elle lui en fit part, il en fut si furieux qu'il lui écrivit que si elle faisait la paix, il ne retournerait jamais à Vienne, mais qu'il irait s'établir à Aix-la-Chapelle, ou dans quelque lieu que ce pût être, plutôt que de s'approcher jamais de sa personne (1). Elle envoya alors son second

(1) Le prince de Ligne fait allusion à ces différends entre l'empereur et le gouvernement de sa mère, lorsque dans une lettre écrite à ce prince en 1788, il dit dans son langage de courtisan: « Votre majesté impériale a commencé sa carrière

Digitized by Google

fils, Pierre-Léopold, grand-duc de Toscane, à l'armée, espérant qu'il pourrait inspirer à l'empereur des sentimens plus pacifiques; mais l'effet de cette démarche fut uniquement de brouiller les deux frères, qui jusqu'alors avaient vécu en très bonne intelligence (1).

La guerre continua de se passer en escarmouches et en affaires partielles sans résultat décisif, mais presque toujours à l'avantage des Prussiens. Dans la haute Silésie, un de leurs détachemens surprit dans leur camp deux régimens de dragons impériaux et les tailla en pièces. Enhardis par ce succès, les Prussiens étendirent leurs expéditions en Moravie, et pénétrèrent jusqu'aux portes d'Olmutz, pendant que d'autres corps prenaient possession des duchés de Jœgerndorff et de Troppau. Mais rien ne put faire sortir les Autrichiens de leurs camps retranchés. En conséquence, Frédéric n'avança qu'avec une grande précaution, ne changeant de position que

de gloire par résister dans la guerre de 1778, *au cabinet de Vienne* (ce qui était le plus difficile), et puis à celui de Berlin, de Versailles, et de Pétersbourg. »

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

lorsqu'il avait consommé tous les fourrages et toutes les provisions du pays derrière lui et autour de lui, afin de rendre ainsi impossible aux Autrichiens de prendre leurs quartiers d'hiver près des frontières de ses états (1).

Dans cette intention, il resta à Welsdorf jusqu'au milieu d'août, qu'il s'avança vers le camp de Burkersdorf, près de Soor, où trente-trois ans auparavant il avait gagné une bataille sur les Autrichiens. Pendant ces mouvemens, l'armée impériale resta immobile; ce qui encouragea Frédéric à former un plan pour passer l'Elbe avant que ses ennemis soupçonnassent son dessein, et pour opérer sa jonction avec le prince Henri. Cette manœuvre fut cependant déconcertée, en partie par le mauvais état des chemins, qui rendait le transport de l'artillerie extrêmement difficile, et en partie par d'autres circonstances, qui retardèrent assez les mouvemens des Prussiens pour que leurs ennemis pénétrassent leur intention (2). Le prince Henri, de son côté, avait

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778. — GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand*.

(2) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

continué avec succès ses manœuvres et ses escarmouches; mais, ainsi que son frère, il échoua dans toutes les tentatives qu'il fit pour amener ses ennemis à une action décisive (1).

Dès les premiers jours de septembre, le roi de Prusse commença, avec sa prévoyance accoutumée, à considérer comment et où lui et son frère devaient prendre leurs quartiers d'hiver. Ils n'occupaient aucune place forte en Bohême; et en outre le pays avait été complètement épuisé par leurs fourrageurs. Il résolut donc de se rapprocher de la Silésie; et ce parti une fois pris, il lui fallut le mettre sans retard à exécution, les pluies ayant cette année commencé avant l'automne, et les routes, mauvaises dans tous les temps, menaçant de devenir bientôt impraticables. Le roi et le prince, après avoir communiqué ensemble, commencèrent simultanément leurs mouvemens rétrogrades (2).

Le 14 septembre, Frédéric quitta sa position de Langenau, et se replia sur Tratenau. Des rivières à passer, des défilés, des chemins creux,

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

des collines escarpées et la présence d'un ennemi supérieur en forces rendirent la marche du roi fort difficile. Cependant, par des manœuvres habiles, il réussit à protéger son armée et ses bagages; et quoique les Autrichiens attaquassent à plusieurs reprises quelques unes de ses divisions, ils n'y gagnèrent pas grand'chose. Le 19 septembre, l'infanterie prussienne traversa l'Auga sur trois ponts de bateaux, et la cavalerie à gué; puis, sans faire aucune perte, elles campèrent sur les hauteurs de Trautenbach (1). Le 21, toute l'armée marcha en trois colonnes à Schatzlar. Ce jour-là, le général Wurmser attaqua avec des forces supérieures le corps prussien commandé par le général Keller; mais ce dernier, après un vif combat de quatre heures, dans lequel il lui tua beaucoup de monde et fit des prisonniers, l'obligea à se retirer (2).

Ainsi se termina une retraite d'autant plus remarquable, que Frédéric parvint, sans essuyer

(1) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

(2) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric le-Grand.*

Digitized by Google

le moindre échec, à surmonter, par les ressources de son génie, les plus grandes difficultés. Il résolut de rester à Schatzlar jusqu'à ce que l'armée du prince Henri fût rentrée en Saxe, et que la saison se trouvât assez avancée pour empêcher les Autrichiens, dont les principales forces étaient aux environs de Gitschin, de former aucune entreprise importante.

Le prince Henri leva son camp de Nîmes le 16 septembre. Par un mouvement simulé, comme si son intention avait été de pénétrer dans le cœur de la Bohême et de s'emparer de Prague, il donna le change au maréchal Laudon, qui se mit en marche pour cette capitale, et lui laissa ainsi parfaitement libre le chemin de la Saxe (1). Ce fut un grand avantage pour le prince Henri, qui avait à lutter contre des difficultés locales non moins grandes que celles que le roi son frère avait eu à surmonter (2). Les Prussiens passèrent l'Elbe à Leutmeritz, puis ils rompirent le pont, afin de retarder la marche de l'ennemi,

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

(2) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand*.

Digitized by Google

qui avait découvert leurs intentions réelles, et qui s'efforçait de les suivre par les mauvais chemins, dans l'espoir de les atteindre (1). Pendant sa retraite, le prince s'était vu obligé de mettre le feu à une partie de ses bagages pour les empêcher de tomber entre les mains des Autrichiens; mais, à cela près, sa marche avait été parfaitement heureuse. Le 20 septembre, il y eut entre l'arrière-garde des Prussiens et l'avant-garde des Autrichiens, une escarmouche dans laquelle les premiers, sous le colonel Usedom, remportèrent l'avantage et obligèrent les derniers à rétrograder, quoiqu'ils eussent vingt et un escadrons, tandis qu'Usedom n'en avait que cinq (2). Après diverses manœuvres du prince Henri, et plusieurs feintes de retourner en Bohême, auxquelles Laudon se laissa encore prendre, et qui firent gagner au prince plus d'une marche sur lui, le gros de l'armée prussienne entra en Saxe le 28 septembre, et campa à Ottendorf (3).

(1) Campagnes du roi de Prusse 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

(2) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(3) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

Cette retraite fut peut-être aussi honorable pour le prince Henri que celle de Schatzlar l'avait été pour son frère ; car, bien qu'en effet il eût moins de difficultés à surmonter que Frédéric n'en avait eu, il faut se souvenir qu'il ne le dut qu'aux manœuvres bien combinées, par lesquelles il trompa Laudon, et gagna de l'avance sur lui. Le 2 octobre, le prince mit son armée en quartiers de cantonnement entre Dresde, Freyberg et les frontières de Bohême. Les Autrichiens, qui avaient essuyé de grandes fatigues en poursuivant les Prussiens, décampèrent de Raudnitz pour entrer dans les quartiers d'hiver fixés par le maréchal Laudon (1). Dans cette retraite du prince Henri, les généraux Mollendorf et Platen se firent particulièrement remarquer, comme le prince héréditaire de Brunswick et le prince royal de Prusse dans celle du roi (2).

Pendant que Frédéric séjournait à Schatzlar, dirigeant tout à la fois et les mouvemens de son

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Campagnes du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

Digitized by Google

armée et ses diverses négociations, il trouva encore le temps de composer son éloge de Voltaire, qui fut ensuite lu à une séance de l'académie de Berlin. Voltaire était mort à Paris, au milieu de ses triomphes, le 30 mai 1778; et Frédéric se plut à offrir ce tribut à la mémoire de son ancien ami. Plus tard, à la sollicitation de d'Alembert, il fit célébrer un service solennel dans la principale église catholique de Berlin, pour le repos de l'ame du poète; cérémonie, dont, sous tous les rapports, on eût certes mieux fait de se dispenser.

Lorsque le roi prit ses quartiers à Schatzlar, il choisit son logement dans une des meilleures maisons de paysan du village; mais il n'y trouva, comme dans toute l'Allemagne, que des poëles, et comme il préférait de beaucoup l'usage des cheminées, il ordonna d'en construire une. Le paysan s'y opposa, alléguant la dépense qu'il aurait à faire pour la démolir après le départ du roi. Frédéric fut, en conséquence, obligé d'acheter la maison à un prix exorbitant; et un contrat en bonne forme fut dressé entre le paysan et le roi par le notaire du lieu. Lorsque Frédéric partit

Digitized by Google

de Schatzlar, il fit venir le paysan et lui remit un brevet par lequel il l'établissait gouverneur de sa maison dans le royaume de Bohême, et lui enjoignait d'en avoir le plus grand soin pendant son absence, et de la tenir en bon état pour son retour (1).

Au commencement d'octobre, le général russe Kaminskoy arriva au camp du roi de Prusse pour concerter la réunion d'un corps de troupes de l'impératrice à l'armée de ce monarque, Catherine ayant résolu de s'opposer aux projets d'agrandissement de la maison d'Autriche (2); mais la campagne étant finie, il fut convenu de part et d'autre que les troupes russes ne marcheraient que l'année suivante (3).

Dès que Frédéric fut assuré que son frère était arrivé en Saxe, et que les forces de Lascy et Laudon étaient dispersées dans leurs quartiers d'hi-

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.* — Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

(2) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(3) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

Digitized by Google

ver, il résolut de rentrer en Silésie. Après y avoir d'abord envoyé divers corps de son armée, dans les premiers jours d'octobre, il quitta définitivement Schatzlar le 15 (1). Sa retraite ne fut ni inquiétée ni interrompue, quoiqu'il eût à traverser un pays difficile et dangereux. Il prit le chemin de Landshut, où il s'établit lui-même, et mit ses troupes en cantonnement dans les environs de cette ville, de manière à former un cordon de défense jusqu'aux frontières de la province. En même temps le prince héréditaire de Brunswick se porta à Troppau (2). Un corps de l'armée royale, conduit par le roi en personne, chassa les Autrichiens de Jœgerndorff, et les Prussiens, ainsi établis dans la haute Silésie, fortifièrent tellement leurs positions, que quoique les Autrichiens tentassent plusieurs fois, dans la dernière partie d'octobre, de les en déloger, ils furent constamment repoussés avec perte. L'intention du roi de Prusse, en prenant ainsi possession de la haute Silésie, était de se

(1) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

(2) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

mettre en état de porter la guerre en Moravie, au commencement du printemps suivant (1).

Le 1er novembre, le général prussien Wunsch entra dans le comté de Glatz et y cantonna ses troupes; l'établissement des armées prussiennes étant ainsi complété pour l'hiver, le roi de Prusse partit le 3 du même mois pour Breslau, où il se proposait de passer cette saison. Pendant tout le mois de novembre il y eut des escarmouches entre différens corps; mais l'hiver, qui ne tarda pas à se faire sentir dans toute sa rigueur, vint réduire les uns et les autres à l'inaction (2).

Quoique la campagne, qui vient d'être rapportée, fût « stérile en grands événemens (3), » et qu'elle ne fût nullement décisive, il est incontestable que les Prussiens en eurent l'avantage. La conquête des duchés de Jœgerndorff et de Troppau était un succès non douteux, et en outre les deux armées prussiennes pénétrèrent fort avant en Bohême, y subsistèrent plusieurs mois

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

(2) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

(3) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

aux dépens de cette province, et se retirèrent sans éprouver la moindre perte : ajoutons encore qu'elles avaient été victorieuses dans le plus grand nombre des escarmouches qui avaient eu lieu pendant la campagne (1). L'âge de Frédéric et de son frère les avait peut-être rendus moins disposés à risquer la fortune de leur pays sur l'événement incertain d'une bataille rangée ; mais s'il en fut ainsi, ils avaient, d'un autre côté, acquis ce degré d'habileté que l'expérience, jointe aux talens militaires naturels, peut seule donner, et qui, pendant toute la campagne, couronna leurs marches et leurs manœuvres d'un tel succès, qu'elles eurent presque l'effet de victoires, sans en avoir les dangers.

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Négociations pendant l'hiver. — Médiation de la Russie et de la France. — Opérations militaires. — Le général Wallis attaque Neustadt. — Suspension d'armes. — Congrès et paix de Teschen. — Remarques de Frédéric sur la guerre. — Visite du prince de Ligne au roi de Prusse à Potsdam. — Leurs entretiens.

Pendant l'hiver, l'impératrice de Russie prit une part active aux négociations qui, dans l'intervalle d'une campagne à l'autre, avaient été renouvelées entre les Autrichiens et les Prussiens. Au mois de décembre 1778, elle envoya à Vienne une déclaration portant en substance : « Qu'elle suppliait l'impératrice-reine de donner entière satisfaction aux princes de l'Empire à l'égard de leurs griefs, et surtout des justes sujets de plaintes que leur fournissait l'usurpation de la Bavière;

Digitized by Google

ou bien qu'elle se verrait dans l'obligation de remplir ses engagemens envers Sa Majesté prussienne, en lui envoyant le corps de troupes auxiliaires qu'elle lui devait, selon la teneur des traités (1). » Très peu de temps avant l'arrivée de ce message menaçant, la cour de Vienne avait envoyé demander à Catherine sa médiation : fort heureusement la déclaration de l'impératrice était expédiée de Pétersbourg avant que la dépêche de Vienne n'y fût parvenue ; autrement elle aurait probablement été très adoucie. Ceci tourna sensiblement à l'avantage de la paix, car rien ne contribua plus à faire rentrer la cour impériale en elle-même, à l'égard de ses agressions, que le ton sévère adopté en cette occasion par la czarine. Cette déclaration, comme le fait observer Frédéric, fit l'effet d'un coup de foudre sur le cabinet de Vienne. Cependant, le caractère fougueux et entreprenant de l'empereur lui faisait désirer ardemment la continuation de la guerre, et il fit même signer à sa mère un ordre pour de nouvelles levées; mais comme elle et son ministre

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

Kaunitz désiraient la paix, les négociations furent continuées. A vrai dire, le trésor autrichien était épuisé au point que les soldats étaient sans paie et manquaient presque des choses nécessaires à la vie, ce qui rendait une prompte conclusion de la guerre presque inévitable (1).

Dans le même temps que la cour impériale avait sollicité la médiation de Catherine, elle avait fait la même démarche auprès du cabinet de Versailles; et Frédéric, qui ne demandait pas mieux qne la France travaillât aussi à l'arrangement des affaires de l'Allemagne, avait enyoyé un mémoire long et raisonné au comte de Maurepas, ministre du premier de ces pays, lui détaillant l'état de la question, et lui expliquant les conditions auxquelles lui, Frédéric, consentirait à terminer les hostilités et à conclure la guerre. Ce document fut tellement approuvé par M. de Maurepas qu'il en fit la base de la négociation dont le baron de Breteuil, ambassadeur de France, à Vienne, fut chargé (2). Breteuil y mit tant d'ac-

(1) Frédéric II, Mémoires, de la guerre de 1778.

(2) *Idem.*

Digitized by Google

tivité qu'il put envoyer son plan de pacification générale, dans les derniers jours de janvier 1779, au prince Repnin à Breslau, où il résidait en qualité de ministre de l'impératrice de Russie. La conduite hautaine de cet ambassadeur et les demandes opposées des diverses parties réclamantes retardèrent quelque temps la négociation. Dans cet intervalle, le temps étant devenu moins rude, les deux armées avaient en quelque sorte recommencé les hostilités.

Le 9 janvier, le général autrichien Ellricshausen attaqua les Prussiens qui, sous les ordres du général Tauenzien, prenaient en ce moment position pour couvrir la ville de Jœgerndorff (1). Les Autrichiens furent repoussés avec perte. En revanche de cette attaque, le prince héréditaire de Brunswick en médita une contre les divisions de l'armée autrichienne postées aux environs de Troppau, de Jœgerndorff et de la frontière du comté de Glatz (2). Le 12 janvier, il tomba sur

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

Digitized by Google

elles, les chassa de leurs retranchemens et brûla les baraques que les soldats s'étaient construites. Le 17, un corps autrichien, commandé par le général Wurmser, entra dans le comté de Glatz, prit la ville de Habelschwert par escalade pendant la nuit, et y fit prisonniers huit cents hommes de la garnison (1). L'ennemi obtint encore quelques avantages peu importans, parce que les Prussiens lui étaient fort inférieurs en nombre dans cette partie du pays ; puis il se disposa à faire des incursions en Silésie. Frédéric, pour l'en détourner, feignit de vouloir envahir de nouveau la Bohême. Le 3 février il se rendit en personne à Schweidnitz, dont il augmenta la garnison, et le 6 il marcha sur Reichenbach avec quelques troupes.

Le prince Henri de Prusse ne fut pas inquiété pendant l'hiver, parce que l'armée du maréchal Laudon avait été si affaiblie par les corps qu'il lui avait fallu envoyer vers Prague, la haute Silésie et Glatz, qu'il fut forcé de rester sur la défensive. Le prince se trouva ainsi en état de sui-

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

vre les instructions qu'il avait reçues de son frère et de détacher le général Mollendorf, au commencement de ce mois, avec un gros corps de troupes, pour faire une irruption en Bohême. Lorsqu'il fut dans les environs de Brix, il se trouva arrêté dans sa marche par les troupes du général Kinsky. Mollendorf mit d'abord en fuite l'infanterie et la cavalerie autrichienne ; mais Kinsky vint à bout de rallier les siens, et de se retirer en bon ordre dans une forte position. Les Prussiens s'emparèrent, le 6 février, de Brix où ils trouvèrent les magasins, la caisse militaire et les bagages de leurs ennemis, et firent quatre cents prisonniers (1). Cette expédition de Mollendorf alarma tellement les Autrichiens qu'ils rassemblèrent à la hâte de grandes masses de troupes. Cependant, le général prussien, qui avait réussi à opérer la diversion qu'il s'était proposée, n'attendit point qu'ils vinssent l'attaquer, il rentra en Saxe le 9. Le roi de Prusse marcha le 16, à Silberberg, et distribua les différentes divisions de son armée dans des positions telles qu'elles pus-

(1) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

Digitized by Google

sent, au besoin, se précipiter toutes à la fois sur la Bohême. Ces démonstrations obligèrent les Autrichiens à retirer leurs troupes de la plus grande partie du comté de Glatz (1).

La dernière tentative des Autrichiens contre les Prussiens fut faite à la fin de février; et vu la cruauté qui en marqua l'exécution et le moment qui fut choisi pour la faire, il serait assurément fort difficile de la justifier (2). Il est probable qu'elle fut occasionée par quelque motif semblable à celui que conjecture le roi de Prusse, qui en témoigne la plus vive indignation. Ce souverain dit qu'aussitôt que son ultimatum, qui levait en grande partie les difficultés par lesquelles la négociation avait été retardée, fut revenu de Pétersbourg avec l'approbation du cabinet russe, le prince Repnin l'envoya au baron de Breteuil à Vienne, pour qu'il fût soumis au gouvernement autrichien (3). Breteuil manda, sans délai, que l'impératrice-reine en était très satisfaite,

(1) Campagne du roi de Prusse, 1778-1779, par le baron de Holtzendorff.

(2) *Idem.*

(3) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

et désirait que l'on assemblât sur le champ un congrès pour mettre le plus promptement possible la dernière main à la pacification générale. « La postérité, continue le roi de Prusse, pourra-t-elle croire que, dans de pareilles circonstances, lors même que la cour de Vienne paraissait sérieusement dans l'intention de terminer la guerre, un général autrichien, Wallis, avec huit ou dix mille hommes, se soit présenté tout-à-coup devant la ville de Neustadt, où le régiment de Prusse et le bataillon de Prusse étaient en garnison : ne pouvant emporter la ville, il y jeta tant de grenades que le feu prit, et que deux cent quarante habitations furent consumées par les flammes ; mais la garnison tint bon. »

« Le général Stutterheim, averti du mouvement des ennemis, les prit à dos vers Branitz ; les troupes cantonnées à Roswalde vinrent sur un flanc des Autrichiens, des détachemens de Neisse sur l'autre. Wallis, ne se sentant pas de force à résister, se retira sur Zuckmantel, et fut poursuivi et renvoyé jusque dans son repaire. Cette expédition, méditée par l'empereur, avait été prescrite au général Wallis. Ce prince, suppo-

Digitized by Google

sant le roi de Prusse ardent et d'une vivacité étourdie, croyait qu'en aigrissant son esprit par la ruine d'une de ses villes, il le rendrait plus difficile pour la négociation qui devait s'entamer, et que peut-être l'humeur qu'il en aurait le porterait à la rompre ; mais cette expédition des Autrichiens ne tourna pas à leur avantage (1). »

Peu de jours après cet exploit, une suspension d'armes fut convenue entre les Autrichiens et les Prussiens, sur la demande expresse de l'impératrice-reine. Le 6 mars, Frédéric partit de Silberberg, où il était campé, et se rendit à Breslau, pour y conférer avec le ministre russe prince Repnin. Le 7, la trève entre les armées ennemies eut son effet en Bohême ; le 8, dans la haute Silésie et en Moravie ; et le 10, en Saxe. La ville de Teschen fut nommée d'un commun accord pour le lieu des conférences, et l'on y vit aussitôt arriver les négociateurs suivans : le baron de Riedesel, pour le roi de Prusse ; M. de Terringseefeld, pour l'électeur palatin ; M. de Zinzendorf, pour la Saxe ; M. de Hofenfels, pour le duc

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

de Deux-Ponts ; et le prince Repnin, pour la Russie. Ils furent joints par le baron de Breteuil, de la part de la France, et le comte de Cobenzel, de celle de l'Autriche (1).

Cependant la conclusion de la paix éprouvait de grands délais, toutes les puissances qui avaient quelque chose à gagner ou à perdre à l'accommodement, étant tour à tour déraisonnables dans leurs demandes. L'esprit belliqueux de l'empereur, qui tenait à décider la querelle par la voie des armes, semblait planer perpétuellement sur les négociateurs. Ils avaient déjà passé six semaines en discussions presque infructueuses ; et les ministres de France, de Russie et de Prusse, qui voulaient sincèrement la paix, commençaient à désespérer de parvenir à leur but, lorsque, le 20 avril, arriva un courrier avec la nouvelle que la paix était conclue entre les Turcs et les Russes. Cet évènement arrêta les machinations de Joseph II, qui avait compté snr la diversion causée par la guerre avec la Turquie, pour empêcher la czarine de prendre une part active

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778.

Digitized by Google

aux affaires de l'Allemagne. Cobenzel devint aussitôt plus accommodant ; et les ministres des puissances inférieures se désistèrent de leurs prétentions déraisonnables. En moins de quinze jours tout le monde fut d'accord, et la paix de Teschen fut conclue et signée le 13 mai 1779, jour anniversaire de la naissance de Marie-Thérèse.

Par ce traité il fut arrêté, que l'empereur rendrait à l'électeur palatin toute la Bavière et le Haut-Palatinat, à l'exception du petit cercle de Burghausen, situé entre le Danube, l'Inn et la Saltz ; que la succession de ces états serait assurée au duc de Deux-Ponts, ainsi qu'à toutes les branches collatérales qui avaient les mêmes droits (1) ; que l'électeur de Saxe recevrait de l'électeur palatin la somme de six millions de florins en dédommagement de ses droits à la succession allodiale, et que l'empereur renoncerait, en faveur de la Saxe, au fief de Schœnbourg, enclavé dans cet électorat. Le duc de Mecklembourg reçut de l'empereur un certain privilège

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778. — Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

féodal, pour l'indemniser de ses prétentions. A l'égard de la Prusse, l'empereur reconnut les droits de cette puissance à la succession éventuelle d'Anspach et de Bareith ; le roi de Prusse renonçant, de son côté, à ses prétentions sur Juliers et Berg en faveur de la maison de Sulzbach, moyennant le renouvellement de la garantie que la France lui avait donnée de la Silésie en 1741 (1).

« Telle fut, dit Frédéric, la fin de ces troubles de l'Allemagne. » Tout le monde s'attendait à une suite de quelques campagnes avant de les voir terminer ; mais ce ne fut qu'un mélange bizarre de négociations, et d'entreprises militaires, qu'il ne faut attribuer qu'aux deux factions qui divisaient la cour impériale, dont l'une gagnait le dessus pour quelque temps, et bientôt était réprimée par l'autre. Les officiers étaient dans des incertitudes perpétuelles, et personne ne savait si l'on était en paix ou en guerre ; situation désagréable qui continua jusqu'au jour où la paix fut signée à Teschen. Il paraît que les troupes prussiennes avaient de l'avantage sur leurs enne-

(1) Vie de Frédéric II.

Digitized by Google

mis toutes les fois qu'elles pouvaient combattre en règle, et que les impériaux l'emportaient pour les ruses, les surprises et les stratagèmes, qui sont proprement du ressort de *la petite guerre* (1). »

Le roi de Prusse s'exprime, dans le passage que l'on vient de lire, avec plus de modestie que de vérité sur le compte de ses propres troupes, qui pendant cette guerre eurent presque invariablement la supériorité sur celles d'Autriche. De plus il n'y acquit pas moins de gloire que dans ses guerres précédentes, quoiqu'il eût fait toute celle-ci sans livrer de batailles, car il réussit complètement dans l'objet pour lequel il l'avait entreprise, et qui était de forcer l'empereur à restituer ses conquêtes en Bavière; pendant qu'il eut lui-même la satisfaction d'humilier l'orgueil de l'Autriche et d'assurer l'indépendance des princes de l'Empire.

Ayant conclu la paix de Teschen, Frédéric re-

(1) Frédéric II, Mémoires de la guerre de 1778. — Frédéric ne tarda évidemment pas à confier au papier ses souvenirs de cette guerre; car après la dernière phrase de ses mémoires transcrite ci-dessus, est cette date : « Fait à Potsdam, ce 20 juin 1779. — Fédéric. »

Digitized by Google

tourna à Potsdam, et à ces occupations paisibles auxquelles il continua de se livrer sans interruption jusqu'à sa mort. Bientôt après y être arrivé, il reçut la visite du prince de Ligne. Il avait invité ce courtisan accompli, qu'il avait vu à la suite de l'empereur en Moravie, à venir le voir à Postdam. Le prince de Ligne, qui semble avoir été un admirateur sincère des grandes qualités du roi de Prusse, se hâta, dès que la paix fut rendue à l'Allemagne, de profiter de cette invitation. Frédéric le reçut avec beaucoup de cordialité et parut prendre un grand plaisir à sa société.

Tout le temps de son séjour le prince dîna et passa les soirées avec le roi. « C'est là, pendant cinq heures tous les jours, dit-il, que sa conversation encyclopédique acheva de m'enchanter. Beaux-arts, guerre, médecine, littérature et religion, philosophie, morale, histoire et législation, passaient tour-à-tour sous mes yeux. Les beaux siècles d'Auguste et de Louis XIV, la bonne compagnie des Romains, des Grecs et des Français, la chevalerie de François Ier, la franchise et la valeur de Henri IV, la renaissance des lettres et leurs

révolutions depuis Léon X; des anecdotes sur les gens d'esprit d'autrefois, leurs inconvéniens; les écarts de Voltaire, l'esprit susceptible de Maupertuis, l'agrément d'Algarotti, le bel esprit de Jordan, l'hypocondrie du marquis d'Argens, que le roi se plaisait à faire coucher pendant vingt-quatre heures en lui disant seulement qu'il avait mauvais visage; que sais-je encore? tout ce qu'il y avait à dire de plus varié et de plus piquant, était ce qui sortait de sa bouche avec un son de voix doux, bas et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres, qui avait une grace inexprimable: c'est ce qui faisait, je crois, qu'on ne s'apercevait pas qu'il fût, ainsi que les héros d'Homère, un peu babillard, mais sublime. La voix, le bruit et les gestes des bavards leur valent souvent cette réputation; car on ne pouvait certainement pas trouver un plus grand parleur que le roi; mais on était charmé qu'il le fût (1). »

Parmi les extraits d'entretiens rapportés par le prince de Ligne, nous avons remarqué les anecdotes suivantes : « Le roi venait de nommer Vir-

(1) Mémoires et mélanges historiques et littéraires, par le prince de Ligne.

Digitized by Google

gile. Je saisis cette occasion de dire : Ce fut un grand poète! sire; mais quel mauvais jardinier! — A qui le dites-vous? répondit le roi; n'ai-je pas voulu planter, semer, labourer, piocher, les *Géorgiques* à la main? Mais, sire, me disait mon jardinier, vous êtes fou, et votre livre aussi : ce n'est pas ainsi qu'on travaille. Mais mon Dieu, quel climat est celui-ci? Croiriez-vous qu'il me refuse tout? Voyez mes pauvres orangers, mes oliviers, mes citronniers; tout cela meurt de froid. — Ainsi donc, sire, il n'y a que les lauriers qui poussent chez vous, répondis-je. » Le roi me fit une mine charmante; et, pour détourner la fadeur du compliment par une bêtise, j'ajoutai bien vite : « Et puis, sire, il y a trop de grenadiers dans ce pays-ci; cela mange tout! Et le roi se mit à rire, parce qu'il n'y a que les bêtises qui fassent rire. »

« Un jour j'avais retourné une assiette pour voir de quelle porcelaine elle était. — D'où la croyez-vous? — Je la crois de Saxe, mais au lieu de deux épées je n'en vois qu'une, qui en vaut bien deux. — C'est un sceptre. — Pardon sire, mais votre sceptre ressemble si fort à une épée

23.

Digitized by Google

qu'on peut bien s'y méprendre. Et, en vérité, cela était vrai de toutes les manières (1). Le prince ajoute que le roi ne parut pas fort content, ni de la méprise, ni de l'excuse. »

« Un autre jour, comme j'arrivais chez lui, il vint à moi et me dit : je tremble de vous annoncer une mauvaise nouvelle. On vient de m'écrire que le prince Charles de Lorraine est à toute extrémité. Il me regarda pour voir l'effet que cela faisait sur moi; et, remarquant quelques larmes qui s'échappèrent de mes yeux, il changea, par les transitions les plus douces, de conversation, me parla de guerre, et puis du maréchal de Lascy. Il me demanda de ses nouvelles et me dit : C'est un homme du plus grand mérite. Mercy, qui fut autrefois chez vous, et Puységur chez les Français, avaient quelques idées des marches et des campemens : on voit par la castramétation d'Hygin, que les Grecs s'en étaient aussi fort occupés; mais votre maréchal surpasse les anciens, les modernes et tous les plus fameux qui s'en mêlèrent. Aussi, tout le temps qu'il a été votre quartier-maître-

(1) La marque de la porcelaine de Berlin est un sceptre; celle de la porcelaine de Dresde, deux épées croisées.

Digitized by Google

général, si vous voulez me permettre de vous en faire la remarque, je n'ai pas eu le plus petit avantage. Rappelez-vous les deux campagnes de 1759 et 1760; tout vous y a réussi. Ne serai-je donc jamais débarrassé de cet homme-là, me disais-je souvent? Il vous fallut pourtant le récompenser: il le fut. On le fait feldzeugmeister (1); on lui donne un corps trop fort pour me harceler, trop faible pour me résister. Il se retire malgré cela de mes mains et de tous les obstacles possibles, par la savante campagne de 1760. Un autre le remplaça. Cela n'est peut-être pas mauvais pour moi, dis-je alors: il y aura quelque occasion. Je la cherchai; je la trouvai à Torgau! » Le roi ne fit jamais un plus beau panégyrique de personne : car c'était convenir tacitement que c'était M. de Lascy qui avait délivré la Moravie, la Bohême, la Lusace et la Saxe des troupes prussiennes.

« Le lendemain, le roi vint à moi, dès qu'il me vit, et me dit avec l'air le plus pénétré : Si vous devez apprendre la perte d'un homme qui vous aimait et qui honorait l'humanité, il vaut

(1) Grand-maître de l'artillerie.

Digitized by Google

mieux que ce soit de quelqu'un qui lui était attaché comme je le suis. Le pauvre prince Charles n'est plus. D'autres sont faits peut-être pour le remplacer dans votre cœur, mais peu de princes le remplaceront pour la beauté de son ame et pour toutes ses vertus. Et en me disant ces paroles, son attendrissement était visible. — Les regrets de Votre Majesté, répondis-je, sont une consolation ; et elle n'a pas attendu sa mort pour dire du bien du prince : il y a de beaux vers à son sujet dans le poème sur *l'Art de la guerre*. Mon émotion me troublait malgré moi : cependant je les lui rappelai. *L'homme de lettres* parut me savoir gré de ce que je les savais par cœur. Son passage du Rhin est une très belle chose, me dit-il ; mais le pauvre prince dépendait de tant de gens ! Je n'ai jamais dépendu que de ma tête, quelquefois trop pour mon bonheur. Il était mal servi, peu obéi : deux choses qui ne me sont jamais arrivées. »

« L'empereur était parti pour avoir une entrevue avec l'impératrice de Russie. Cela ne plaisait pas au roi ; et, pour le contrecarrer, il envoya de suite à Pétersbourg, assez légèrement, le prince

Digitized by Google

royal. Le brise-raison Pinto (1), à table, dit un jour à son voisin : L'empereur est un grand voyageur; il n'y en a jamais eu qui ait été plus loin que lui. » — « Je vous demande pardon, Monsieur, dit le roi; Charles-Quint fut en Afrique; car il y gagna la bataille d'Oran. » Et, se retournant vers moi, sans que je pusse deviner s'il avait dit cela en façon de sarcasme, ou seulement de citation historique, il continua : « L'empereur est plus heureux que Charles XII; il est entré comme lui par Mohilow; mais il me semble qu'il ira à Moscou. » Le même Pinto disait un jour au roi, embarrassé de savoir qui il enverrait en mission à l'étranger : Pourquoi ne songez-vous pas à M. de Lucchesini, qui est un homme habile ? — C'est pour cela, répond le roi, que je veux le garder; je vous enverrai plutôt que lui, ou un ennuyeux comme monsieur un tel, et il le nomma tout de suite à la mission en question. »

« Savez-vous, me dit un jour le roi, que j'ai été à votre service ? J'ai fait mes premières armes pour la maison d'Autriche. Mon Dieu ! comme le temps

(1) Comte piémontais, au service du roi de Prusse.

Digitized by Google

passe ! » Il avait une manière de joindre ses mains en disant ce *mon Dieu!* qui lui donnait tout-à-fait un air de bonhomie et de douceur. « Savez-vous que j'ai vu luire les derniers rayons du génie du prince Eugène ? — C'est peut-être à ces rayons que le génie de Votre Majesté s'est allumé? — Eh! mon Dieu! qui pourrait espérer d'égaler le prince Eugène ? — Celui qui vaut mieux; par exemple, qui aurait gagné douze batailles. » Il prit son air modeste. J'ai toujours dit qu'il est aisé de l'être quand on est en fonds. Il ne fit pas semblant de me comprendre, et me dit : « Quand la cabale que, pendant quarante ans, le prince Eugène a toujours eue contre lui dans son armée, voulait lui nuire, elle profitait du temps où ses esprits, assez recueillis le matin, s'étaient un peu dissipés par les fatigues de la journée : c'est ainsi qu'on lui a fait entreprendre sa mauvaise marche sur Mayence. » — « Vous ne m'apprenez rien sur votre compte, sire, lui dis-je; je sais tout ce que Votre Majesté a fait, et même ce qu'elle a dit; je puis lui raconter ses voyages à Strasbourg, en Hollande, et ce qui se passa dans un bateau. A propos de cette campagne sur le Rhin, un de

Digitized by Google

nos vieux généraux, que je fais souvent parler comme on lit un vieux manuscrit, me raconta qu'il fut bien étonné de voir un jeune officier prussien, qu'il ne connaissait pas, dire à un général du feu roi, qui expédiait verbalement l'ordre de ne pas aller au fourrage : « Et moi, Monsieur, je vous ordonne d'y aller; notre cavalerie en a besoin : en un mot, je le veux. » — « Vous me voyez trop en beau, dit le roi; demandez à ces Messieurs et mes humeurs et mes caprices. Ils vous en diront de belles sur mon compte. »

Après avoir rapporté plusieurs autres entretiens moins intéressans et moins caractéristiques, le prince conclut ainsi la relation de sa visite : « Faute de mémoire et d'occasions de voir plus souvent et plus long-temps le plus grand homme qui ait jamais existé, je suis obligé de m'arrêter. Il n'y a pas un seul mot dans tout ceci qui ne soit de lui : et ceux qui l'ont vu y retrouveront jusqu'à ses phrases; c'est tout ce que je veux pour le faire connaître à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir. Ses yeux, trop durs dans ses portraits, mais tendus par le travail du cabi-

Digitized by Google

net et les fatigues de la guerre, s'adoucissaient en écoutant ou en racontant quelque trait d'élévation ou de sensibilité (1). »

(1) Mémoires et mélanges historiques et littéraires, par le prince de Ligne.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Occupations et société de Frédéric à cette époque. — Description de sa personne. — Son goût pour les chiens. — L'abbé de Prades. — Le colonel Guichard. — Le Catt. — L'abbé Bastiani. — Lucchesini. — Hertzberg. — Ziethen. — Mollendorf. — Denina. — Réforme définitive des lois. — Mort de Marie-Thérèse. — Ambition de Joseph II. — Ses projets déjoués par Frédéric. — Ligue germanique. — Dernière année de la vie du roi de Prusse. — Symptômes de dépérissement. — Progrès de sa maladie. — Il fait venir le docteur Zimmermann.

Les anecdotes racontées par le prince de Ligne sur la vie privée de Frédéric amènent naturellement à donner quelques détails sur la manière dont il employait son temps à cette époque de sa vie, ainsi que sur les amis et autres personnes qui formaient principalement sa société. Il continuait de remplir les devoirs de sa couronne,

Digitized by Google

en dépit des infirmités toujours croissantes de la vieillesse, avec autant de régularité que dans les premiers temps de son règne. Il se levait encore à quatre heures du matin l'été, et à cinq l'hiver; et il expédiait les affaires de l'état de cette même manière à la fois méthodique et prompte, que nous avons décrite dans la première partie de cet ouvrage. Mais cela fait, il se donnait plus de repos et de distraction qu'avant la guerre de Sept ans. Ainsi son dîner, et la conversation dont il était suivi, durèrent beaucoup plus longtemps. On a vu que le prince de Ligne en parle comme étant de cinq heures. Il renonça au souper; et dès lors il put se coucher de meilleure heure et prendre plus de repos. Il donna aussi plus de temps à ses promenades, tant à pied qu'à cheval, et à l'inspection de ses jardins et de ses bâtimens. Il ne se rendait plus à la parade, où ses gardes faisaient l'exercice, que trois fois par semaine, au lieu d'y assister tous les jours (1).

La vue de cet homme célèbre, occupé à exercer des corps peu considérables de troupes avec

(1) Towers, Mémoires de Frédéric III.

Digitized by Google

toute l'ardeur d'un jeune officier, étonnait quelquefois les étrangers. Le docteur Moore raconte ainsi sa surprise dans une occasion semblable : « J'allai, il y a quelques jours, me promener de grand matin à environ un mille de Potsdam, et voyant des soldats sous les armes dans un champ peu éloigné de la route, je m'en approchai. Un officier à cheval, que je pris pour le major, car il commandait l'exercice, se donnait beaucoup de mouvement, et passait sans cesse dans les rangs pour instruire ou réprimander les simples soldats. Lorsque je fus plus près, je trouvai, à mon grand étonnement, que c'était le roi lui-même. Il avait son épée nue à la main, et continua ainsi pendant une heure à exercer sa troupe aux conversions, à la marche, à se former en carré, et à faire feu par divisions et par pelotons. Il observait toutes les évolutions avec la plus grande attention ; et il mit, pour quelque faute, deux officiers du régiment du prince de Prusse aux arrêts; enfin il y apportait autant de zèle et d'ardeur qu'un jeune officier qui veut se faire remarquer de son général par une activité peu

Digitized by Google

commune (1). » Le même auteur exprime son étonnement que Frédéric, qui venait de commander de nombreuses armées, condescendit à prendre tant de peines pour une poignée d'hommes. Mais c'était un de ses traits caractéristiques, que bien que son esprit semblât naturellement formé pour de grandes entreprises et de grandes combinaisons, il était tout aussi propre aux détails et aux travaux minutieux et méthodiques.

La littérature continua d'occuper, comme à l'ordinaire, les momens de loisir de Frédéric; et ses concerts du soir avaient encore lieu assez souvent, quoiqu'ils ne fussent plus journaliers depuis qu'il avait perdu plusieurs dents, ce qui lui rendait plus difficile de jouer de la flûte. Il y faisait ordinairement sa partie sur son instrument favori, auquel il renonça cependant tout à fait vers la fin de sa vie. Son exécution est ainsi décrite par un musicien voyageur : « L'*embouchure* de Sa Majesté était claire et égale, son doigté brillant, et son goût pur et simple. Je

(1) D. Moore, View of Society and Manners in France, Switzerland and Germany.

Digitized by Google

fus très content, et même surpris, de la netteté de son exécution dans les *allegro*, ainsi que de son sentiment et de son expression dans *l'adagio;* enfin son jeu surpassait, à bien des égards, tout ce que j'avais entendu jusque-là parmi les amateurs, ou même parmi les professeurs. Sa Majesté joua de suite trois concertos longs et difficiles, et tous avec une égale perfection (1). » La soirée se terminait par une conversation dans sa propre chambre avec quelqu'un de ses familiers, qui quelquefois aussi lui faisait la lecture jusqu'à ce qu'il s'endormît (2).

Le désir naturel qu'on a presque toujours de connaître l'extérieur des hommes remarquables par leurs talens, fera sans doute pardonner ici l'insertion de la description que le docteur Moore a faite de Frédéric-le-Grand, tel qu'il lui parut à cette époque de sa vie. « Le roi de Prusse, dit-il, est au-dessous de la taille moyenne, bien fait, et remarquablement actif pour son âge. Il s'est créé un tempérament vigoureux par l'exercice et par une vie laborieuse; car sa constitution ne

(1) D. Burney, Present state of Music in Germany.

(2) Towers, Mémoires de Fréderic III.

Digitized by Google

paraît pas avoir été d'abord des plus fortes. Son regard annonce la vigueur et la pénétration d'esprit. Il a de beaux yeux bleus; et, selon moi, l'ensemble de sa physionomie est agréable. Des personnes qui l'ont vu sont d'un avis contraire; toutes celles qui ne jugent de lui que d'après ses portraits doivent l'être; car, bien que j'en aie vu plusieurs qui lui ressemblent un peu, et quelques uns qui lui ressemblent beaucoup, cependant aucun peintre ne l'a parfaitement représenté. Ses traits s'animent à un point étonnant lorsqu'il parle. Il est fort courbé, et penche presque constamment la tête d'un côté. Son ton de voix est le plus clair et le plus agréable dans la conversation que j'aie jamais entendu. Il est grand parleur, et pourtant ceux qui l'écoutent regrettent qu'il ne parle pas encore davantage. Ses observations sont toujours vives, très souvent justes; et peu d'hommes possèdent plus que lui le talent de la répartie. Il ne varie presque jamais son costume, qui consiste en un habit bleu, avec doublure et revers rouges, veste et culotte jaunes. Il a toujours des bottes avec des revers à la hussarde, qui lui retombent en plis autour des

Digitized by Google

chevilles, et sont plus souvent d'un brun foncé que noires. Son chapeau passerait, en Angleterre, pour être ridiculement grand; mais il n'est que de la grandeur communément en usage parmi les officiers de cavalerie prussiens. Il porte ordinairement un des longs bouts sur le front et les yeux, et la corne du milieu sur le côté. Il a une queue, et une seule boucle de chaque côté de la tête. A voir ses cheveux négligemment arrangés, et inégalement poudrés, on peut naturellement en conclure qu'il presse fort son coiffeur dans l'exercice de ses fonctions. Il se sert d'une très grande tabatière d'or, dont le dessus est enrichi de diamans, et il prend une quantité immodérée de tabac d'Espagne, qui laisse fort souvent des traces sur sa veste et ses culottes, qui sont de plus sujettes à être gâtées par les pattes de deux ou trois levrettes qu'il caresse fréquemment (1). »

Le goût de Frédéric pour les chiens, l'une de ses premières passions, ne cessa d'être le même jusqu'à la fin de sa vie. C'était aux lévriers qu'il

(1) Dr. Moor's Wiew of Society and Manners in France, Switzerland, and Germany.

Digitized by Google

donnait la préférence, et il en avait toujours cinq ou six autour de lui dans sa chambre. Zimmermann raconte qu'ils étaient placés sur des chaises et des coussins recouverts de satin bleu, près du fauteuil du roi, et dit que lorsque, dans sa dernière maladie, il se faisait mener sur sa terrasse à Sans-Souci, pour y jouir de la chaleur du soleil, on y portait aussi un fauteuil occupé par un de ses chiens, que l'on plaçait à côté du sien. Il leur donnait lui-même à manger, en avait le plus grand soin quand ils étaient malades, et faisait enterrer ceux qui venaient à mourir dans les jardins de Sans-Souci. Le voyageur peut encore voir leurs tombeaux, indiqués par des pierres plates sur lesquelles sont gravés les noms des chiens qu'elles recouvrent, à chaque bout de la terrasse de Sans-Souci, sur le devant du palais. Le roi, dans ses momens de loisir, aimait à jouer avec eux; et on voyait çà et là dans sa chambre des balles de peau avec lesquelles ils s'amusaient (1). Comme il leur passait beaucoup

(1) Thiébault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.* — Entretiens de Frédéric, roi de Prusse avec le docteur Zimmermann. — Vie de Frédéric II

Digitized by Google

de choses, quoiqu'il y eût toujours un favori ils déchiraient les couvertures de damas des chaises dans l'appartement du roi, rongeaient et gâtaient les meubles de toutes les manières. Frédéric se bornait à en plaisanter : « Mes chiens, disait-il, déchirent mes fauteuils; mais qu'y faire? Si je les faisais raccommoder aujourd'hui, ce serait à recommencer demain; il faut bien prendre patience. Au bout du compte, une marquise de Pompadour me coûterait bien davantage, et me serait moins attachée et moins fidèle. »

Les plus célèbres des chiens de Frédéric furent Biche et Alcmène. Il emmena la première dans sa campagne de 1745; et elle était avec lui lorsqu'un jour, s'étant trop avancé pour reconnaître la position des ennemis, il fut aperçu et vivement poursuivi par un parti de hussards autrichiens; il se cacha sous un pont avec Biche qu'il portait sur sa poitrine entre sa veste et son habit. Cette petite chienne, qui, en général, était fort hargneuse, se tint tranquille et respira à peine, comme si elle eût senti la situation dangereuse de son maître, jusqu'à ce que les Autrichiens eussent passé sur le pont et se fussent éloignés.

Digitized by Google

A la bataille de Soor, Biche fut prise avec le bagage du roi, mais elle fut ensuite rendue à son maître. Lorsque le général Rothenbourg la lui rapporta, le monarque était si occupé à écrire qu'il ne vit pas entrer sa favorite. La chienne sauta aussitôt sur la table, et mit ses deux pattes de devant autour du cou du roi, qui fut touché jusqu'aux larmes de cette marque d'attachement. Alcmène fut une autre levrette favorite qu'il aimait au point que lorsqu'elle mourut, il se livra pendant un jour ou deux à la plus vive douleur; ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il se décida à laisser enlever de son appartement et enterrer les restes de cet animal, que l'infection rendait insupportables.

Le lecteur sera peut-être bien aise d'avoir quelques détails sur les principales personnes que Frédéric honorait dans ce temps de son amitié, et dont il faisait sa société. C'étaient Le Catt, l'abbé Bastiani, Lucchesini, le comte de Hertzberg, le comte de Goertz et le comte Pinto, piémontais un peu timbré et colonel d'un régiment d'ingénieurs au service de Prusse. On peut y joindre, comme n'ayant pas encore été nommés,

Digitized by Google

ses anciens familiers, l'abbé de Prades et le colonel Guichard, quoique le premier fût en disgrace depuis bien des années, et que le second fût mort en 1775. Le roi de Prusse admettait encore de temps en temps dans sa société les plus distingués de ses généraux, tels que Ziethen, Mollendorf et d'Anhalt, comme aussi quelques-uns des académiciens et des hommes de lettres, qu'il avait engagés à se fixer à Berlin, et parmi lesquels on doit citer Thiébault et l'abbé Denina.

L'abbé de Prades avait été admis à l'intimité de Frédéric pendant quelques années; mais dans le cours de la guerre de Sept ans il fut arrêté à Magdebourg, sur un soupçon de trahison. Il fut détenu chez lui plusieurs jours, après lequels il eut la ville pour prison. Au bout de quelques mois ainsi passés, aucune accusation n'ayant été prouvée contre lui, il reçut l'ordre de se retirer dans son canonicat, à Glogau, où il resta comme une espèce de prisonnier jusqu'à sa mort. On croit que de Prades avait été dénoncé au roi comme ayant des correspondances secrètes avec les ennemis de la Prusse. Thiébault doute, cependant, qu'il fût réellement coupable, et

Digitized by Google

semble être d'opinion qu'il fut victime d'un complot tramé contre lui par l'abbé Bastiani ; mais il faut savoir que Thiébault était personnellement ennemi de ce dernier. L'abbé de Prades avait de l'érudition et du talent ; cependant, comme il n'était pas très remarquable par les agrémens de sa conversation, sa perte ne fut guère regrettée du roi de Prusse (1).

Le colonel Guichard, né à Magdebourg de réfugiés français, fut dix ans le compagnon et l'hôte constant de Frédéric. Il passa jeune en Hollande, où il fit ses études avec un succès marqué, et fut ensuite nommé professeur à l'université de Leyde. Peu avant la guerre de Sept ans, il fit un voyage dans son pays, et fut alors, pour la première fois, distingué par Frédéric. Le roi de Prusse, à qui on en avait parlé comme d'un savant, voulut le voir, et le trouvant effectivement digne de sa réputation, il lui offrit de l'attacher à son service. Guichard avait principalement consacré son temps et son attention à l'histoire de Jules-César, à ses campagnes et à sa tactique,

(1) THIÉBAULT, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

Digitized by Google

Frédéric espéra que cet homme, qui toute sa vie n'avait rêvé que science militaire, serait un excellent officier, et il lui proposa d'échanger sa chaire de professeur contre un régiment de chasseurs, ce qui fut accepté. Dans une de ses premières conversations avec le roi, ce prince lui demanda le nom du plus distingué des aides-de-camp de César, et Guichard lui répondit que c'était Quintus-Icilius. « Eh bien, reprit le roi, vous serez mon Quintus-Icilius ; je vous en donne le nom, ne doutant pas que vous ne sachiez le mériter. » Ce nom, qui resta depuis ce jour à Guichard, avait tellement remplacé celui de sa famille, qu'on le joignait à la désignation de son grade dans l'armée, et qu'on l'appelait généralement le colonel Quintus.

Guichard fut constamment attaché au roi de Prusse jusqu'à sa mort en 1775 ; mais leur amitié, comme celle de Frédéric et de d'Argens, était fréquemment interrompue par des querelles. Frédéric ne pouvait résister à la tentation de lancer des sarcasmes contre Guichard, et parfois, quand il avait frappé trop fort, le colonel s'absentait pour quelques jours du palais, et n'y voulait point

Digitized by Google

revenir que le roi ne lui eût témoigné par quelque lettre ou message bienveillant, le désir de réparer son tort envers lui. Pour donner une idée de ces brouilleries, il ne faut qu'en rapporter une qui eut lieu vers la fin de la vie de Guichard. Frédéric se plaisait à attaquer Quintus sur sa rapacité pendant la guerre; et celui-ci passait en effet pour s'être fort distingué dans ce genre. Un jour, comme on était encore à table, à Sans-Souci, Frédéric, en parlant du pillage d'un château du comte de Bruhl, en Saxe, par un détachement de soldats sous les ordres de Guichard, dit à ce dernier : « Cela est vieux; tout est effacé par le temps et par le traité de paix ; il n'y a plus aucune recherche à craindre; d'ailleurs, vous avez toute honte bue; tout le monde sait que vous êtes un pillard : c'est une réputation dont les frais sont faits. Ainsi vous ne devez pas faire difficulté de nous dire ici bonnement ce que vous avez pillé en cette circonstance. Allons, un petit effort; combien cette aubaine de mécréant vous a-t-elle valu? Dites. » Guichard, qui avait souffert tant d'attaques semblables, ne put tenir à celle-ci ; il répondit : « Votre Majesté doit bien

Digitized by Google

le savoir, car je n'ai rien fait que par ses ordres : je lui ai rendu compte de tout, et elle a partagé avec moi. » En disant ces mots, il se leva de table et sortit du palais ; et ce ne fut même que longtemps après que les amis se réconcilièrent (1).

Le Catt, qui occupa auprès de Frédéric la place de lecteur, et qui continua de jouir d'une grande partie de sa confiance et de son intimité depuis environ l'année 1760 jusqu'à la mort de ce monarque, était Suisse. La manière dont le roi de Prusse vint à le connaître est assez singulière, pour mériter d'être rapportée. Dans un voyage de Frédéric en Hollande, lui et son compagnon, le colonel Balby, se firent passer pour deux musiciens. Se rendant, dans un yacht, d'une ville à une autre, le roi, qui était dans une cabine particulière, désira avoir un peu plus de société. Il envoya donc Balby faire un tour dans la salle commune, et voir s'il n'y aurait pas quelque passager qui fût digne d'être invité à déjeuner avec eux. Balby revint lui dire qu'il s'y trouvait un jeune homme, dont la conversation enjouée

(1) Thiebault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*.

Digitized by Google

et l'instruction ne pouvaient manquer de faire un convive agréable. Il fut invité sur-le-champ et tous trois s'assirent en face d'un pâté qui avait été préparé pour le repas. Frédéric, poussé par son avidité habituelle de savoir, se mit à adresser des questions de toutes sortes à l'étranger. Il lui en fit sur son pays, sa famille, ses occupations et ses projets, jusqu'à ce qu'enfin le jeune homme, ne voyant point de terme à cet interrogatoire, lui dit d'un air impatienté : « *Permettez-moi, Monsieur, de vous faire observer que voilà un bien grand nombre de questions pour une seule tranche de pâté.* » — « Je vous en demande pardon, reprit le roi avec politesse, vous savez que les voyageurs aiment à s'instruire; et il est d'autant plus juste de m'excuser, si je me livre indiscrètement à ce désir, qu'il est rare de rencontrer des occasions aussi favorables de le faire. » Lorsqu'ils se séparèrent, Frédéric pria l'inconnu de lui donner son adresse, et celui-ci la lui donna sans se douter de la condition de sa nouvelle connaissance. Le roi de Prusse ne perdit point Le Catt de vue. Quelques années après cet incident, la place de son lecteur étant venue à

Digitized by Google

vaquer, il lui écrivit pour la lui offrir. Le Catt l'accepta, et se fixa ainsi au service de ce souverain (1).

L'abbé Bastiani était un prêtre italien, et curé d'un village situé du côté italien du Tyrol. Un jour qu'il disait la messe, il fut enlevé par les recruteurs de Frédéric-Guillaume (2). Il fut conduit à Berlin et mis dans un régiment comme simple soldat. Son aventure, cependant, fit du bruit, et Frédéric, alors prince royal, fut curieux de le voir et de le connaître. Il fut frappé de son esprit; car, sous un extérieur lourd et épais, Bastiani cachait toute la finesse et toute la pénétration d'un Italien. Lorsque Frédéric fut roi, il le retira de l'armée, et, bientôt après sa conquête de la Silésie, il le fit chanoine de la cathédrale de Breslau. Depuis ce temps-là il jouit toujours d'un certain degré de faveur auprès de Frédéric, et vers la fin de la vie du roi cette faveur s'était encore beaucoup accrue au moyen de la souplesse et des intrigues constantes de l'abbé. Il devint

(1) THIÉBAULT, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

(2) Bastiani était une espèce de colosse, dit Thiébault.

(*Le traducteur.*)

Digitized by Google

un de ces familiers du roi sur lesquels le monarque avait coutume d'exercer son goût pour les sarcasmes. Une fois, cette fois-là seulement, l'abbé hasarda une réponse hardie. Frédéric, après l'avoir poussé vivement sur divers chapitres, revint à son sujet favori de plaisanteries, sur la religion catholique romaine, et prophétisa que Bastiani serait pape quelque jour. « Si alors je vais à Rome, continua-t-il, je voudrais bien savoir, maintenant que je vous tiens encore, quelle réception vous me ferez. Ainsi, voyons, lorsque je paraîtrai devant votre sainteté, que me dira-t-elle ? » — « Sire, répliqua l'abbé, je dirai : O puissant aigle noir, couvre-moi de tes ailes et sauve-moi de ton bec(1) ! »

Mais de tous les hommes alors fixés près de Frédéric, celui qui avait le plus de talent pour la conversation était un autre Italien, le marquis de Lucchesini, natif du petit état de Lucques, et qui avait été conduit à Berlin par son enthousiasme pour le roi de Prusse. Denina dit de lui qu'il avait « autant de talent qu'Algarotti et d'Ar-

(1) THIÉBAULT, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*.

Digitized by Google

gens, non moins d'instruction que le colonel Quintus, et en outre cette connaissance du monde que le dernier n'eut jamais (1). » Frédéric le fit un de ses chambellans; il s'entretenait avec lui plus qu'avec tout autre; lui communiquait ses écrits, et l'employait dans diverses branches de littérature. Après la mort de ce prince, Lucchesini passa encore bien des années au service de ses successeurs, connu comme diplomate, et finit enfin par se retirer à Florence, où il mourut il y a quelques années.

Hertzberg avait été employé fort long-temps par Frédéric dans la diplomatie, et dans la rédaction de proclamations et de papiers politiques, ou relatifs au gouvernement. Pour le talent consommé qu'il avait déployé dans ce service, le roi le fit un de ses principaux ministres; et sur la fin de ses jours il l'admit d'une manière marquée à son intimité. Comme Hertzberg cultivait aussi les lettres, il fut nommé curateur de l'académie, et, comme tel, il lisait chaque année une disser-

(1) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina. — La Prusse littéraire sous Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

tation sur l'anniversaire de la naissance du roi. Le sujet de ces compositions était généralement la situation et l'histoire des états prussiens, ou les améliorations que Frédéric y avait effectuées. L'année qui suivit la mort du monarque, le comte de Hertzberg consacra à sa mémoire un écrit, intitulé : *Mémoire historique sur la dernière année de la vie de Frédéric II*, et qui fut lu à l'académie. Il surveilla dans la suite la publication des œuvres posthumes de son souverain et de son bienfaiteur (1).

Ziethen et Mollendorf étaient deux des plus habiles généraux de Frédéric, et ils furent constamment traités par ce prince avec bienveillance et distinction. Ziethen avait environ dix ans de plus que le roi; et pour cette raison Frédéric ne manquait jamais, dans les revues et dans toutes les autres occasions de fatigue, de le combler d'attentions touchantes; de l'obliger à s'asseoir, tandis que lui-même se tenait debout en lui parlant; et enfin, de témoigner par tous les

(1) La Prusse littéraire sous Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

moyens possibles son respect pour l'illustre vétéran. Mollendorf, qui avait d'abord été un des pages de Frédéric, et qui s'était distingué dans diverses occasions, fut nommé par lui gouverneur de Berlin sur la fin de son règne; et son successeur lui conféra le grade de feld-maréchal. Il était universellement aimé. Ce fut à lui que Frédéric, dégoûté des folies et de l'indiscipline des jeunes militaires de grandes familles, dit un jour : « Pour l'amour de Dieu, mon cher Mollendorf, débarrassez-moi de tous ces jeunes princes, qui me gâtent mon armée (1) ! »

Denina s'était attiré l'attention de Frédéric par son Histoire des Révolutions d'Italie; et le roi appréciant le mérite de son ouvrage, l'engagea à son service et le fit venir de Turin. Il paraît avoir été un homme laborieux et instruit, mais peu remarquable du reste. Dans la suite il publia deux ou trois ouvrages sur le règne de Frédéric, les hommes de lettres de Prusse, etc. (2).

(1) THIÉBAULT, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

(2) Correspondance de Frédéric II avec d'Alembert.

Digitized by Google

En 1780, le roi de Prusse nomma M. de Carmer chancelier de son royaume; et il saisit cette occasion pour consolider et arrêter enfin le grand système de réforme légale qu'il tentait d'établir depuis près de quarante ans. L'expérience avait démontré quelles parties du nouveau code n'étaient propres ni à faire le bien-être de ses sujets, ni à assurer une administration prompte et égale de la justice. Ces parties furent donc amendées, et l'ouvrage fut poursuivi avec tant de diligence que l'année suivante (1) les principales dispositions du code furent publiées et mises en vigueur. Frédéric écrivit de sa propre main et adressa à M. de Carmer, un long exposé bien raisonné dans lequel il développait ses vues relativement aux lois et à l'administration de la justice. Cette pièce fut publiée en tête de la nouvelle édition du *Code Frédéric*. Nous avons déjà dit dans le cours de cet ouvrage, que le code de lois qui régit les états de Prusse est incontestablement susceptible d'améliorations considérables; mais, dans tous les cas, Frédéric a ac-

(1) 1781.

Digitized by Google

compli deux points importans en législation ; il a procuré à ses peuples une administration de la justice prompte et peu coûteuse, et cela à un degré presque inconnu dans les autres pays du monde civilisé (1).

L'impératrice Marie-Thérèse ne vécut pas longtemps après la paix de Teschen. Cette grande princesse, car on ne peut lui refuser cette épithète malgré sa bigoterie et ses préjugés, mourut le 20 novembre 1780, et laissa ainsi une vaste carrière à l'ambition et à l'activité inquiète de Joseph II, que son autorité avait toujours contenu. Frédéric était néanmoins sur ses gardes ; et il put encore, avant de mourir, déjouer les desseins du cabinet de Vienne.

Joseph dirigea ses premières tentatives d'agrandissement contre les Provinces-Unies de la Hollande. Il insista sur la cession de Maëstricht et sur la libre navigation de l'Escaut, dans la vue de rétablir le commerce d'Anvers. Les cours de Versailles et de Berlin se montrèrent disposées

(1) Mirabeau, Monarchie prussienne. — Vie de Frédéric II. — Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

à secourir les Hollandais, et le turbulent empereur fut réduit à s'occuper d'autres projets. Celui qui lui vint ensuite dans l'esprit, et auquel il continua pendant quelques années de travailler en secret, fut d'une tout autre importance. Frédéric l'avait empêché de s'emparer de la Bavière ; mais Joseph se flattait toujours de pouvoir annexer ce pays à ses états par la voie des négociations et des échanges. Il comptait sur l'apathie, compagne ordinaire de la vieillesse, pour tenir le roi de Prusse dans l'ignorance ou du moins dans l'inaction à l'égard de cette affaire; et il se proposait de conduire ses intrigues jusqu'à un certain point, puis d'en différer le développement jusqu'à la mort (peu éloignée selon toutes les apparences) de son vieux, mais cauteleux antagoniste. Le projet en question était d'échanger ses provinces des Pays-Bas, à l'exception du comté de Namur et du duché de Luxembourg, contre la Bavière entière (1).

La cour de Pétersbourg, qui avait contracté d'étroites liaisons avec le monarque autrichien

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

Digitized by Google

depuis la paix de Teschen, favorisait cet arrangement, auquel consentait l'électeur palatin moyennant le titre de roi de Bourgogne qu'on lui promettait. Cependant, avant d'exécuter ce plan, il fallait nécessairement le faire agréer au duc de Deux-Ponts, héritier de Charles Théodore. Ce prince, pressé, au commencement de 1785, par l'envoyé de Russie, d'accéder à l'échange, s'y refusa, et découvrit les desseins de l'Empereur au roi de Prusse. Frédéric, quoique déjà souffrant de ces infirmités qui, l'année suivante, le conduisirent au tombeau, se ranima à cette nouvelle; et sans perdre un moment il prit des mesures propres à traverser les projets ambitieux du cabinet impérial, les considérant avec raison comme une infraction aux stipulations du traité de Teschen, et comme devant être infiniment pernicieux aux intérêts du corps germanique.

Il vint à bout d'organiser parmi les chefs des principaux états d'Allemagne une confédération dont l'objet était de conserver la constitution de l'Empire et de défendre les droits de ses princes. Les électeurs de Saxe, de Hanovre et de Mayence entrèrent avec empressement dans les

Digitized by Google

vues de Frédéric, et le traité de confédération, qui a été connu sous le nom de la *ligue germanique*, fut signé à Berlin le 21 juillet 1785. L'Empereur se trouva encore obligé de renoncer, quoique avec le plus vif ressentiment, aux plans dont son ambition s'était bercée, et même de conclure avec la Hollande, par la médiation de la France, un traité par lequel il renonça à ses prétentions sur Maëstricht et à sa demande de la navigation de l'Escaut. Ceci se passa en novembre 1785. La ligue germanique fut le dernier acte public d'importance de la vie de Frédéric, qui termina ainsi par une négociation honorable et heureuse une carrière dans laquelle il avait débuté par des conquêtes et par la gloire militaire.

Il reste à rendre compte de la dernière année de la vie de cet homme célèbre, et à suivre les progrès des maladies qui mirent fin à une existence signalée par tant d'événemens. Le roi de Prusse, à cette époque, ne paraît pas s'être abusé sur sa véritable situation. Dès le commencement de 1785 il sentit que sa santé dépérissait; mais, résolu de remplir ses devoirs jusqu'à son dernier

Digitized by Google

jour, il ne négligeait rien de ce qui pouvait dérober aux autres la connaissance de son affaiblissement. Toutes les fois qu'il se sentait dominé par la fatigue il avait recours à des fortifians et à des stimulans; et l'on prétend même que lorsqu'il devait se présenter à ses troupes, ou au public en général, il allait jusqu'à mettre du rouge pour déguiser à tous les yeux les traces de sa faiblesse (1). Sa principale maladie était la goutte, dont il finit par avoir des accès presque continuels par suite de son mépris pour tout régime. A mesure qu'il avançait en âge, et que par conséquent il prenait moins d'exercice, son goût pour la bonne chère redoubla; et quoique son estomac délabré se refusât fréquemment à remplir ses fonctions, il continua jusqu'au dernier moment de manger avec voracité des alimens les plus malsains. La polenta, les pâtés d'anguilles et de foies gras étaient ses mets les plus habituels (2).

Au mois d'août 1785, Frédéric se rendit selon sa coutume en Silésie pour exercer ses troupes.

(1) Thiebault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

(2) Mirabeau, Histoire secrète de la cour de Berlin.

Digitized by Google

Le 24 du même mois, il les fit manœuvrer par une grosse pluie qu'il reçut pendant plusieurs heures sur le corps sans vouloir se couvrir d'un manteau (1). Il rentra enfin ayant ses habits tout trempés. Sa santé fut immédiatement affectée par cette imprudence, et il retourna à Potsdam avec la fièvre : mais son activité naturelle l'empêcha d'user du repos et des remèdes convenables à son état, qui, le 18 septembre, fut rendu encore plus précaire par une attaque d'apoplexie. On le fit revenir de ce dernier accident par des moyens violens; et le retour de ses facultés fut marqué par ces deux mots caractéristiques : « N'en parlez pas ! » les premiers qu'il proféra, les adressant avec énergie à ceux qui l'entouraient et qui avaient vu ce qui venait de se passer (2).

Dans le cours de l'automne la fièvre le quitta, mais elle fut remplacée par une toux sèche qui dura tout l'hiver, et qui était assez violente pour troubler son sommeil. Comme il refusa, tout ce

(1) GRIMOARD, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) MIRABEAU, Histoire secrète de la cour de Berlin.

Digitized by Google

temps, de se soumettre au régime et au traitement prescrits par ses médecins, son état empira graduellement (1). Il éprouva un dépérissement sensible; ses jambes enflèrent, et une oppression presque continuelle l'empêchant de se coucher, il fut obligé de renoncer au lit et de passer les jours et les nuits dans un fauteuil. La goutte qui l'attaquait ordinairement dans cette saison, et qui dans la nature de sa constitution était un moyen de soulagement, ne revint plus. Jusqu'à cette époque il avait toujours beaucoup transpiré la nuit; cette transpiration qu'il avait toute sa vie trouvée fort avantageuse à sa santé, disparut entièrement. Depuis ce moment Frédéric commença à désespérer de sa guérison; et chaque fois qu'on lui proposait quelque nouveau remède, il s'écriait d'un air chagrin : « Si mes sueurs pouvaient seulement revenir (2) ! »

Au printemps de 1786 la nature parut faire un effort en faveur du monarque souffrant. En avril,

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

il se trouva tellement soulagé que, le 17, il se rendit à Sans-Souci, où il s'établit pour ne plus en sortir. Bientôt après, il essaya de faire quelques promenades à cheval, dans l'espoir que cet exercice produirait un bon effet; mais la diminution de ses forces l'obligea à y renoncer, et à se servir d'un fauteuil à roulettes pour prendre l'air dans les allées de ses jardins. Cependant, malgré toutes ses souffrances, Frédéric continuait de remplir avec une exactitude extrême et une grande activité d'esprit ses devoirs de souverain (1).

Il avait employé jusqu'alors auprès de sa personne les deux principaux médecins de sa cour, Cothenius et Selle, ainsi que le chirurgien Frese (2). Mais, par suite d'un désir bien naturel de se cacher à lui-même la fatale vérité, ils lui déplurent pour avoir donné à entendre que son mal était l'hydropisie; Selle et Frese furent même pour cela disgraciés un moment. Il désira vive-

(1) Grimoard, *Tableau de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand.*

(2) Essai sur la vie et le règne de Frédéric II, par l'abbé Denina.

Digitized by Google

ment consulter quelque autre médecin, et fit venir de Hanovre le docteur Zimmermann (1), qu'il avait vu plusieurs années auparavant, et dont la conversation lui avait plu. Voici la lettre qu'il lui écrivit :

« Monsieur le docteur Zimmermann, il y a huit mois que je suis fortement attaqué de l'asthme. Les médecins de ce pays-ci me donnent toutes sortes de drogues, mais qui, plutôt que de me procurer du soulagement, ne font qu'empirer le mal. La réputation de votre habileté s'étant répandue dans tout le nord de l'Europe, je serais bien aise qu'il pût vous convenir de venir me faire une visite d'une quinzaine de jours, afin que je puisse vous consulter sur l'état de ma santé. Je n'ai pas besoin de vous dire que je paierai le voyage et tous autres frais. Si donc vous y consentez, je vous enverrai une lettre

(1) Jean Georges Zimmermann, médecin et auteur d'une grande réputation, naquit à Brugg, en Suisse, en 1728, et mourut à Hanovre en 1795. Il publia beaucoup d'écrits, tant de médecine que sur d'autres sujets ; mais il doit principalement sa célébrité à son ouvrage intitulé : *Essai sur la solitude*, lequel a été traduit en plusieurs langues.

Digitized by Google

pour S. A. R. le duc d'York, qui vous accordera facilement la permission de vous rendre ici. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« FÉDÉRIC (1).

« Potsdam, le 6 juin 1786. »

(1) Vie de Frédéric II. — Entretiens de Frédéric II, roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Description que fait Zimmermann de l'état du roi. — Ses entretiens avec ce prince. — Zimmermann le quitte. — Lettre de Frédéric à la duchesse de Brunswick. — Relation des derniers jours et de la mort de Frédéric par Mirabeau. — Témoignage rendu par Hertzberg à la patience et à l'amour du travail qu'il montra pendant sa maladie. — Lettre religieuse adressée à Frédéric — Son testament et ses funérailles. — Son portrait par Mirabeau.

Zimmermann arriva à Potsdam le 23 juin, et y resta jusqu'au 12 juillet, faisant au roi deux visites par jour. Dans sa première entrevue avec Frédéric, ce prince lui demanda : « Docteur, pouvez-vous me guérir ? — Je puis soulager Votre Majesté, » répondit prudemment le médecin. Et même cette promesse était difficile à tenir, car non seulement Frédéric refusait fréquemment

Digitized by Google

de suivre les ordonnances du docteur, mais il était encore plus indocile que jamais sur le chapitre du régime. Ses entretiens avec Zimmermann, qui ont été publiés, roulaient beaucoup plus sur la littérature et sur des sujets indifférens, que sur les symptômes et les remèdes de son propre mal, dont il lui permettait à peine de parler.

Zimmermann décrit ainsi le roi, tel qu'il le vit pour la première fois à Sans-Souci : « Lorsque j'entrai dans la chambre du roi, je le trouvai assis dans un fauteuil; le dos tourné vers le côté par lequel j'entrai. Il avait sur la tête un grand chapeau fort usé, orné d'un plumet tout aussi vieux; et son costume consistait en un manteau de satin bleu de ciel, entièrement barbouillé et teint par devant d'une couleur brun jaune de tabac d'Espagne. Il portait des bottes, et avait une jambe très enflée et posée sur un tabouret, pendant que l'autre pendait à terre. Dès qu'il m'aperçut il ôta son chapeau avec beaucoup de politesse et d'affabilité, et me dit d'un ton de voix plein de douceur : « Je vous remercie, Monsieur, de votre bonté d'être venu ici, et de la prompti-

Digitized by Google

tude que vous avez mise à faire le voyage (1). »

Zimmermann procéda à examiner le roi sur la nature de sa maladie. Comme il regardait ses jambes, qui étaient fort enflées, ainsi que la partie inférieure du corps, Frédéric lui fit cette observation : « J'ai les jambes très enflées, vous le voyez ; mais je suis asthmatique, et non hydropique. » A ceci Zimmermann fit une réponse évasive. Il lui tâta ensuite le pouls qu'il trouva plein et fort, et indiquant un degré considérable de fièvre. Le roi était aussi très oppressé, et toussait presque sans relâche. Après un autre moment de conversation, dans laquelle Frédéric fit l'éloge du duc d'York, qui résidait alors à Hanovre, en ajoutant : « Je l'aime aussi tendrement qu'un père peut aimer son fils (1), » Zimmermann se retira. Avant de rien prescrire à son auguste malade, il voulut lire attentivement les rapports écrits sur la maladie de Sa Majesté, et

(1) Entretiens de Frédéric roi de Prusse avec le docteur Zimmermann.

(2) Le duc d'York avait fait une visite à Frédéric l'année précédente, et avait assisté aux grandes revues à Potsdam, au mois d'août 1785.

Digitized by Google

rédigés par son médecin, le docteur Selle, et entendre des détails sur l'état du monarque de la bouche de son serviteur et hussard favori Schœning (1), qui ne le quittait pas un instant. Lorsque Zimmermann s'en fut, Frédéric le pria de revenir le lendemain à trois heures.

Quand le médecin eut conversé avec Schœning, et qu'il eut vu sa correspondance avec Selle, qui, bien que disgracié, recevait encore et renvoyait des renseignemens, et donnait des conseils sur la santé du roi par l'intermédiaire du hussard (et qui, selon Zimmermann, avait parfaitement traité, dès le commencement, la maladie du prince), il ne lui resta plus le moindre doute que ce mal ne fût une hydropisie déclarée. « Son visage, dit Zimmermann, n'était pas seulement maigre et décharné, mais il paraissait de ce jaune pâle, qui indique toujours la dépravation des fluides et des solides, et qui, dans les cas semblables, est invariablement un symptôme défavorable. Il avait aussi les mains décolorées et sèches, le ventre fort enflé, et ses jambes étaient

(1) Schœning, selon Zimmermann était un homme intelligent et sensé, et tout dévoué à son maître.

Digitized by Google

non seulement dans le même état autant que des jambes peuvent l'être, mais encore l'enflure s'étendait jusqu'aux cuisses. » J'appris en outre, continue le docteur, « que le roi n'avait pas pris plus d'une fois ou deux les remèdes qui lui avaient été recommandés, quoiqu'ils fussent les meilleurs que l'on eût pu lui conseiller, et les plus convenables à sa maladie; et qu'il était ennemi juré des médecines de toutes sortes, excepté d'une poudre digestive, composée de rhubarbe, de sel de Glauber, et de quelques autres ingrédiens insignifians, dans laquelle seule il avait foi. Je fus encore informé que l'on ne pouvait se faire une idée des excès que le roi se permettait en fait de nourriture; que ses cuisiniers étaient obligés d'assaisonner tous ses plats à un point suffisant pour lui détruire l'estomac; que les mets les plus difficiles à digérer étaient précisément ceux qu'il préférait; qu'il aimait passionnément les pois prussiens, incontestablement les plus durs du monde entier; que cette manière de vivre était la cause des indispositions et des vomissemens qui lui survenaient souvent après dîner, et de ces accès de colique auxquels il était sujet plu-

sieurs fois par semaine; et qu'enfin personne n'osait lui faire la moindre représentation sur tout cela (1). »

L'espérance qu'avait eue Zimmermann d'être utile au roi de Prusse était déjà fort diminuée; mais elle le fut encore davantage le lendemain. Comme il allait se mettre à table, on vint le chercher en toute hâte pour le mener chez le roi. Lorsqu'il arriva au château, il trouva Frédéric toussant violemment, ne pouvant parler, rendant à chaque accès de toux une grande quantité de sang par la bouche, et souffrant d'une oppression telle que Zimmermann le crut à son dernier moment. Comme il ne pouvait respirer dans son fauteuil, il était obligé de se tenir debout, ce qui l'avait épuisé au point que sa tête lui tombait sur la poitrine. A la fin il s'assit, et s'endormit à l'instant; mais il fut bientôt réveillé par de nouvelles quintes de toux, qui ramenèrent l'expectoration de sang. Cette scène affligeante ayant duré une demi-heure, fut suivie d'une courte suspension de la toux et de l'oppression,

(1) Entretiens de Frédéric roi de Prusse avec le docteur Zimmermann.

Digitized by Google

et Frédéric demanda alors au docteur ce que ce dernier pouvait faire pour le soulager. Il fit d'abord, comme à son ordinaire, plusieurs objections contre les remèdes proposés, mais il finit par s'y soumettre; et Zimmermann saisit ce moment pour demander qu'il lui fût permis d'avoir une consultation avec Selle, médecin disgracié du roi, et loua fort le traitement que celui-ci avait recommandé. Néanmoins Frédéric ne voulut point y consentir, et il lança en même temps à Zimmermann un regard si furieux et si terrible, qu'il ne lui fut plus possible d'insister sur un sujet si déplaisant au monarque. Après ceci, la toux revint aussi violente qu'auparavant, et accompagnée d'une forte colique; et lorsque, par l'effet de l'épuisement, Frédéric tombait dans un sommeil de quelques minutes, les mouvemens convulsifs de son visage montraient la difficulté qu'il avait à respirer (1).

Au bout de quatre heures, passées dans ces souffrances, le roi se trouva mieux, et Zimmermann fut congédié. Il faut faire remarquer,

(1) Entretiens de Frédéric, roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann.

Digitized by Google

comme preuve du désir ardent qu'avait Frédéric de remplir les devoirs de la royauté, en dépit de ses infirmités et de sa maladie, que dans l'un des courts intervalles de ses paroxysmes de toux, Zimmermann dit l'avoir vu tirer à lui un gros paquet de lettres déposées sur une table, et, d'une main tremblante, les signer toutes les unes après les autres; après quoi il retomba en arrière dans son fauteuil, complètement épuisé.

Le lendemain, souffrant beaucoup moins, il eut une longue conversation avec son médecin sur des sujets de littérature; lui permettant à peine de dire un mot de médecine. Ce fut dans cette occasion que Frédéric dit : « Locke et Newton furent les plus grands penseurs qui existèrent jamais; mais les Français savent mieux que les Anglais l'art de bien dire. « Il loua ensuite les historiens Hume et Robertson : et Zimmermann ayant nommé Gibbon, le roi le pria de lui donner quelque idée de son histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, qu'il n'avait point vue. Le jour après, Zimmermann convint avec le roi des médecines qu'il prendrait, la principale était du suc de *taraxacum*. Frédéric ayant en-

Digitized by Google

tendu le plan que le docteur avait fait pour le traiter, lui demanda une seconde fois : « Vous comptez donc me guérir ? » Zimmermann répondit encore : « J'espère adoucir l'état de Votre Majesté, si elle a assez de patience, et qu'elle veuille m'en donner le temps. Un malade soulagé est à moitié guéri. »

Les jours suivans se passèrent principalement en discussions sur le taraxacum, dont le roi contestait les vertus afin d'éviter d'en prendre. A la fin il en prit une dose; et comme il lui arriva d'éprouver un mieux sensible ce jour-là, il fut enchanté du remède, et de très bonne humeur. Il parla à Zimmermann de l'impératrice Catherine de Russie, avec qui le docteur était en correspondance, et il s'informa de sa santé qu'il soutenait être mauvaise, quoique Zimmermann l'assurât du contraire et qu'elle lui avait écrit tout récemment que *sa santé ne lui coûtait que quinze sous par an*. En terminant cet entretien, Frédéric dit : « J'avoue que l'impératrice de Russie est une femme d'un génie extraordinaire. »

Pendant quelques jours le taraxacum procura du soulagement au roi, quoiqu'il le prît irrégu-

Digitized by Google

lièrement en trop petites doses, et qu'il continuât l'usage d'alimens malsains. A mesure que son état s'améliorait, son appétit augmentait; et enfin, le 30 juin, il mangea à son dîner ce qui suit : une grande quantité de soupe, composée d'ingrédiens extrêmement forts et échauffans, auxquels il avait ajouté diverses épices; ensuite beaucoup de bouilli à la russe (du bœuf accommodé avec du vin et des spiritueux), puis du ragoût italien appelé *polenta*, fait de farine de blé de Turquie et de fromage de Parmesan, assaisonné d'ail et d'épices, le tout frit dans du beurre jusqu'à ce qu'il se soit formé à la surface une croûte très épaisse et très lourde. Il finit son dîner par une grande assiette de pâté d'anguilles, si épicé, que, selon la remarque d'une personne qui était à sa table, il avait l'air d'avoir été apprêté en enfer.

Les effets d'un tel repas furent des spasmes et des vomissemens. Lorsque Zimmermann vint le voir, il le trouva fort souffrant, et portant sur le visage les marques du plus grand abattement et d'une tristesse profonde. Ses premiers mots furent : « Docteur, je ne suis qu'une vieille carcasse, bonne à jeter à la voirie. » Le médecin fit

Digitized by Google

tous ses efforts pour le ranimer, mais en vain; quoique ce prince parût lui en savoir gré. Le lendemain (1er juillet), Frédéric était un peu mieux, quoique toujours triste. Il dit à Zimmermann : « Le mieux que j'ai éprouvé pendant quelques jours a été bientôt passé! « Le docteur ne laissa pas échapper cette occasion de lui faire quelques observations sur sa nourriture; mais il détourna la conversation en la faisant tomber sur d'autres choses. Les deux ou trois jours qui suivirent, le roi sentit du soulagement, et eut avec son médecin de longs entretiens de confiance.

Le 4 juillet, à sa visite de l'après-dîner, Zimmermann trouva que le roi était retombé dans un état déplorable. Frédéric s'était occupé des affaires publiques depuis trois heures et demie du matin jusqu'à sept. Il avait mangé ensuite pour son déjeuner une assiettée d'un mets composé de sucre, de blanc d'œufs et de crême aigre; puis des fraises, des cerises, et de la viande froide. A onze heures il se fit mettre à cheval quoique ce fût fort difficile; il y resta trois heures, parcourant, et souvent au galop, les jardins de Sans-Souci, après quoi il rentra affaibli et épuisé

Digitized by Google

au dernier point. A dîner il n'eut point d'appétit, et fut saisi d'un vomissement immédiatement après. Il était si oppressé que lorsque Zimmermann se présenta il ne put que lui dire ces mots, en le congédiant : « Pardon, Monsieur, je ne puis vraiment pas parler. » Le 5 juillet il se trouva mieux; mais le 6 il eut une indigestion et une colique violente après avoir mangé à l'excès des anguilles fraîches. Il s'en prit cependant au taraxacum et témoigna beaucoup d'humeur contre le remède et contre le médecin. Zimmermann fut donc obligé de l'entretenir d'autres choses.

Le 7 et le 8 il resta à-peu-près dans le même état; mais le second jour le docteur se hasarda de lui dire : « Les ennemis les plus dangereux de Votre Majesté, ce sont ses cuisiniers. » Frédéric répondit : « Vous ne pouvez vous faire d'idée de ma sobriété; je ne fais que goûter à ma nourriture, et je ne mange un peu que pour me soutenir. » Puis, afin de couper court aux remarques de cette espèce, il se mit à faire des questions sur le Hanovre. Dans le cours de la conversation, Zimmermann lui dit, au sujet de la ligue germanique : « Par cette ligue pacifique

Digitized by Google

Votre Majesté a couronné tous ses autres exploits.» — « L'Allemagne, répondit modestement le roi, est une espèce de république : elle était en danger de perdre cette forme républicaine; et je l'ai vu rétablir avec le plaisir le plus sincère. » Le 9 juillet, Frédéric ayant mangé immodérément des harengs frais et d'autres choses plus malsaines encore, se trouva fort mal après son dîner. Malgré cela il eut avec Zimmermann un long entretien sur la politique et diverses matières. Avant que le médecin le quittât, Frédéric lui dit : « Il faut que vous voyiez combien j'ai de peine à marcher. » Alors le hussard de service fut appelé, et le roi, soutenu par lui, traversa trois chambres lentement et avec la plus grande difficulté. Pendant cet effort sa respiration était fort embarrassée; et lorsqu'il revint à son fauteuil il tomba dans un épuisement extrême.

Le 10 juillet, Zimmermann prit congé du roi, et repartit pour Hanovre. Ce jour-là Frédéric eut une attaque d'hémorroïdes qui avait été pronostiquée par le médecin, et qui avait mis le roi de très bonne humeur par le soulagement temporaire qu'elle lui avait procuré. A la dernière

Digitized by Google

visite de Zimmermann il lui dit : « Je demande pardon à vos malades de les avoir privés de vos conseils; et je vous remercie de la bonté que vous avez eue de rester si long-temps auprès de moi. Puissiez-vous toujours être heureux! » Il lui donna ensuite pour le duc d'York, une lettre qu'il accompagna d'un message affectueux, et le congédia avec beaucoup de bonté, ôta son chapeau et lui dit : « Adieu mon bon, mon cher monsieur Zimmermann; n'oubliez pas le vieillard que vous avez vu ici. » Zimmermann se retira très affecté, laissant le roi, comme il le dit, dans un état non seulement dangereux, mais même désespéré : avec une hydropisie déclarée, selon toutes les apparences, un abcès aux poumons, et une telle prostration de forces qu'il ne pouvait plus ni se tenir debout ni se mouvoir sans être soutenu (1).

En retournant à Hanovre, Zimmermann vit la sœur du roi de Prusse, la duchesse de Brunswick, et il est probable que ne voulant point l'alarmer sur le compte de son frère, il lui représenta l'état

(1) Entretiens de Frédéric, roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann.

Digitized by Google

de sa santé comme plus favorable qu'il ne l'était réellement. La duchesse écrivit conséquemment en termes d'espérance et même d'assurance au roi, qui lui répondit par la lettre suivante six jours avant sa mort :

« Ce 10 août 1796.

« Mon adorable sœur,

« Le médecin d'Hanovre a voulu se faire valoir près de vous, mais la vérité est qu'il m'a été inutile. Les vieux doivent faire place aux jeunes pour que chaque génération trouve sa place; et à bien examiner ce que c'est que la vie, c'est voir mourir et naître ses compatriotes. Toutefois, je me trouve un peu soulagé depuis quelques jours. Mon cœur vous reste inviolablement attaché, ma bonne sœur, avec la plus haute considération,

« Mon adorable sœur,

« Votre fidèle frère et serviteur,

« FÉDÉRIC (1). »

(1) Vie de Frédéric II.

Digitized by Google

Dès le moment du départ du docteur Zimmermann, la maladie de Frédéric marcha à grands pas vers sa fin; et le roi devint encore plus intraitable à l'égard des remèdes et du régime. Quand on lui présentait quelque médecine, il la repoussait en disant: « Tout cela est inutile; il faut finir. » Le 12 juillet, Mirabeau, qui était alors en mission diplomatique à Berlin pour le gouvernement français, écrit: « Le roi est très mal, mais il n'est pas à la mort. Tout se tait devant lui; il est encore roi, il le sera jusqu'au bout. » Le 14, il dit: « Zimmermann n'a pu remporter aucune victoire sur la polenta et les pâtés d'anguilles. Le roi est affecté d'enflure œdémateuse. » Le 21, « l'hydropisie est dans l'estomac et même dans la poitrine. Il le sait depuis jeudi; les uns disent qu'il a reçu cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité, les autres qu'il a très maltraité le médecin trop sincère. Il pourrait traîner, s'il voulait se ménager, et même, dit le docteur Baylies, plus d'une année; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguilles. » Le 27, il écrit: « Les beaux jours soutiennent la vie du roi; mais il est mal. Mercredi il se fit promener

Digitized by Google

quelques instans en brouette; il s'en trouva fort incommodé, et souffrit beaucoup pendant et après. Le jeudi il s'en ressentit plus vivement encore, et hier il n'était pas mieux. » Le 31 : « Le roi est sensiblement plus mal; il a eu la fièvre ces deux derniers jours; elle peut ou le tuer, ou le prolonger. La nature a toujours fait tant pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une explosion des hémorrhoïdes pour lui redonner de la vie. La force musculaire est très grande. »

Le 2 août, Mirabeau entre dans de plus grands détails encore : — « Le roi est sensiblement mieux du moins du côté de la souffrance, quand il ne se remue pas. Il a laissé là l'usage du taraxacum : il prend tout simplement une teinture de rhubarbe. L'appétit est très bon et l'on ne garde aucune mesure à cet égard. Les choses les plus mal saines sont de choix favori. Une indigestion survient-t-elle (ce qui arrive fréquemment) ? il double la dose de son apéritif. Il est extrêmement frileux, sans cesse enveloppé de pelisses, et couvert de lits de plumes; il n'est pas entré dans son lit depuis six semaines. Il dort constamment

Digitized by Google

d'un fauteuil à l'autre, assez long-temps, et toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente. Il le voit, et ne veut pas se persuader, ou avoir l'air de croire que ce soit autre chose que l'enflure de la convalescence, et le résultat d'une grande faiblesse. Il est résolu à ne pas mourir si des remèdes violens peuvent le sauver; mais il ne veut pas se soumettre aux ponctures et aux incisions pour faire écouler l'eau. Ses médecins n'ont pas encore osé le tenter. Du reste sa tête est parfaitement libre et il expédie beaucoup d'affaires.

Le 8 août, les nouvelles sont encore très mauvaises : « Le roi est extraordinairement mal : quelques uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4, il s'est déclaré un érésypèle avec des cloches sur la jambe; cela annonce ouverture et bientôt gangrène; il y a maintenant suffocation et puanteur infecte de la blessure, et la moindre fièvre doit finir le drame. » Le 12, Frédéric était mieux, l'évacuation fournie par l'ouverture des jambes ayant diminué l'enflure et l'oppression; mais il y avait « affaiblissement et appétit excessif, très dangereux. » Le 15, l'écoulement par

les jambes, et le soulagement qui en était la suite, continuait ; mais « la fièvre se manifeste tous les soirs. L'appétit est si extraordinaire que le roi mange la plupart du temps à son dîner de dix à douze plats, tous des plus épicés. Pour déjeuner et souper, on prend des beurrées couvertes de langues fumées et d'une bonne dose de poivre. Nous sommes à la dernière scène (1). »

Ce jour-là (le 15), il avait dormi, contre son invariable habitude, jusqu'à onze heures ; et à son réveil il s'était livré, malgré sa faiblesse excessive, à son travail ordinaire de répondre à des lettres, avec ses secrétaires ; et il s'en était acquitté, non seulement avec l'attention nécessaire, mais encore avec une précision et une présence d'esprit qui auraient été remarquables même dans un souverain en bonne santé. Il signa aussi les lettres qu'il avait dictées ; mais la main et la vue lui manquant également, sa signature n'était plus qu'un barbouillage d'encre. Cela fait, et après avoir donné le mot d'ordre, il tomba dans une espèce de léthargie où il resta jusqu'au len-

(1) Mirabeau, Histoire secrète de la cour de Berlin.

demain, que Frédéric-Guillaume, informé de son état, ordonna au médecin Selle de se rendre auprès de lui. Selle entra dans la chambre du roi à trois heures après midi, et trouva cet homme extraordinaire tellement au fait de ce qui se passait autour de lui, que n'étant pas venu par son ordre, il n'osa le faire informer de sa présence. Ses yeux étaient encore vifs, et presque toute sa connaissance lui restait; mais il n'avait plus de mémoire; et pour la première fois, depuis le commencement de son règne, il oublia qu'il n'avait point fait son travail journalier. La gangrène qui s'était manifestée aux jambes et l'anéantissement total de ses forces convainquirent le médecin que le roi n'avait plus que quelques heures à vivre.

A la fin, le 17 août, Mirabeau commence sa lettre par ces mots remarquables: « Tout est consommé: Frédéric-Guillaume règne, et l'un des plus grands caractères qui aient occupé le trône n'est plus et l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés s'est brisé (1).

(1) Mirabeau, Histoire secrète de la cour de Berlin.

Frédéric II expira le 17 août 1786, à deux heures vingt minutes du matin, dans la soixante-quinzième année de son âge, et la quarante-sixième de son règne.

Un témoin oculaire de la maladie et de la mort de ce grand monarque rend témoignage de son activité et de son application infatigable aux affaires de son royaume pendant les sept dernières années de sa vie, en dépit de la maladie douloureuse et mortelle dont il fut affligé tout ce temps. Il ne perdit pas même de vue les affaires et les négociations étrangères qui regardaient l'Europe en général, ou la Prusse en particulier. Malgré son mal incurable il ne cessa pas un seul instant de consacrer à toutes la plus grande attention et l'application la plus soutenue ; de lire les dépêches de ses ministres auprès des cours étrangères, et de dicter les réponses qu'il fallait y faire, ainsi qu'à ses autres lettres, ce qui l'occupait tous les matins depuis quatre heures jusqu'à sept : il entretenait, en outre, une correspondance régulière avec les divers départemens de l'administration étrangère. Ce fut ainsi qu'il continua de travailler, pendant sept mois de l'année

Digitized by Google

1786, à consolider son dernier grand ouvrage, la *Ligue germanique;* à intervenir efficacement dans les troubles de la Hollande, et à soutenir ses droits et ceux de ses sujets contre les réclamations de la ville de Dantzick. Il correspondit constamment et presque journellement avec les ministres des départemens de la justice et des finances; et en même temps il dirigea par lui-même et sans l'aide d'aucun ministre ni général, toute sa correspondance militaire, dictant ses ordres à ses secrétaires et à ses aides-de-camp. Quelques jours même avant sa mort il expliqua à ceux-ci les manœuvres qu'il fallait faire exécuter aux revues de Silésie, entrant avec eux dans tous les détails des mouvemens et des localités. Il fit aussi venir le général d'Anhalt à Postdam pour lui donner ses instructions sur des arrangemens militaires importans, et relatifs à la levée de quelques bataillons francs, pour rendre les mouvemens de l'armée plus faciles, en cas de guerre.

Il vit aussi les ministres d'état Hoym et Werder, et le conseiller privé Schütz, pour concerter avec eux de nouveaux projets de défrichement, d'améliorations et de fabriques, qu'il voulait tous

Digitized by Google

mettre à exécution dans différentes provinces en 1787. Il songeait sérieusement à faire bâtir, à ses frais, de nouveaux villages dans les districts où les fermes étaient trop étendues, et où il y avait trop peu d'habitans. Il prenait surtout un plaisir singulier à exécuter un dessein qu'il avait formé, de faire venir d'Espagne trois cents moutons, pour améliorer les races de ses états. Comme ces moutons devaient passer par Potsdam quelques jours avant sa mort, il les attendait avec une vive impatience, et il avait ordonné qu'on lui en amenât quelques uns à Sans-Souci, *pour lui rendre visite*, comme il disait (1).

« Je cite ces particularités, continue le comte de Hertzberg à qui les détails ci-dessus sont empruntés, quoiqu'elles puissent paraître minutieuses et triviales, parce qu'elles montrent dans son jour vrai et le plus favorable la bonté de son caractère, et combien il était exclusivement occupé d'objets d'utilité publique. Je puis certifier tout ce que j'ai rapporté avec d'autant plus de sûreté et d'exactitude, que j'ai passé les cinq der-

(1) Mémoire historique sur la dernière année de la vie de Frédéric II, par le comte de Hertzberg.

Digitized by Google

nières semaines de sa vie auprès de lui à Sans-Souci, depuis le 9 juillet, jour qu'il m'envoya chercher, jusqu'au 17 août, qu'il mourut. Je prends à témoins les comtes de Schwérin, de Goertz, de Lucchesini et Pinto, qui le virent avec moi trois ou quatre heures chaque jour, si, quoiqu'enflé et affligé d'hydropisie dans tout le corps, au point qu'il ne pouvait se remuer sans secours dans son fauteuil, où il passait les nuits et les jours, ne pouvant supporter d'être couché sur un lit, et quoiqu'évidemment il souffrît cruellement, si jamais, dis-je, il nous laissa apercevoir le moindre signe où la plus petite sensation de douleur dont la manifestation pût être pénible pour nous ; et si, au contraire, il ne conserva pas toujours un air serein, content et tranquille, sans faire même d'allusions à son état ; s'il ne s'entretint pas constamment avec nous de la manière la plus agréable et la plus cordiale sur les nouvelles du jour, les belles-lettres, l'histoire ancienne et moderne, et particulièrement sur la culture des fermes et des jardins, sujet qui l'occupait toujours beaucoup (1).

(1) Eloge du roi de Prusse, par M. de Guibert.

Digitized by Google

La patience de Frédéric dans ses maladies, et surtout dans sa dernière, est attestée par diverses anecdotes. Sa bonté pour ses domestiques au milieu de ses propres souffrances était aussi très remarquable. Il leur parlait avec la plus grande douceur, et craignait tellement de les déranger, que souvent, pendant la nuit, il se passait de ce qu'il lui fallait, plutôt que de troubler leur repos (2).

Il continua de passer chaque jour de sa vie, jusqu'au dernier, de la manière suivante : — Ayant lu, le soir et le matin, les dépêches de ses ambassadeurs près des cours étrangères, et les rapports de ses généraux et de ses ministres, il voyait, à quatre ou cinq heures du matin, selon la quantité d'affaires à expédier, ses trois secrétaires du cabinet, l'un après l'autre ; il dictait à l'un les réponses qu'il fallait faire aux ambassadeurs ; aux deux autres celles qui regardaient les ministres et les généraux sur des sujets militaires, judiciaires, ou de finance, comme aussi des

(1) MIRABEAU, Histoire secrète de la cour de Berlin. — Vie de Frédéric II.

Digitized by Google

réponses à une infinité de lettres et de pétitions qui lui étaient adressées par des individus : le tout avec une précision et une exactitude telles, particulièrement dans les dépêches un peu compliquées, que les secrétaires n'avaient plus que les dates et les adresses à y ajouter. Après avoir fini ce travail, à sept ou huit heures, il donnait audience au commandant de Potsdam, le général Rohdich, puis à ses aides-de-camp, à qui il donnait de vive voix les ordres qu'ils devaient transmettre à la garnison pour le jour. Ce n'était qu'après avoir ainsi rempli les devoirs de la royauté, qu'il voyait pour quelques minutes son chirurgien, et quelquefois son médecin, afin de les consulter sur le traitement que sa maladie exigeait. Vers les onze heures, quelques unes des personnes que nous avons dites venaient lui faire visite et restaient avec lui jusqu'à midi : ensuite il dînait seul. Après son dîner, il signait toutes les dépêches et toutes les lettres qu'il avait dictées le matin. Cela fait, il recevait encore sa société, à cinq heures, et faisait la conversation jusqu'à huit qu'il la congédiait pour jusqu'au lendemain. Il passait le reste de la soirée à se faire lire des

Digitized by Google

passages choisis des auteurs anciens, tels que Cicéron, Plutarque, etc. Il parcourait ensuite les dépèches nouvellement arrivées, ou prenait les courts intervalles de sommeil que ses souffrances lui permettaient. Telle fut invariablement sa vie jusque au 15 d'août ; et ce jour-là encore, il dicta et signa des dépêches si bien raisonnées qu'elles auraient fait honneur aux plus habiles diplomates. Il ne cessa de s'acquitter des hautes fonctions de roi et de ministre d'état que le 16 août. Ce jour-là il perdit toute connaissance et la nuit suivante il cessa d'exister (1), « exhalant sa grande ame, dit M. de Hertzberg, sans le moin-

(1) Le célèbre gouverneur de Moscou, le comte Rostopchin, a dit à l'auteur qu'il était à Potsdam lorsque Frédéric-le-Grand mourut, et que l'on y croyait que le roi était réellement mort à minuit, mais que ses serviteurs, craignant d'approcher de lui de peur de troubler son repos, ne *s'assurèrent* de sa mort que beaucoup plus tard. Une des personnes attachées au service de Frédéric mena le matin le comte Rostopchin dans la chambre où ce souverain avait rendu le dernier soupir. Il était encore dans son fauteuil et l'expression de son visage était remarquablement calme et paisible, quoiqu'il fût fort exténué par la maladie. L'un des coins de sa bouche était pendant, ce qui parut au comte venir de ce qu'aussitôt après sa mort on avait pris le masque de sa figure, pour en conserver l'image.

Digitized by Google

dre mouvement convulsif devant moi, et le médecin, M. Selle (1). »

La circonstance la plus pénible des derniers jours de Frédéric-le-Grand, ce fut le manque de ces sentimens religieux qui seuls peuvent soutenir au lit de mort les grands et les petits. Zimmermann dit qu'il persévéra jusqu'au bout dans son incrédulité à l'égard de la révélation, et même de l'immortalité de l'ame; et il n'y a malheureusement aucune raison de douter de l'exactitude du médecin. Quelques jours avant sa mort le roi reçut la lettre suivante :

« Sire !

« Plein de respect et de crainte pour l'Être suprême, je ne puis m'empêcher de rappeler à votre majesté le plus grand et le plus nécessaire des trésors, qui peut seul vous rendre heureux. Ce trésor, c'est la foi qui vient de Dieu. Le plus sage lui-même ne saurait se la donner; Dieu seul le peut. Mais la haute intelligence de votre ma-

(1) Mémoires sur la dernière année de la vie de Frédéric, par le comte de Hertzberg.

Digitized by Google

jesté sentira bien que s'il s'agissait d'avoir une chose de cette importance, et qu'elle pût conduire avec certitude à la vie éternelle, il serait nécessaire de la demander à Dieu par la prière, les bonnes œuvres et la méditation de la parole de Dieu. Cette certitude, Dieu, le père des miséricordes, la donnera à votre majesté, si elle veut reconnaître la médiation de son fils Jésus-Christ, cette médiation d'amour et de charité; et si elle veut adopter les sentimens qu'elle inspire, et désirer sincèrement d'avoir son saint esprit pour guide. Le bonheur éternel vaut bien la peine qu'on y pense. On l'obtient de la grace de Dieu en s'humiliant devant lui. Si vous ne vous convertissez, dit Jésus, et ne devenez semblables à des petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. La chose est sans doute difficile à votre majesté, mais avec l'aide de Dieu, tout est possible! Puisse son divin fils avoir pitié de vous!

« Je suis avec le plus profond respect et une charité toute chrétienne, etc.

« Le chrétien simple et fidèle,

« O. F. »

Digitized by Google

Lorsque Frédéric eut lu cette lettre, il la rendit en disant : « Qu'on y réponde poliment ; l'intention de l'écrivain est bonne (1). »

Un des premiers actes du nouveau roi fut de confirmer les legs contenus dans le testament de Frédéric. Ce testament était daté de 1769, et, dit Mirabeau, « fastueux, écrit avec soin et d'un ton oratoire. Le roi avait eu une grande attention de spécifier que les dons qu'il faisait étaient sur ses épargnes personnelles (2). » Il laissa diverses sommes et pensions pour la vie aux différens membres de sa famille; la plus forte fut léguée au prince Henri ; des bagues, des tabatières et des chevaux à quelques autres princes allemands, entre autres au duc de Brunswick : et tout son service de table à sa sœur Amélie. La seule clause de son testament qui ne fut point exécutée fut celle où il ordonnait qu'on l'enterrât près de ses chiens dans les jardins de Sans-Souci, dernière marque de son mépris pour ses semblables, et dont il aurait indubitablement

(1) Entretiens de Frédéric, roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann.

(2) MIRABEAU, Histoire secrète de la cour de Berlin.

Digitized by Google

mieux fait de s'abstenir. Son corps fut déposé dans une petite chapelle de l'église de la garnison à Potsdam; où, à côté l'un de l'autre, reposent Frédéric et son père; le premier, dans un cercueil de ferblanc; le second dans un de cuivre, l'un et l'autre sans ornemens d'aucune espèce. Après les funérailles de Frédéric, son épée, qui avait gagné tant de batailles, fut placée sur son cercueil où elle resta jusqu'à l'arrivée de Napoléon à Postdam : il l'emporta avec lui, et il la perdit quelques années après lors de son départ pour l'île d'Elbe. Assurément un héros n'aurait point dû violer ainsi une relique si intéressante d'un autre héros.

Les obsèques de Frédéric se firent le 9 septembre, et, d'après la description qu'en a laissée Mirabeau, elles présentèrent un spectacle imposant. Cependant, comme les funérailles royales se ressemblent en tout pays, il ne paraît pas très nécessaire de s'arrêter aux détails de celles-ci.

Tenter de tracer un portrait achevé de Frédéric serait également une entreprise superflue.

(1) MIRABEAU, Histoire secrète de la cour de Berlin. — Lettre du 18 septembre 1706.

Digitized by Google

Ses talens littéraires et autres, ses hauts faits d'armes, son administration civile, les bienfaits dont il fit jouir ses états, ses erreurs et ses fautes, ont tous été dits dans les pages qui ont précédé; et si les rapports existant entre ces diverses parties de son caractère et de son histoire ont été attentivement considérés par le lecteur, l'instruction et la morale qu'ils offrent seront assez évidentes pour rendre tout commentaire inutile. Mais quoiqu'il répugne à l'auteur d'abuser davantage de la patience de ceux qui auront lu son ouvrage jusqu'ici, il aime à croire cependant que le panégyrique suivant, empreint de l'énergie et du style vigoureux de l'écrivain qui l'a tracé, sera considéré comme le tribut le plus digne du roi de Prusse, et comme la conclusion la plus convenable du récit des grandes actions de ce monarque.

« Tel fut Frédéric, à jamais illustre entre les enfans des hommes! La nature sembla réserver pour lui cette gloire extraordinaire, que, né sur le trône, il fut le premier de sa nation et de son siècle. Egalement remarquable par l'audace de sa pensée, la sagacité de son esprit, l'énergie de sa

prudence et la fermeté de son caractère, on ne sait qu'admirer le plus, de ses talens variés, de son profond jugement, ou de sa grande ame. Brillant de toutes les qualités physiques et morales, fort comme sa volonté, beau comme le génie, actif jusqu'au prodige, il perfectionna, il compléta tous ces avantages, et ne fut pas moins éminemment son propre ouvrage que celui de la nature. Né facile, il se rendit sévère. Absolu jusqu'à la plus redoutable impatience, il fut tolérant jusqu'à la longanimité. Vif, ardent, impétueux, il se fit modéré, calme, réfléchi. Sa destinée fut telle que les événemens tournèrent à son avantage, souvent par le concours de sa bonne conduite, quelquefois malgré ses fautes; et tout, jusqu'au tribut d'erreurs qu'il paya à l'humaine faiblesse, porta l'empreinte de sa grandeur, de son originalité, de son indomptable caractère. Jamais mortel ne fut constitué pour le commandement comme lui. Il le savait. Il semblait se croire l'ame universelle du monde, et n'admettait aux autres hommes que je ne sais quelle ame sensitive, instinct animal plus ou moins ingénieux. Aussi les méprisait-il; et cepen-

Digitized by Google

dant, il travailla infatigablement, selon ses lumières, à leur bonheur. Ainsi l'extrême justesse de son esprit fit plus pour le rendre équitable et bienfaisant, que n'eût fait l'équivoque bonté des cœurs nés sensibles. Il ne connut qu'une passion, la gloire; et il fut ennemi de la louange : qu'un goût, soi-même; et sa vie entière fut pour les autres : qu'une occupation, son noble métier de roi. Il le fit avec la plus inimitable persévérance, pendant quarante-six années, sans discontinuation, jusqu'au jour qui précéda sa mort philosophique et simple; après dix-huit mois de douleurs et d'angoisses, qui ne lui arrachèrent pas une plainte (1). »

(1) Mirabeau, De la monarchie prussienne.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

